

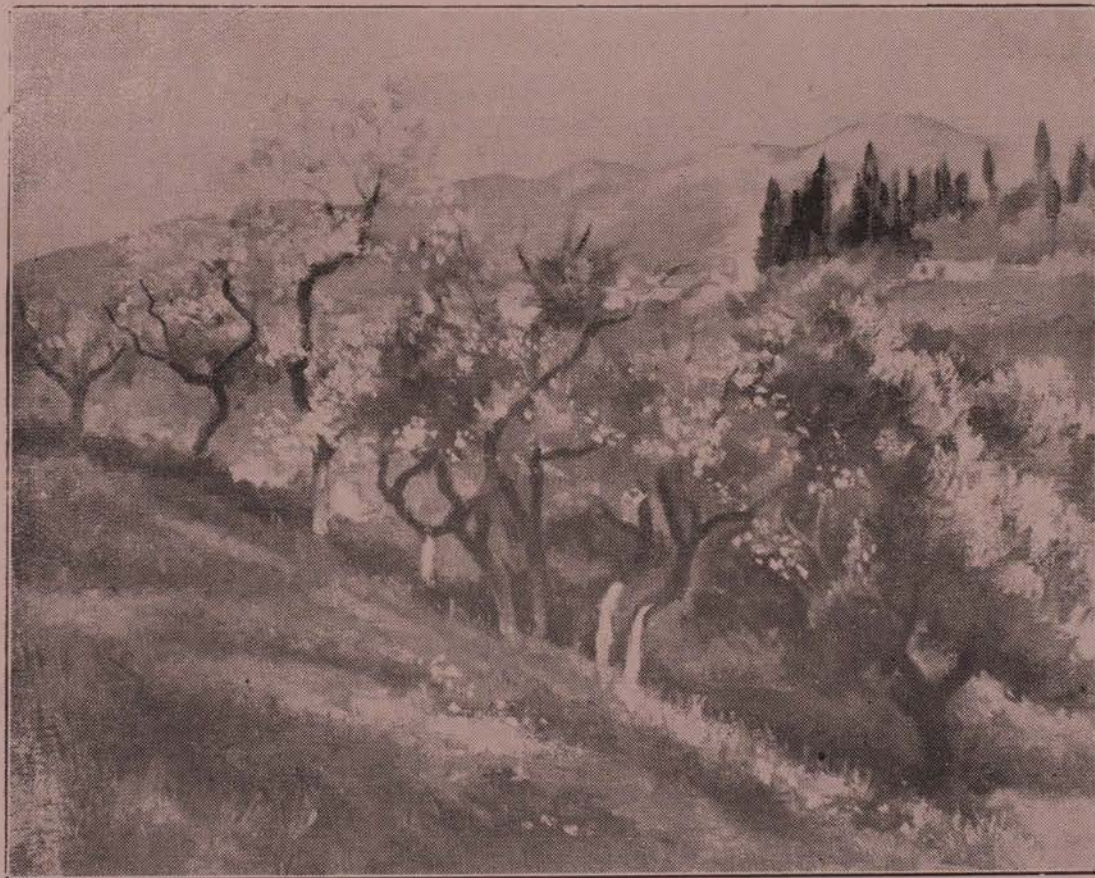
# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

---

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

## EXPOSITION A. VASSILIKIOTIS



A. VASSILIKIOTIS. — *Printemps en Attique.*

*Cette magnifique toile figure parmi celles exposées par le talentueux artiste au Caire à la Galerie d'Art 33, Malika Farida et à Alexandrie à la Galerie Lehmann 65, rue Fouad Ier.*

*L'Exposition placée sous les auspices du Comité EGYPTE-GRECE a obtenu un relatif succès.*

### ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

**Maurienne, Fouad Abou Khater, A. Yergath, Ahmed Rachad, Etienne Mériel, Colette Nevyne, R. Morineau, F. Talva, Amalia Nicolaidis, Charles Zahar, L. Ovide, Jeanne Marquès, Jean Freville, J. H. B. Peel, Yanna Vera, H. Soulon, Georges Vasdékis, W. N. Brown, A. J. Patry, Napoleon Lapathiotis, Lili Iacovidou, D. Yannoukakis, Loula Jeronymidis, E. Psara, Viviane Svider, Paul Guth, Orion, Sem. etc., etc.**

# Les Trois Grands d'Alexandrie

**ROYAL** (AIR CONDITIONNÉ)

**MOHAMED ALY**

**STRAND**

*Confort,*

*Ambiance,*

*Luxe*

*Sélection,*

*Variété,*

*Actualité*

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**STAVRO STAVRINOS, Directeur**  
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200  
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration  
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek  
LE CAIRE, Tél. 49235

## FÊTE ROYALE



S.M. GEORGES II  
Roi des Hellènes

Le 23 Avril S.M. Georges II, Roi des Hellènes a célébré sa fête onomastique. A Athènes, en Egypte et partout où se trouvent des grecs des messes furent chantées pour Sa santé et pour Son rapide retour en Grèce au milieu de Son peuple bien aimé.

De milliers des dépêches de félicitations ont été adressées au Souverain de tous les coins de la terre exprimant, en même temps, leur loyauté et leur dévouement.

LA SEMAINE EGYPTIENNE présente également au Glorieux et Héroïque Souverain ses plus vives et ses plus sincères félicitations.



Le Président du Conseil Hellénique, S.E. M. Constantin Tsaldaris, Chef du parti Populiste naquit en 1885 et suivit les cours de droit à l'Université d'Athènes où il fut diplômé. Il compléta ensuite ses études en France, en Angleterre et en Italie.

En 1916 pendant la dernière guerre, comme Préfet de l'île de Corfou, il rendit d'importants services, aux troupes alliées, françaises et britanniques, qui occupaient l'île et assista avec une sollicitude hors pair la malheureuse population serbe réfugiée dans l'île avec son Roi Pierre Ier et son Gouvernement.

M. Constantin Tsaldaris, fut membre du Comité directeur du parti populiste après la mort de son chef feu Panayotti Tsaldaris survenue en 1936.

En cette qualité, dès les premiers mois de l'occupation il préconisa l'union nationale et se dépensa sans compter pour elle. Plus tard il fut emprisonné par les italiens qui le craignaient. Relâché, il parvint à partir pour le Moyen-Orient, alors qu'il était recherché par les allemands.

M. Constantin Tsaldaris sut conquérir durant son séjour en Egypte l'estime et la sympathie de tous les milieux pour sa pondération.

Comme Préfet de Patras en 1915 et Ministre-Gouverneur de l'île de Crète en 1921 il déploya une activité qui rendit de réels services aux habitants.

Elu député d'Argolide-Corinthie en 1932 et d'Athènes à toutes les élections depuis 1933 il fut très remarqué à la Chambre pour la justesse de ses vues et son jugement.

M. Constantin Tsaldaris mena personnellement la campagne électorale qui aboutit à la victoire du parti populiste. Tel est l'homme que la volonté du peuple hellène a porté au pouvoir pour réaliser les revendications de la Grèce, veiller à l'ordre intérieur, procéder à la reconstruction des ruines que trois ennemis implacables ont perpétré et procéder au referendum le plus rapidement possible.

## Bonnes feuilles

## COMMENT L'ALLEMAGNE RÉALISA L'ANNSCHLUSS

Notre collaborateur, M. Ahmad Rachad, compte faire paraître incessamment un ouvrage intitulé: Le couple Italie-Allemagne ou l'Axe Rome-Berlin, préfacé par M. Pierre Jouquet. Tout en retraçant les rapports italo-allemands depuis la première entrevue Hitler-Mussolini à Venise, jusqu'à la capitulation italienne, M. Rachad donne une vue générale de la politique internationale de 1934 à 1943. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les bonnes feuilles ayant trait à l'Anschluss.

\*\*\*

Au moment où M. Chamberlain prétendait offrir vingt-cinq millions d'habitants, qui dominerait l'Europe avait convoqué le chancelier Schuschnigg à Berchtesgaden, le 12 février 1938. Le Führer fit connaître à son interlocuteur que l'Autriche devait accepter un ministre de l'Intérieur choisi par Berlin et entrer dans le giron de la nation allemande. Il ajouta qu'il avait résolu de créer un empire germanique, de quelque quatre vingt cinq millions d'habitants, qui dominerait l'Europe.

Le lendemain, le chancelier fédéral d'Autriche en appela, une fois de plus, à Mussolini. Ce dernier lui répondit qu'il était trop engagé en Méditerranée et en Afrique pour résister au IIIème Reich sur le Danube, que les idéologies hitlérienne et fasciste étaient unies au point de ne plus pouvoir être séparées et qu'il ne lui appartenait pas de s'immiscer dans la querelle de deux Etats allemands. On était loin des assurances mussoliniennes de 1934; l'homme lige de Hitler avait déjà déclenché la campagne antisémite en Italie et ordonné aux fascistes d'adopter le pas de l'oie.

Se sentant abandonné, M. Schuschnigg dut accepter l'ultimatum du Führer et prendre les dispositions suivantes: a) Amnistie des nazis ayant participé au putsch de 1934. — b) Remaniement de la direction du Front patriotique. — c) Conclusion d'un nouvel accord de presse austro-allemand. — d) Nomination de Seyss-Inquart à la tête du ministère de l'Intérieur d'Autriche.

Le 17 février, le gouvernement français proposa à celui de Londres de remettre à Berlin une déclaration commune pour signifier que la France et l'Angleterre s'opposeraient en Europe centrale à la violation des traités internationaux, — traités qui avaient créé l'Autriche indépendante et la garantissaient. M. Chamberlain ne donna pas suite à la proposition française; des divergences existaient au sein de son Cabinet, et quelques jours plus tard, M. Eden — partisan d'une politique de fermeté — devait quitter le Foreign Office pour faire place à Lord Halifax. (Ce changement, accueilli avec stupeur par les peuples français et anglais, fut considéré par les puissances de l'Axe comme une glorieuse victoire nationale).

Le 20 février 1938, Hitler, prenant la parole devant le Reichstag, proclama qu'il comptait renforcer son armement et protéger les 10 millions d'Allemands vivant aux frontières de la mère-patrie. Puis, il ajouta avec effronterie: «Je voudrais, devant le peuple allemand, exprimer au chancelier fédéral d'Autriche nos remerciements sincères pour la grande compréhension et les dispositions chaleureusement favorables avec lesquelles il a accepté mon invitation et s'est efforcé de trouver, en commun avec moi, une voie qui est tout autant dans l'intérêt des deux pays que dans l'intérêt de l'ensemble du peuple allemand, ce peuple allemand dont nous sommes tous les fils, en quelque lieu qu'ait été notre berceau. Je crois que nous avons ainsi apporté une contribution à la paix européenne...»

Tenant à mettre les choses au point et surtout à dissiper toute équivoque, M. Schuschnigg prononça, le 24 février devant la Diète fédérale, un discours principalement consacré à l'entrevue de Berchtesgaden. «Nous savions bien, dit-il, que nous pouvions aller et que nous sommes allés jusqu'à l'extrême limite, après laquelle sont marqués très nettement ces mots: «Jus-

qu'ici, et pas plus loin». Il est hors de doute que lorsqu'un Autrichien veut sa patrie libre et indépendante, il pense à tout, sauf au Traité de paix. Ce n'est certainement pas en vertu de ce Traité très occasionnel que nous réclamons la reconnaissance de notre droit. Ce qui fait autorité, finalement, c'est la ferme volonté du peuple autrichien et la conviction intangible de ses dirigeants responsables ainsi formulée: il faut que l'Autriche reste l'Autriche...»

Profitant des incertitudes britanniques et de la crise ministérielle française, l'Allemagne réalisa l'Anschluss, le 11 mars; trois jours après, le Führer faisait son entrée à Vienne. L'annexion de l'Autriche au IIIème Reich était ainsi un fait accompli. L'homme qui venait de perpétrer ce nouveau coup de force avait pourtant déclaré le 30 janvier 1934: «Il est absurde de prétendre que le Reich allemand se propose de faire violence à l'Etat autrichien; c'est là une affirmation que je repousse avec la plus grande énergie.» Le 21 mai 1935, il revenait sur le même sujet: «L'Allemagne n'a pas du tout l'intention d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Autriche; elle ne songe ni à s'annexer l'Autriche, ni à préparer l'Anschluss.» Enfin, le 1er mai 1936, il s'écriait avec véhémence: «De nouveau, on répand des mensonges disant que demain ou après demain, l'Allemagne envahira l'Autriche. Je me demande quels sont ces éléments qui ne veulent pas de calme, pas de paix, pas d'entente, qui constamment font des campagnes d'excitations et sèment la méfiance.» C'est ce même homme qui confiait le 16 novembre 1933 à un journaliste français: «Je décide seul de la politique de l'Allemagne et quand je donne ma parole, j'ai l'habitude de la tenir».

L'agression hitlérienne fut reçue en Tchécoslovaquie comme un «direct», rendu plus sensible encore par l'angoisse. On comprit à Prague que l'Anschluss fournissait au IIIème Reich un tremplin pour imposer à l'Europe centrale et orientale l'hégémonie allemande. La France et la Grande-Bretagne chargèrent leurs ambassadeurs de protester «énergiquement» auprès de la Wilhelmstrasse, et celle-ci repoussa tout simplement la protestation franco-anglaise. (Le 2 avril, Londres et Paris se contenteront d'accuser réception de la notification par l'Allemagne de l'annexion de l'Autriche; ça sera, en quelque sorte, une reconnaissance de l'Anschluss par les Démocraties).

Mais que devenait l'Axe Rome-Berlin dans cette grave crise européenne? Le 11 mars, le jour même où ses troupes entraient en Autriche, Hitler écrivait à Mussolini: «J'ai tracé une nette frontière allemande du côté de la France et j'en trace maintenant une autre, également nette, du côté de l'Italie: c'est le Brenner.» Le 12, le grand Conseil fasciste s'inclinait devant le coup nazi et disait dans un communiqué qu'il prenait acte, «avec le plus profond intérêt», de la lettre du chancelier du Reich. Le 13, le Führer adressait au Duce le télégramme suivant: «Mussolini, je n'oublierai jamais cela de vous.» A quoi ce dernier répondait: «Mon attitude est déterminée par l'amitié entre nos deux pays, consacrée par l'Axe.» Le 16, le dictateur italien déclarait à Montecitorio: «Nous n'avons jamais assumé d'engagements ni directs, ni indirects, ni écrits, ni verbaux. L'Autriche ne nous a jamais demandé une intervention armée pour défendre par la force sa propre indépendance. Ainsi lorsqu'un événement est fatal, il vaut mieux qu'il se produise avec vous plutôt que malgré vous, ou pire encore, contre vous».

En bref, le Duce se résignait à son sort, courbait l'échine et acceptait un rôle subalterne. Pourtant, c'était lui qui avait affirmé, le 20 mai 1925, devant le Sénat de son pays: «L'Italie ne saurait jamais tolérer cette violation patente des traités qui consisterait dans l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne; cette annexion anéantirait les efforts de la victoire italienne.» C'était encore lui, comme nous l'avons déjà vu, qui, lors de

l'assassinat du chancelier Dollfuss, avait mobilisé quatre divisions sur le Brenner...

Le 18 mars 1938, au Reichstag, Hitler se posa en libérateur du peuple autrichien. Il avoua que le 12 février, il avait menacé d'une action militaire M. Schuschnigg dont le régime, d'après lui, manquait de «toute légalité» et était fondé sur la «violence». Mais le chancelier fédéral décidait son plébiscite; il essayait par «une fraude électorale sans exemple» d'obtenir «un mandat pour opprimer encore et plus brutalement la majorité écrasante du peuple autrichien». Hitler a voulu «épargner à l'Autriche le sort de l'Espagne». C'est pourquoi il a annexé l'Etat fédéral. Et le 10 avril, Autrichiens et Allemands, déjà mêlés dans la Grande Allemagne, se prononcèrent sur l'événement dans un plébiscite «libre et secret».

En terminant, le Führer adressa quelques paroles chaleureuses à l'Italie. «Nous savons que l'attitude de Mussolini, au cours de ces circonstances, a été décisive pour l'Allemagne. La consolidation de nos relations avec l'Italie a été aussi parfaite que possible. La communauté de doctrine et d'intérêts est devenue pour nous, Allemands, une amitié indestructible: le pays, le territoire et les frontières de cet ami sont sacrés pour nous. Je répète que je n'oublierai pas le geste de Mus-

solini. Le peuple italien peut être assuré que toute la nation allemande appuie ma parole donnée».

Le 22 mars, le Dr. Goebbels ouvrit, à Berlin, la campagne pour le plébiscite. «Nous n'avons pas envahi l'Autriche, dit-il, nous avons été appelés par le gouvernement de M. Seyss-Inquart. Le Führer a été accueilli en Autriche comme un sauveur. Ni Moscou, ni Genève, ni Londres, ni Paris ne pourront rien changer à la réalité politique de la Grande Allemagne. Au centre de l'Europe se trouve un bloc de 125 millions d'hommes groupés autour de l'Axe Berlin-Rome. Sa solidité a été démontrée au cours des récents événements. Nous savons tous qu'entre Allemagne et l'Italie ce n'est pas une amitié sur le papier, mais une amitié à la vie et à la mort. Si l'Allemagne n'est pas aimée dans le monde, elle est du moins respectée.»

A la suite d'une fébrile campagne plébiscitaire, menée à grand renfort de démonstrations, de discours, de manifestes et d'articles de journaux, — l'Autriche, ligotée et bâillonnée, «approuva» son rattachement au Reich allemand. «C'est l'heure la plus fière de ma vie», proclama alors le Führer. Après quoi, la terreur, le despotisme et la tyrannie se répandirent sur tout le pays occupé...

AHMED RACHAD

## BYRON HERO OF MISSOLOGHI AND GREEK INDEPENDANCE

By W. N. Brown, F.R.S.A., M.R.S. Litt., M.I.

At the close of December, 1823, there landed at Missolonghi a somewhat slim and portentous looking man of some thirty-six years. Though he was comparatively young, the rich auburn locks which hung gracefully from his noble head were already showing the first signs of greyness. He had sailed from Argostoli, in Cephalonia, with a supply of dollars, scanty belongings, and burning hopes.

But previous to that he had made his home at Pisa, where the Carbonari Movement — a revolutionary society formed for the purpose of achieving Italian liberation — had received his whole-hearted sympathy and support, but was, nevertheless, a premature venture, and failed. His name was Lord Byron, pilgrim of eternity, the most eminent poet of his age, and the most misunderstood man.

This complex, charitable and Apollo-like being had for years been an exile from his native land, where the most spiteful scandal hurled at his name had even surpassed its monstrous self and smeared its dirty claws across his reputation and character. The result was that he bore through Europe the pageant of his bleeding heart.

He was a born writer with genius abounding, and put forth an energy and forcefulness of expression that carried every one of his readers off his feet, while the beauty of his imagery and the consummate detail of his descriptions reached the highest point of literary art and lent to his land's language an undying lustre that neither time nor circumstance can ever wear away.

Prior to his exile he had made the Grand Tour, seen much, and written about it all; but it was the history and culture of ancient Greece that mainly attracted his attention and inspired his colourful muse. His poetry tells of the «Glory that was Greece». But when during the hours of his meditations he contrasted the prevailing state of Hellas with her glorious past he could but write:

«For Greece a sigh, for Greece a tear.»

But Byron, though often sentimental, as poets sometimes are, seldom got lost in the clouds, for he knew that the sublime, cause of Greek liberation de-

manded something more than sighs and tears. He knew that this great little country, whose genius was imperishable, had been struggling alone against odds for well nigh three years before his arrival.

They needed money, stores, arms, equipment, and Greek fire; they needed men of experience, ardour, valour and imagination; and they needed the moral support of all freedom-loving nations. He would endeavour to supply all these things, even unto death.

Prior to his landing at Missolonghi, a then fever-stricken marsh, whose only music was the wild seagull and the croaking of innumerable frogs, he had cause to linger several months in Cephalonia, for news had reached fully united, but were writhing under the chaos of various factions.

### ENVY AND JEALOUSY

Until unity could be achieved he felt it unwise to venture further. Byron's hesitancy in this connection has been deliberately misconstrued; he has been charged with indifference and procrastination. But all who know the facts are well convinced that this charge was just another of those falsehoods instituted to underrate his abilities and desires. Envy and jealousy were no doubt at the root of the charge — the twin monsters which the English Apollo had always to battle with and lay low. The verdict of posterity will place the name of Lord Byron on a pedestal from which it will never again descend.

The great poet at last came to a decision, through the continued entreaties of Metaxa, the Governor of Missolonghi, who wrote saying that Greece would be ruined unless he visited that fortress. Byron, who had now donned his scarlet coat, landed at the fortress on the following day. Flags were waved with patriotic enthusiasm; the emotions of the people and the smiles of the chiefs made sunshine in a land of gloom; wild music accompanied the acclamation of the multitude; while the noise of artillery did homage to their liberator.

The crowds that assembled went frantic with joy. The ill-clothed, ill-fed and underpaid troops took on

fresh hopes, for they could see in the coming of the «l'ordo Inglese» good omens of better times. People of both sexes and of every age and rank were there, whose faith in the poet was such that they might have kissed the hem of his garment.

On the morrow of this memorable day there were gathered the highest and the lowliest of the land. There stood side by side the representatives of every nation and tongue. An array of staff officers, whose brilliance at this hour was only matched by their enthusiasm, supported Prince Mavrocordatos and Colonel Stanhope, as they stood in front of the house that was prepared to receive the poet. The address of welcome was read amid the applause of all and the happy smile of the recipient.

It was a great day for Byron no less than for Greece, for he must have thought at this hour, as he stood amid ruin and desolation, of men like Solon, Socrates, Pericles, Plato and many others who flourished around Athens in the days of her greatest glory. But no sooner had the shout of applause died away than another demonstration was in force. The environs of his house were now crowded with prattling petitioners of all kinds, who demanded a hearing and refused to depart without an answer.

Byron soon learnt that both the Greek navy and army were on the point of deserting their own cause through the non-payment of the arrears of their wages, which were small enough. «Would the «l'ordo Inglese» pay them forthwith?» It became clear that the Turks could wait until a miniature civil war among the Greeks had been fought out in the front of his house.

The truth is that the fine Greek character had degenerated through long years of Turkish oppression. Everyone, from the chiefs and primates downwards, were affected by it. The situation, though not beyond wise control, had been seriously aggravated by the need of money, which Byron constantly realised. His total abdication of his own interests not only proved itself in the poorness of his diet and his desire to serve as well as command, but he gladly sacrificed for Greece thirty thousand dollars in the course of three months besides gifts of medicines and thirty-four thousand pounds, which he obtained with difficulty from the sale of his Rochdale estate.

## THE HOUSE HAS GONE

The house where the illustrious pilgrim spent the last few months of his life is no longer standing — a disappointment to other pilgrims and a shame to England, who should have preserved it for posterity. The ground floor was used as a barrack-room for a company of Suliots; on the first floor lived Colonel Stanhope with his printing-press; and the top floor was occupied by Byron and his suite.

When the rain had properly set in, the downpour continued incessantly and lasted for weeks at a time. The land became hopelessly flooded, and boats were kept in readiness to steer the inhabitants from one place to another. When the rain ceased, the landscape resembled a modern battlefield that had been flooded.

The larger stretches of tideless water were called lagoons. They were in reality patches of black water that covered a bed of mud and poisonous slime. The whole scene was a veritable paradise of croaking frogs, lizards and other creeping things.

Such was the western zone of the land of bygone culture that Byron must have surveyed from the top storey of his house. The wonder is that he did not in his melancholy moments relinquish the project. But nothing daunted Byron.

The conditions that prevailed inside the fated chamber where Byron lived and laboured were more sordid, in a sense, than what prevailed outside. Squalor pervaded every part of his room, including the poet's divan, which was not free from living insects.

Add to this the constant noise of Stanhope's precious printing machines, the growls below of the dis-

contented Suliots, whose arrears of pay had extended to eight months, and the inevitable croaking of the frogs outside, one can realise that chivalry was becoming difficult and despondency easy. But Byron's fortitude was a magnificent thing. His humour and his wit became a happy refuge, and must have relieved many an hour of gloom.

Stanhope, who, like Byron, had a heart of gold, approached the situation too much from the educational angle instead of the military. Stanhope's idea was to educate the common people, and provide a free Press for that purpose. He chose the right thing at the wrong time.

Byron, the poet, was for defeating the enemy first and educating the victors afterwards; Stanhope, the soldier, for educating the Greeks first, and then dealing with the Turks. Such a divergence in method could only create friction.

Byron's counsel, however, was wiser than Stanhope's. Unity of purpose, with arms and gunpowder and the defeat of the enemy as the chief and immediate thought, was Byron's desire. Without these, he maintained, newspapers and pamphlets were an encumbrance. He was solid in his conviction that the Greeks should first win their national independence, after which they could negotiate among themselves for the security of individual rights. «Give Greece arms and independence,» cried the poet; «I am here to serve her, but I will serve her first with my steel and afterwards with my pen.» All this was sound and statesmanlike advice, but Stanhope could not be made to see that way.

\* \* \*

As April 19 approaches, all Hellenes, lovers of Hellas and students of her immortal history and culture seldom forget to remember the heroic part which Lord Byron played in the cause of Greek liberation, which, as all the world knows, was accomplished in 1827 at the battle of Navarino, and finally consolidated in 1830. Navarino, in the minds of many, stands out as one of the decisive battles of the world. In any case, the Turks at that time certainly thought so.

Byron, who ended his somewhat stormy career as a soldier, was perhaps the most eminent poet of his age, and, like Shelley, he was most cruelly misunderstood. As a writer born and not made, he was more forceful than his friend Shelley, but they resembled each other in their unconditional love of freedom, liberty and justice and loathing of all humbug, slavery and cruelty.

The reason why one is inclined to link the names of these two men together is because they both had much in common where the fortunes and prestige of Greece were involved. It is highly probable that if the more spiritual Shelley had lived he would have stood side by side with Byron in Western Greece.

## A SENSELESS GIBE

The trouble with Byron's detractors is the fact that they were never able to see the full man. One of the worst gibes levelled against Byron was that, when Shelley died in Italy — they were much together there — Byron, it was allged, became a changed man, lost all interest in life and great causes, and, in order to find «something new to do,» he left Pisa to try his hand at soldiering, and that Greece offered a fair prospect for his military vanity.

If it were not for the strange fact that this monstrous insinuation was accepted as truth in certain quarters, one could easily ignore it in an attitude of cynicism and disgust. We do so in any case. But a rich poet who had blazed the fame and glory of ancient Greece in his muse, and did it so consistently with incomparable descriptive art, who gave unreservedly a great portion of his money, his time, his sublime patience, and finally his life — all for the cause of Hellas — was not likely, to have sacrificed the leisurely security of his Italian palace for the mud-flats of Western

Greece, with all their discomforts and dangers, in order to seek romance and "something new to do."

Byron's mordant wit provoked the bitter hatred of his enemies and the undying fidelity of his friends, who saw through the complexity of his nature and character and abundant genius qualities which, if they could have received the light of sympathetic understanding from others, would have raised him in his lifetime to that heroic category where he finally stood at his death.

But Byron has long become not only a hero but an apparition. Many of the stories about him are merely legendary. Thus, it may be, that the last word concerning him will never be written. He is not forgotten — no, that will never be while the English language remains and the isles of Greece still protrude from the sea. Greece and Byron, though born apart, are twins for ever.

In judging Byron the error has been in dissociating the numerous circumstances of his life and to appraise him on one or two isolated points. You cannot separate one condition from another and expect to obtain a true and balanced portrait of the man; everything counts. The best portrait of Byron is that which makes a unit of his whole nature and career: the events and incidents of his life, his poetry, his social life, his politics, his beliefs, his unbeliefs, his motives and passions. Byron the poet and Byron all the other things which are incurred cannot be separated. And when all has been said, done and imagined — if that is possible — the moral balance is sure to be on the right side. Mrs. Grundy and her school are now completely out of date.

## HOBHOUSE AND STANHOPE

One hundred and twenty years have now passed since Byron died. At the beginning of January, 1824, he touched the romantic shores of Greece; on April 19 of the same year he lay dead at Missolonghi, a martyr to surgical butchery, worry and distraction. But his hopes, like his spirits, ran exceedingly high during those few months, when he donned his scarlet coat and became a soldier of liberty; months of pity and sympathy for the state of Greece; months that were to witness his large-hearted charity and self-denial; and months that enriched history with the story of his guiding activities and aspirations, whose sole objective was the liberation of Greece and the happiness of her people. The volcanic mind of Byron may have produced volumes of poetry; but his greatest poem was unwritten — his active epic in the cause of Hellas.

The Greeks gave Byron a wonderful reception when he landed at Missolonghi. His appearance was greeted with the firing of guns, while the acclamations of the multitude did much to encourage him. "All went merry as a marriage bell."

One must not forget the name of John Cam Hobhouse, who supported Byron on the London Committee and helped to organise the loan which aided the Greek Government. There was also Colonel Stanhope, who was already in Greece when Byron arrived there. Stanhope and Byron, though one in purpose, were dissimilar in their methods. Stanhope, the professional soldier, was for educating the Greeks first by the aid of his newspaper — the "Chronicle" and the Greek "Telegraph" — and for fighting the enemy afterwards; Byron, the literateur, thought only of immediate action against the common enemy. The paradox was amazing, and caused no little friction between the two men. Byron, in order to settle matters, compromised on the subject and paid for Stanhope's newspapers — at the same time crying out aloud: "I will serve Greece first with my steel, and afterwards with my pen."

But the pen was never again to be resumed. Amid a recurrence of fainting fits the courageous man conceived many plans, the most important and expedient

of which was the plan of attack on Lepanto. He had arranged to lead this attack in person, accompanied by his brigade of brave Suliotes. But the fingers of death were already beginning their icy work. His resilience in the face of his physical drawbacks, which included his lameness, was remarkable. Byron's brain was more powerful than his body. His mind conquered matter. It is not widely known that when his brain was examined during the post mortem it proved to be that of an old man.

In addition to the aforesaid impediments, Byron saw the necessity of obtaining a better standard of unity among the leaders, which was afterwards secured. Also there were resignations and desertions from the field; and the Suliotes were discontented by reason of the arrears in their pay. Byron paid much money in order to get the financial state of affairs on a better footing, especially where the common soldier was concerned.

## HE WORKED FOR UNITY

As Byron's condition became increasingly worse, he gradually took to his bed. Yet his great mind and spirit fought to the last. The doctors, who bled him beyond reason, became frightened. Among his last sayings are recorded the following words: "Poor Greece — poor town — my poor servants. Why was I not aware of this sooner? I have given her my time, my means, my health — and now I give her my life. What could I do more?" He then slept for 24 hours. All was silence, including the grim quietude that pervaded the waiting people outside the deathchamber. On the evening of the following day Byron lay dead.

Without Lord Byron's services it is highly probable that the history of Europe would have taken a different turn — there might have been no Navarino and no liberty for Eastern Europe, as the late M. Veniselos once proclaimed in England.

Byron was buried in Hucknall Torkard Church; but would not the Temple of Theseus have proved a more fitting resting-place?

W. N. BROWN

## PETITE CHANSON

*Je me souviens encor du temps, où te trouvais-je en*  
[route  
*Dans cette nuit du mois d'Avril, tout sentait bon, et*  
[toi  
*Me regardant, devant le soir, bien absorbé, sans*  
[doute  
*Me demandes pourquoi.*

*L'été passa, si vite hélas!.. L'hiver devant ma porte,*  
*Me fait montrer que le beau soir, expire autour de moi*  
*Tout s'assombrit et je sens bien, notre amitié qui est*  
[morte  
*sans demander pourquoi.*

NAPOLÉON LAPATHIOTIS

(Trad. du néo-grec par D. Yannoukakis)

# ELIXIRS ET VIEUX CACHEMIRS

(*Le Cahier Retrouvé*)

Mardi 16 — C'est une chose admirable de voir combien les maisons qui avoisinent une cathédrale ont l'air douces et bien élevées. On a dû leur dire que si elles n'étaient pas sages, la cathédrale viendrait s'asseoir sur elles.

Mercredi 17 — On retrouve sur H. foudroyé, sa montre arrêtée une heure avant l'accident. Plus sensible que le cœur.

Jeudi 18 — *Mon ami je voudrais vous écrire une page  
Dont il vous resterait à jamais la douceur  
Car je suis aujourd'hui plus aimable et plus*  
[sage  
*Que l'herbe sur le toit, que la colombe en*  
[cage,  
*Que la cloche attendant le geste du sonneur.*

Vendredi 19 — *C'est tel arbre qui fait que j'ose vous*  
[écrire,  
*Que j'ose vous jeter mon cœur pensif et seul.  
Telle paix qui me fait désirer vous décrire  
Pendant que l'été sur mon home soupire  
Le parfum qu'avait tantôt l'heure sous le*  
[tilleul

Dimanche 21 — *Revenez mon ami, malgré que je sois*  
[douce  
*J'ai des défauts : mes yeux sont trop émus  
Mon cœur est trop entier, et ma fierté*  
[repousse  
*Tout bonheur qui n'est aussi pur que*  
[l'Angélus

Samédi 20 — *Revenez vite. Hélas ! je redoute le charme  
Des femmes dont la robe a frôlé votre ardeur  
Comme leurs yeux sont beaux, les miens*  
[n'ont pas de valeur  
*Que pour ceux qui payeraient d'un saphir*  
[une larme.

Mardi 23 — Sur la terrasse M... se rapprochait de H... le plus possible. Peut-être un besoin de protection... peut-être tout simplement la fraîcheur de la brise. Mais alors, pourquoi cette expression de défi tranquille et amusé, cet air inconscient de dire : «vous voyez, je savais bien que ce n'était pas cela... »

Lundi 22 — Non seulement comme au juif errant il m'est interdit de m'arrêter, mais encore dois-je souffrir d'un défaut de concordance entre ma vie et mon désir. L'une court comme une déesse légère, l'autre s'essouffle sans l'atteindre.

Mercredi 24 — Entre un homme et une femme, il y a toujours un risque de malentendu tragique, si une douce amitié ne vient tempérer la passion.

Jeudi 25 — Depuis son divorce R... se condamna désormais à laisser sa vie couler plus triste qu'une rivière déserte.

Vendredi 26 — Tout à l'heure sa voix au téléphone a dit mon nom. Sa voix claire... grave... enveloppante, et c'est lui tout entier que j'ai cru voir : séduisant, énervant comme une jolie femme.  
Nous irons faire une ballade du côté du fleuve.  
Je suis inquiète... je suis contente.  
Il me semble que je ne vivrai pas d'ici à tout de suite.

Samédi 27 — Homme : bascule à déception.

Dimanche 28 — Je me demande comment S... peut aimer ou trouver du charme à H..., cette fade blonde qui par sa froideur ferait courir des ours blancs.

*Maurienne*

## APPEL A L'AMOUR

*Viens l'Amour ; pour arroser mon faible corps.  
Mon haleine, viens, oh ! viens, la parfumer,  
Pour souffler la vie à l'âme, viens encor  
Mon bien aimé*

*Fais de moi ce que tu veux. Ta femme ou bien  
Ton amante, ta fiancée... Fais de moi  
Ton esclave ; A tes pieds, je t'appartiens  
Je suis à toi.*

*Chaque fois, te regardant, ô Ciel, me dis  
qu'aux Ténèbres de ma Nuit, c'est toi l'Eclair.  
Et c'est toi qui m'ouvres bien le Paradis  
Même aux Enfers.*

*De tes mains, toutes caresses vont pousser  
Comme l'herbe de la terre ; Doux plaisir.  
Et le rêve qui me tient en vie, c'est :  
c'est ton Désir.*

*A ta soif Amour, pour te desalterer  
Si le monde, ses beautés, t'avait servi  
Tout de même, Amour Géant, tu resterais inassouvi.*

*Viens à moi, Viens comme un Ange ou soit la mort.  
Tiens le Lys ou bien la Faux. A ta merci  
Là, je m'offre, toute nue ; C'est mon sort  
Et me voici.*

LILI IACOVIDOU

(Trad. du néo-grec par D. Yannoukakis)



# ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinenah

LE CAIRE

Téléphone 51335-58277

R. C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul

ALEXANDRIE

Téléphone 25742

R. C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES

COSTUMES SUR MESURE

CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS

BONNETERIE HOMMES ET DAMES

SOUS-VETEMENTS

CHAPELLERIE

CHEMISES - CHAUSSURES TRICOTAGE

PRODUCTION DES ÉTABLISSEMENTS TECHNO-INDUSTRIELS

## NASSIB-TORCOM

N. & T. GARIBIAN FRÈRES

### FABRICANTS-ENTREPRENEURS-REPRESENTANTS

Siège : 15, Rue Emad-El-Dine, LE CAIRE — Tél. 43361-59272

ARTICLES LUMINAIRES - APPAREILS ELECTRIQUES

BATERIES DE CUISINE EN ALUMINIUM

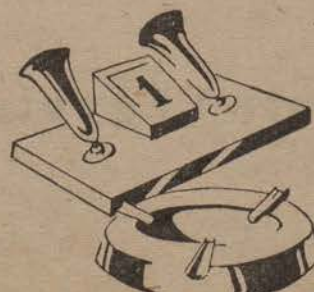
ARTICLES DE RECHAUD ET MEUBLES METALLIQUES



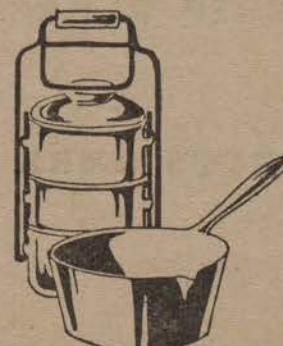
HOOR



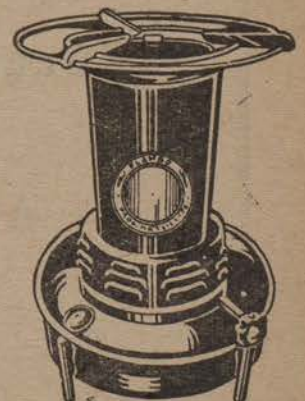
MASSIS



KADOLUX



SEVAN



FLAMBO

# The United Egyptian Nile Transport Cy.

## TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Cairo) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné  
à Rod-el-Farag (Caire)

## BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

# "A LA GUEULE DES LOUPS"

par JEAN FRÉVILLE

"Honte à qui peut chanter alors que Rome brûle,  
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron...  
...Honte à qui peut chanter alors que chaque femme,  
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer...  
...Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires  
En secouant leur torche aiguissent leurs poignards..."

LAMARTINE

Il est des heures où cette musique intérieure que chacun porte en soi — et que seuls peuvent exprimer les poètes — devient le chant des chants, l'arme des armes et la force de toutes les forces.

Ces heures... la poésie française vient à peine de les souffrir... de les vivre. Elles l'ont enrichie de rythmes mélodieux qui, pour ne pas toujours plaire aux oreilles déformées par les sons alambiqués — n'en ont pas moins fait battre les cœurs des véritables vivants. Nous voulons dire de ceux qui, cœur à cœur, l'âme dans l'âme et — suivant les circonstances — la main dans la main, ont vécu les années tragiques de la passion sainte de la libération de la France.

En ce temps-là, ...il y avait chez nous les barbelés, les barreaux... et, pour les vivants dignes de ce nom: l'incertitude des lendemains traîtres. En ce temps-là, — au péril de sa liberté et souvent de sa vie, — il n'est poète de France qui, à sa manière, n'ait chanté la souffrance, la haine, la vengeance et l'espoir.

Parmi les plus ardents, il nous faut signaler ici Jean Fréville auteur de «A la gueule des loups» (Collection Poésie 1945, éditions Pierre Seghers... Paris)

Prix de la Renaissance 1937 pour son roman social «Pain de brique» — poète, Jean Fréville est un combattant. Presque chaque poème de ce recueil est une balle... Lancée du bastion de la persistance, du mirador moral de la résistance ou du plus profond de l'inébranlable espoir. A la fois meurtrière et vivante — cette balle hâte la chance du dernier combat.

«Sans toit, sans argent, sans feu, sans lectures,  
Nous avons appris à durer quand même.  
Le malheur nous a forgé des armures.  
Nos amours ne sont qu'un amour suprême.  
«Nous avons tué notre âme ancienne,  
Sensible aux parfums, de tendresse éprise.  
Nous ne voulons pas que l'on s'en souvienne.  
N'en parlez jamais, sa douceur nous brise.  
«L'heure est au combat.» Nous chassons les loups  
Les morts crient vengeance au fond du charnier.  
Nous avons fléchi sous nos premiers coups.  
Mais nous frapperons bientôt le dernier!»

Si, parfois, un poème exprime la nostalgie et l'exil, combien d'entre les meilleurs n'évoquent-ils pas l'élixir des élixirs: le souvenir des camarades morts dans la lutte... Combien d'entre les plus beaux vers de Jean Fréville sont des épitaphes pour un tombeau inconnu — plus vivant que la vie même:

«Visage fin, cheveux prématurément gris,  
Beau comme un mousquetaire,  
Tel un cadet fidèle au peuple de Paris,  
Tu passas sur la terre...  
Et tu resteras, jeune immortellement,  
Soustrait à la durée,...  
Le prisonnier, à l'aube, est tombé dans la cour.  
Que l'assassin ricane!  
Peut-on tuer l'esprit et ligoter le jour?  
Vois! Le bourreau recule, et ton peuple trahi  
S'éveille à ton martyre.  
De chacun de tes mots une flamme a jailli

Que n'éteindra nul sbire!  
L'amour triomphera comme un rosier sanglant  
Au milieu des ruines,  
Et la France a choisi, diadème brûlant,  
Ta couronne d'épines..."

Marche des maquisards, marche au supplice, marche à l'espoir, marche finale de la libération — tel est le rythme profond soutenant les poèmes de Jean Fréville composés à la gueule même des loups gris.

Consolation, exaltation, foi et espérance en un lendemain libre et fraternel, pour lequel sont morts tant de nos frères, — certains poèmes de Jean Fréville ont toute la douce chaleur d'un printemps encore lent à venir — d'autant plus cher et plus beau que, les premiers perce-neige, c'est dans nos cœurs seuls qu'ils ont fleuri.

Marqués le plus souvent des sombres ou fulgurantes couleurs de la haine, «A la gueule des loups» oeuvre d'un réfractaire et non d'un amuseur d'époques révolues, — résonne, par moments, de je ne sais quelle tendresse purement, simplement humaine.

JEANNE MARQUES D'ENTRAYGUES



## UNE VISITE

Des enfants maigres, barbouillés;  
Ont soudain peuplé ma retraite,  
Transis, bleuis, déguenillés,  
Comme jaillis d'une oubliette.

Tous trois semblaient de petits vieux,  
Ratatinés par la souffrance,  
Et chacun portait dans les yeux  
Une indicible expérience.

Trop tôt muris par le destin,  
Déjà marqués pour le martyre,  
Flétris dès leur premier matin,  
Ceux-là ne savaient plus sourire...

L'ainé parla: «Monsieur, merci...  
Papa vient de tomber en brave.  
Notre Maman est à Drancy  
Et nous logeons dans une cave.

On dit qu'ils viendront nous chercher...  
Il ne veut plus de nous, notre hôte...  
Ah! Si vous pouviez nous cacher?  
Monsieur, ce n'est pas notre faute... »

Tous les chagrins, tous les effrois,  
Tous les deuils leur faisaient escorte.  
Les orphelins tremblaient tous trois  
Lorsque l'on frappait à la porte...

J'aurais voulu, moi, fugitif,  
Qu'on traque et demain qu'on arrête,  
Egayer leur esprit craintif  
En une interminable fête...

Oh! réchauffer ces tristes coeurs,  
Oiseaux brisés par la tourmente,  
Et les lâcher, vifs et moqueurs,  
Dans la grande paix odorante...

Voler, à travers la forêt  
Bruissante, au château féerique  
Où la maman les attendrait  
Parmi les mains et la musique...

Les petits s'amusaient; l'aîné  
Penchait son front sur mon épaule.  
Hélas! que peut un condamné  
Battu par tous les vents du pôle?

Nous avons pris du café noir.  
Il régnait comme une allégresse.  
Je leur donnai, quand vint le soir  
De l'argent, un plaid, une adresse...

Ils sont partis, un peu moins nus,  
Réconfortés, visages roses...  
Jamais ils ne sont revenus.  
— Seigneur, vous permettez ces choses.

JEAN FREVILLE

## CHANSON DES DIX AMIS

Mes amis sont morts, je n'ai plus personne.  
Leurs spectres fiévreux secouent les barreaux.  
Ils viennent la nuit frapper aux carreaux.  
Le premier tomba devant Barcelone...  
Je borai son vin, seul, dans les bistros.

Docteur, de l'éther, un peu de morphine...  
Le deuxième était un vrai casse-cou.  
Il ne voulait pas porter le licou.  
Sa tête a roulé sous la guillotine.  
Depuis ce jour-là, j'ai si mal au cou...

Ils chantaient l'espoir, les luttés finales,  
Le sol délivré, l'avenir riant...  
Ils chantaient, narguant fusils et vandales.  
Ils chantaient toujours, hachés par les balles...  
Le troisième est mort à Chateaubriant!

Et le quatrième... Ah! le quatrième  
Au Mont Valérien ils l'ont fusillé...  
Tout a cessé d'être et tout s'est brouillé...  
Le meilleur de moi s'arrache à moi-même...  
Je porte sa balle en mon coeur broyé...

Les forçats s'en vont, bêche sur l'épaule,  
Ils courbent le dos, ils traînent le pas.  
Le cinquième — un grain perdu dans le tas...  
De mine en chantier et de geôle en geôle,  
Les forçats s'en vont ne reviennent pas...

Auschwitz, Birkenau, Struthof, les sévices,  
Les gaz et le four, le sang de l'agneau...  
Tout est recueilli, l'or des dents, l'anneau,  
La graisse et la cendre après les supplices.  
Le sixième est mort, mort à Birkenau!

Celui-là, poète; enfant de génie,  
Pouvait recréer un vaste univers...  
Il lui préféra l'étreinte des fers.  
Les cachots, les coups, la lente agonie,  
Et le paradis des derniers enfers...

Le huitième, un vieux professeur d'histoire,  
Vivant par l'esprit, luttant par l'esprit.  
Il fut torturé, se tut et périt.  
L'encre des savants n'est pas toujours noire...  
Il nous a légué son suprême écrit!

Ce luron sans peur, inlassable et preste,  
Tirant de leur nuit les gueux accablés,  
Leur promit du sport et les a comblés...  
Seul est vrai l'amour que le sang atteste.  
Le soleil demain luira sur les blés!

Le dixième avait choisi la vengeance.  
Qu'il neigeât ou plût, il tint son serment  
A la mitraille et secrètement  
Sur tous les chemins qui mènent en France.  
Il a disparu nul ne sait comment

Les autres, docteur?... Fauchés par centaines,  
Perdus, confondus, sous les miradors...  
Ils gisent dans l'Ain et dans le Vercors,  
Les chers compagnons de nos vieilles peines!  
Inconnus leurs noms, mutilés leurs corps.

Sur d'étranges mers flotte une bouée,  
Que me voulez-vous printemps révolus?  
Les vers les plus beaux, nous les aurons lus...  
Mes amis sont morts, la pièce est jouée,  
Baissez le rideau, qu'on n'en parle plus...

JERN FREVILLE

## NOCTURNE

D'Aubigné, Rimbaud et Peguy,  
Accompagnés d'Apollinaire  
— L'étoile saigne au front de Guy —  
S'en vont sous la neige et le gui  
Afin de poursuivre la guerre...

«Holà! bonnes gens, vous dormez?  
Accourez nous prêter main-forte,  
Les disparus, les enfermés,  
Les mal armés, les mal aimés...»  
Ils vont ainsi de porte en porte.

Rien ne bouge. Le désespoir  
Se tait derrière les croisées.  
Aucun passant sur le trottoir.  
Partout le silence et le noir  
Et des devantures brisées.

*Ils grelottent sous leurs manteaux,  
Leurs pieds trébuchent sur des douilles.  
Quels sont ces murs et ces poteaux,  
Ces barrières, ces écriteaux,  
Ce pas sinistre des patrouilles?*

*Du ciel, démiurge indigné,  
Les protège Hugo le Père.  
La nuit millénaire a gagné  
Les monts... Qui vive? — D'Aubigné,  
Péguy, Rimbaud, Apollinaire!*

*Un vol affamé de corbeaux  
S'abat autour d'une civière.  
Sous les torches et les flambeaux  
Les morts, dressés hors des tombeaux,  
S'agitent dans le cimetière...*

*Spectres aux yeux rouges et verts  
Dont les mâchoires blanches claquent,  
Ankylosés par les hivers,  
Souffrant de tous les maux soufferts,  
Ils étirent leurs os qui craquent.*

*Et les morts les mieux oubliés,  
Chassés de toutes les mémoires,  
Fourbus, terreux, tordus, pliés,  
Les morts les plus humiliés  
Se traînent vers les vieilles gloires...*

*Voici, dans le soleil levant,  
D'Aubigné, capitaine austère,  
Rimbaud, aux semelles de vent,  
Péguy, qui mourut en avant,  
Et l'enchantur Apollinaire...*

JEAN FREVILLE

### In Memoriam

## RUPERT BROOKE AN ENGLISH SAILOR POET

By J. H. B. PEEL

*Rupert Brooke, born in 1887 educated at Rugby and King's College, Cambridge, died on active service as a naval officer in 1915. Unusually handsome and a good athlete, his attractive personality lives on in his poems. An intense love of England characterizes both his poems of pleasant peacetime England and of a more soul-stirring England at war.*

It is probable that no young poet succeeded in capturing the imagination of the British public so suddenly and so completely as did Rupert Brooke, who died on active service as a naval officer, on April 23rd 1915. When he died, critics and public lamented him as Shelley lamented Keats — as a great genius cut off upon the threshold of his prime, and, in Rupert Brooke's case, by the dramatic hand of War, that has, in this war, extinguished the brilliance of that fine artist Rex Whistler.

Today, as is inevitable, critical opinion has modified its first hasty zeal and Brooke's position is less dizzy than it was twenty years ago. Stripped of the glamour of war and of his own personal good looks, he now seems something less. His poetry, however, is well worth study, and although it is not of the greatest calibre, it is sound — sometimes shot with great beauty — and is the very expression of English youth at war.

The facts of Brooke's life are few and relatively uneventful. Like Robert Bridges, he was born with many desirable advantages. He was unusually handsome, a good athlete, a poet, and a man of genuine scholarship. At Rugby School, where his father was a master, he took two prizes in English verse, and at King's College, Cambridge, to which he went in 1906, he was awarded a fellowship in 1912 for his thesis on the life and works of John Webster, the Elizabethan poet and dramatist. In 1909 he went to live at the Old Vicarage at Grantchester, outside Cambridge, and settled down to a life of scholarship, travel, and literary work.

His natural gifts and his attractive personality won friends wherever he went, and in London he was looked upon as a young man with a brilliant future. Somewhat before the start of the war of 1914-18, Rupert Brooke went on a tour of the world. He visited New-



York and San Francisco, and travelled north through Canada. Thence he went to Hawaii and New Zealand.

He had already won a literary prize for his poem «Grantchester» — among the judges were Edward Thomas, destined to die as a soldier, and Walter de la Mare — and his first poems had already been published when war broke out. Brooke volunteered, was commissioned as Sub-Lieutenant, Royal Naval Volunteer Reserve, and went with a Naval Division on the Antwerp expedition.

General Sir Ian Hamilton offered him a position on his staff but Brooke — again like Edward Thomas — chose to stay with his platoon. He soon afterwards went to Greece, where he contracted a fever, and died at Scyros in 1915.

It is not easy to give a just estimate of his poetry within a short article; yet one or two features stand out. First, he sounded the war gong most splendidly for Englishmen, and his best known poem, «The Soldier» soars above the snugness of a college study, and attains to that maturity which is not the prerogative of age alone:

*«If I should die, think only this of me;  
That there's some corner of a foreign field  
That is for ever England. There shall be  
In that rich earth a richer dust concealed;  
A dust whom England bore, shaped, made aware,  
Gave, once, her flowers to love, her ways to roam,  
A body of England's, breathing English air,  
Washed by the rivers, blest by suns of home».*

Not all of Brooke's poetry reached this impersonal maturity. Much of it, indeed, sings of those amorous woes to which, as a handsome boy, he was foredoomed; as such, they are notable rather as autobiography than as poetry. Youthful also — yet not immature — is the memorable list of those many things which he (like all poets) loved well:

*«These I have loved:  
White plates and cups, clean-gleaming,  
Ringed with blue lines, and feathery, feary dust;  
Wet roofs, beneath the lamplight; the strong crust  
Of friendly bread; and many-tasting food;  
Rainbows; and the blue bitter smoke of wood».*

The list — which is a vivid instance of that selection which is a great part of art — includes also rain-drops, flowers, wood, machines, well-loved clothes:

*«Sweet water's dimpling laugh from tap or spring»*  
and many other everyday matters which we tend to take for granted.

His poem «Grantchester» is in the style of a lyrical ballad. It was conceived when he was in Germany, and is a stab of nostalgia for his own home in Cambridgeshire, and for the neighbouring villages.

*«God, I will pack and take a train,  
And get me to England once again.  
For England's the one land, I know,  
Where men with Splendid Hearts may go;  
And Cambridgeshire, of all England,  
The shire for Men who understand.»*

At the end of this nostalgic poem, when he has enumerated with wit and feeling the virtues of his home, he asks, with a prosaic domesticity that is probably sublime:

*«Stands the Church clock at ten to three?  
And is there honey still for tea?»*

In those simple, everyday questions he is, in Wordsworth's dictum, a man speaking to men, upon a topic which all men can understand, the strong, ancient love of home and of those sentimental, commonplace, even ridiculous features which are our home and our image of home.

W.H. Davies, himself a poet, has written: «We must look on the death of Rupert Brooke as the passing away of a charming and a gay young spirit; and to talk of a severe loss to English poetry is all sentimental cant and humbug». That is just. Yet there are less valuable pastimes than reading of a gay and charming young spirit, and for that reason the poetry of Rupert Brooke is worth the reading, and will enjoy an assured, modest place in twentieth-century English literature.

At worst, its immaturity is the immaturity of a youth of feeling; as in the exquisite quarter truth:

*«Love is a breach in the walls, a broken gate,  
Where that comes in that shall not go again».*

If by «that» he meant a specific affair, he is accurate, but if, as the context suggests, he meant all of Love, then evidently he was yet in his twenties.

At its best, its immaturity is the immaturity of a youth with a sense of humour, grit and the awareness

that for all he knows, the best is yet to be: as in this last stanza to those «Chilterns» which he knew well and among which (he says he will find solace for a sore heart:

*«And I shall find some girl perhaps,  
And a better one than you  
With eyes as wise, but kindlier,  
And lips as soft, but true,  
And ~~Paris~~ <sup>Paris</sup> as she will do».*

The «Paris» — part defiant, part cynical, all nonchalant — is typical of the young and gay and charming spirit.

J. H. B. PEEL



## MIRAGE

*Au pas lent de mon dromadaire,  
Par les dunes, sous le soleil  
Qui fait danser les éphémères,  
Vers un mirage sans pareil,  
Au pas lent de mon dromadaire  
Songeant d'eau douce et de sommeil.*

*J'abandonne la caravane  
Bientôt dans un nuage d'or  
Petit point noir qui, lointain, flâne,  
Puis s'estompe dans le décor.  
J'abandonne la caravane  
Dans le pas berceur qui m'endort.*

*Dans le vent qui soudain se lève  
Manteau flottant et reins ployés  
Fonçant dans la folie du rêve  
L'oasis aux flancs embrumés  
Dans le vent qui soudain se lève  
M'envoie son appel enfiévré.*

*Sur le seuil ouvert de ta tente  
Je t'aperçois, mon oeil, ô toi,  
Negma, que ma pensée latente  
A covée des jours et des mois  
Sur le seuil ouvert de ta tente  
Vers lequel je fonce tout droit.*

*Dans un tournoiement de poussière  
Jambes crispées et bras tendus  
Je t'enlève, ô ma chamelière,  
Ecrasant ton cri éperdu  
Dans un tournoiement de poussière  
D'un baiser que tu m'as rendu.*

*Mais au pas lent des caravanes  
L'oasis, hélas, se dissout,  
Dans une buée diaphane  
Le mirage devient plus flou,  
Car au pas lent des caravanes  
Rêvent les sages et les fous.*

LOUIS OVIDE

# MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

par Colette Nevyne

Mardi

*En pensant  
Sans sentir,  
Je t'aime.*

*En sentant  
Sans penser,  
Je t'aime.*

*Je pense aux jours  
à venir, sans toi  
Et je sens les jours  
à venir, sans toi*

*Dis-moi que  
cela te peine  
toi aussi  
un petit peu.*

Vendredi

- ◆ *Sagesse australe*
- ◆ C'est l'arc qui décide du sort de la flèche.
- ◆ Si tu verses des larmes la nuit sur la perte du jour, le soleil ne t'est pas rendu et tu manques aussi la vue des étoiles.

Dimanche

- ◆ Vagues : les pas de la mer.
- ◆ Fantaisie : le rêve en kimono.
- ◆ Ombre : le sommeil de la lumière.
- ◆ Dune : le sable qui se lève en hommage à Dieu.
- ◆ Crépuscule : le jour qui se retire en s'inclinant avec langueur.
- ◆ Étoiles filantes : les ballerines du ciel.

Lundi

- ◆ Je dois jeter ses fleurs, déjà  
L'angoisse cerne ma pensée :  
Son amour se fanera-t-il ainsi?

Mardi

- ◆ Garder mon pouvoir toujours  
Et que l'été pare mes yeux  
De tous les bleus des mers.

Mercredi

- ◆ Des courants vont-ils nous séparer?.. Que ne vient-il, j'en perds le souffle, défaire les mailles de ma frayeur.

*«E hari te fau.  
E toro te faâro  
E no te taâta.»*

Cette pensée tahitienne, taillée en Haï-Kai, dit : le palmier croîtra, le corail s'étendra, mais l'homme périra.

Jeudi

La fièvre monte en moi  
ardemment comme un fleuve,  
comme cette prière bourdonnante  
qui plane sur les champs de maïs  
les soirs de crue.

Chaque souffle qui passe attise  
ma douleur... Et l'absence dilate  
mes pupilles comme un regret.

Je l'aime avec des yeux endeuillés  
qu'illumine par instants la fusée d'un sanglot.  
J'emporterai en moi un peu de sa couleur  
pour que son image me réponde tel un écho  
en m'étreignant  
doucement de ses reflets.

COLETTE NEVYNE



## ROSES FANÉES

*Je laisserai ainsi fanées  
les roses dans le vase bleu  
malgré que leurs pétales pourpres  
en violettes soient changées*

*Je ne les jetterai pas  
malgré leur lourde et étouffante odeur  
malgré le peu de fraîcheur  
que demande leur pauvre coeur.*

*Elles me plaisent... Elles me rappellent  
le Crépuscule... il y a longtemps...  
où tu me les as apportées  
et que le matin je trouvais fanées,*

*lorsque j'ai senti que ton amour  
pour moi était éteint  
et qu'en vain j'essayai  
de le garder en vie.*

(Trad. du néo-grec par S.S.)

AMALIA NICOLAIDIS

## Entretien avec PAUL ELUARD

*Les lignes qui suivent révéleront à ceux qu'enchantera la poésie de Paul Eluard, quelques détails de sa vie, dont on sait peu de chose. On peut aimer un poème sans connaître le poète, c'est-à-dire l'homme. Mais, c'est parce qu'on aime ses vers qu'on voudrait mieux connaître celui qui les a faits.*

(N.d.l.r.)

On voit par la fenêtre la rue de la Chapelle et de grosses volutes de fumée de trains noires, grises, qui s'éparpillent autour des boucheries et viennent rouler sous les sabots des chevaux charroyant vers les gares de marchandises. Paul Eluard téléphone dans la pièce à côté. Je ne vois de lui qu'une haute silhouette, de biais, attachée à un fil.

Il arrive. Il contourne une longue table. Il porte vers moi gravement trois familles de bleu surnaturel. Une veste de pyjama coupée dans l'azur pour chardonnerets, qui se dilue dans du bleu lisse, à la chemise, et s'évapore en fumée bleue à ses yeux.

— Je suis né à Saint-Denis, à côté d'ici, en 1895.

Il s'inquiète d'être interviewé, se refroidit se fragmente, ne voit pas l'utilité de cet exercice qui ne s'accommoderait que de l'amitié ou de l'amour.

— Mes parents étaient des gens modestes. Mon père comptable, ma mère couturière...

Il baisse la voix dans les couches les plus profondes du bleu, et l'ourle de silence, autour de chaque réplique, pour dissoudre ce qu'il vient de dire.

— Tout dans ma jeunesse est négatif. Je n'ai à me flatter de rien.

Il en rit avec un brusque soubresaut du haut du nez qui lui fait, parmi la limpidité glaciale et enfantine des yeux, un esclaffement de pasteur.

— J'ai été bon élève à l'école communale, très mauvais à l'École Primaire Supérieure, à Colbert. Je suis tombé très malade. J'ai passé un an et demi à Davos. Ensuite soldat. Je suis parti en juillet. C'était la mode. Pendant quatre ans simple soldat. Je n'ai eu rien d'autre à faire qu'à souffrir.

Cet aspect «ancien combattant» lui apparaît très loin, mais pas tellement, parce que c'était «très saisissant».

— J'ai été gazé. J'ai eu de la gangrène des bronches. On m'a isolé à Paris-Plage parce je sentais mauvais.

Il continue avec des reculs, des ricochets, devant l'opacité de toutes ces choses dites, qu'il contourne et vide de leurs poids par en dessous, dans la transparence.

— Je ne me suis jamais vanté d'écrire. Quand on vous demande: «Quel

est votre métier?», personne ne répond: «Poète».

Nous évoquons l'après-guerre de 1918.

— C'est curieux. Mon arrière grand-père Eluard fut soldat quatorze ans pendant la conquête de l'Algérie: sept ans pour lui et sept ans pour racheter son frère. Mon père a été six ans soldat. Et moi six ans aussi: avec les années d'occupation, dix. Nous sommes des familles de militaires. Des poètes militaires, comme Aragon qui a fait les deux guerres.



Paul Eluard

Brusquement tout ce bleu, dont je cherche encore la haute source (ciel, aniline ou cresson), me paraît être le bleu horizon de la «Grande Guerre», étoilé du sang d'Apollinaire et de ses dolentes chansons troupières:

As-tu connu Guy au galop,  
Du temps qu'il était militaire?

— Tout ceci manque d'intérêt d'une façon remarquable.

Il menace de s'interrompre. Je le sens d'une extraordinaire légèreté de pouls. Il tressaute dans son grand corps précautionneux où la chair semble poreuse par courtoisie envers les rivières et les marées qui demandent à traverser le poète pour le muer en une vaste tache d'aquarelle spongieuse, comme celle du Pacifique sur l'Atlas Gallouédec.

— Après j'ai connu Paulhan, Breton, Aragon, Soupault, Tzara, Pica-bia. J'ai participé à l'activité dadaïste.

J'essaie de lui faire dire comment il est devenu ce personnage de jeu de

cartes qu'était un héros surréaliste au temps où les lecteurs de Clément Vautel prenaient les surréalistes pour des fous enfilant leurs chaussures à l'envers et avalant des fourchettes.

— L'élément fondamental de la poésie est surprise. J'ai toujours été partisan des images inattendues. Dans mon sanatorium, à Davos, j'ai lu Rimbaud, Lautréamont. J'étais à la fois épris d'Apollinaire et de Vildrac, des «modernistes» et des unanimistes, des deux extrémités du courant. En 1924 j'ai fait le tour du monde.

Il me parle avec tristesse de ce voyage, pendant lequel on le croyait mort.

— C'était pour des raisons infimes dont il n'est pas nécessaire de parler. Quand on fait la biographie d'un vivant il n'est pas seul. On s'introduit dans l'histoire d'autres personnages.

Il craint aussitôt que je ne le trouve trop pudique. Il a un haut le corps de défi, freine par la douceur, comme un enfant qui dirait: «Mais vous savez, je fume aux cabinets».

— Je me suis livré dans mes poèmes. J'ai fait un livre d'amour avec des photographies de la femme que j'aime.

Il me montre un recueil de poèmes mêlé de photographies de Man Ray. Les poèmes suivent la courbe d'une immense nudité de femme. Ils viennent battre la plage tracée par une chair qui s'épure le long des mots et nacre les strophes d'une saveur de cuisse ou de sein idéal.

Je lui demande s'il a rapporté de ses voyages ces figures nègres qui sont sur la cheminée. Une surtout, piquée de clous rouillés autour du nombril, du sexe, des joues. Quelque figure d'envoûtement, avec son oeil blanc, sa bouche en tuyau de trompette qui souffle la vie.

— Mes voyages c'est ce que je rencontre. Je suis très curieux, mais de ce que je connais. Dans la rue je vois tout: chaque chien, chaque boutique. Mais, si on me disait: «Charlie Chaplin est là-bas, au bout», je n'irais pas. Et pourtant!...

— Ce petit volume qui va sortir: «Poésie ininterrompue», comme on dit à la Radio «Musique ininterrompue», renferme un poème de sept cents vers, mon plus long. Je l'ai travaillé quatre mois. Autrefois je travaillais le matin. J'aime passionnément le matin.

— Comment concevez-vous la poésie?

— La poésie n'est pas sacrée. On peut la faire servir à des fins très précises. Pendant l'occupation, on l'a considérée comme une arme.

La poésie semble toujours, d'ail-



leurs, l'excès. La poésie qui s'interdit certains thèmes est une poésie inférieure. Autrefois j'ai haï le mot «Boche» qui me paraissait déloyal. Je ne le hais plus.

— Ecrivez-vous toujours des poèmes de circonstance?

— Tout poème est de circonstance. Il y a des moments où l'actualité s'est imposée à moi, d'autres où les circonstances personnelles prenaient le pas sur les circonstances sociales.

La conversation se suspend au nom de Shakespeare, glisse aux poètes préférés d'Eluard: Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Goethe. Il déteste La Fontaine.

— C'est un immoraliste, qui enseigne la loi du plus fort. Nous passons aux animaux, sur lesquels Paul

Eluard a beaucoup écrit. Nous évoquons son bestiaire.

— Mon animal préféré est le chien. Après le chien, le hibou. Il ressemble à l'homme. Il mange de la viande, il se tient droit. Il y voit la nuit. J'aime aussi le porc. C'est une machine à faire de la viande. Une construction énorme. Dans les pays tropicaux il y a des petits cochons noirs qui savent faire le beau et qui viennent à table. Je n'aime ni les chevaux, ni les araignées. J'ai peur de la tête du cheval. Cette semelle aux veines gonflées.

Il ne veut pas me dire pourquoi il déteste les araignées. Il parle de complexes avec une timidité des mains en éventail. Il craint de me paraître puéril.

— Je suis coléreux et dur, même

quand il ne le faut pas. J'ai la violence des doux, pas des faibles. Je crois à la haine nécessaire, au nom de l'amour. J'appartiens au Parti communiste qui n'est pas un parti de résignés. J'y ai adhéré en 1942 au moment où ce n'était pas facile.

Il s'emplit d'un respect théologal où la rigueur de sa foi et la tendresse humaine se fondent en majesté. Nous processionnons jusqu'à la pièce à côté, en écartant de grands rideaux de toile cirée brunâtres. Il me donne plusieurs de ses livres et m'en fait un paquet, en les enveloppant dans l'«Humanité», avec les gestes que devait avoir son père, le comptable, quand il recouvrait ses registres de papier jaune à Saint-Denis.

PAUL GUTH

### Lettre d'Athènes

## L'ACADÉMIE D'ATHÈNES ACCUEILLE LE POÈTE SOTIRIS SKIPIS

L'Académie d'Athènes, le 27 Février 1946 accueillit dans une séance extraordinaire son nouveau membre, le poète Sotiris Skipis. M. Athanassiadis Novas, Ministre de l'Instruction Publique était présent, ainsi que d'autres membres de l'Académie; autour des sièges se tenaient en cercle, des gens de lettres et des amis des arts.

La salle est toute entière en marbre, imposante comme un temple de la sagesse avec au fond des colonnes de style ionien, au sol, des tapis, à droite et à gauche, d'immenses tableaux accrochés au haut des parois, et, dans ce cadre, une assemblée solennelle. Toutes ces choses s'associaient à la circonstance pour répandre une atmosphère presque sacrée. Ordre et tranquillité absolue, sensation de cérémonie quasi-religieuse. A cinq heures précises la silhouette de Sotiris Skipis se dessine à l'entrée. Tête poivre-et-sel, traits doux. Il s'avance, d'un pas qu'il veut ferme, et, autant que possible il tient le corps droit.

Messieurs les Académiciens se lèvent pour l'accueillir. On lui met une médaille avec un ruban au cou; l'assistance applaudit, et, le président M. Aristote Couzis lui souhaite la bienvenue en un discours bref qui contient l'essentiel. Après lui, l'académicien M. Démètre Balanos parle du poète: quarante-cinq années de travail créateur! vingt recueils de poésies jusqu'à présent; 16 ans quand parut son premier livre! Il partit jeune pour la France, l'aima et s'y fit aimer beaucoup. Il y vécut des années et plus tard fut fait chevalier de la Légion d'Honneur.

Sa poésie n'appartient pas à une école définie. Simplement, sobrement, elle s'écoule comme un ruisseau, sans violence. Elle court en quête de recoins au fond du coeur humain et s'arrête comme une goutte de cristal sur chaque bouton où éclôt la douleur, la joie ou l'amour! Elle chante la nature sans affectation sur l'air d'une flûte; elle chante Athènes, elle chante également Paris, elle chante aussi la Patrie. Pour la Patrie, c'est alors un chant dont les accents se mêlent à la trame de ses jours. C'est sur son sol natal qu'il se trouve pendant l'esclavage, et il vit le drame intolérable infligé à l'Hellénisme. Il s'abreuve d'amertume, son coeur vieillit, mais il tient la tête haute. Il écrit, il travaille contre l'ennemi. Mais un jour, l'heure fatidique sonne pour lui. On l'arrête! On le traîne malade, souff-

rant d'une pleurésie, pour subir l'interrogatoire et les tortures de la «rue Merlin». Sotiris Skipis est profondément ému lorsque, finissant, M. Balanos lui cède la place. Sa voix tremble, menue et entrecoupée, et dans ses mains le papier, le manuscrit qu'il tient, tremble comme la parole.

La foule applaudit de nouveau! Quel moment émouvant, ce premier pas sur le seuil de l'Académie!

— Merci, dit Skipis, pour toute l'affection avec laquelle vous vous êtes penchés sur mon oeuvre. Puisque j'ai l'honneur de remplacer notre grand poète national, je m'occuperai de Costis Palamas aujourd'hui, syllabes écrites non point avec des lettres mais avec des rayons solaires!

Avec une fougue qui l'ébranla tout entier S. Skipis parla du maître par excellence du vers grec. Le poète joue un rôle prépondérant dans la nation dit-il. Palamas n'est pas seulement un troubadour aux paroles suaves. Quand il apparut dans l'arène la poésie hellénique était une forme facile de discours. Il la prit, la reforma, la retrempe, lui donna un aspect neuf. Il étudia, s'enferma à clé, se fit ascète, moine, et tout cela pour la poésie. Il combattit, livra des batailles héroïques contre le mensonge et la laideur. Mille souffles s'exhalèrent dans son âme, âme gigantesque qui embrassa les notions suprêmes de la matière et de l'immortalité. Sotiris Skipis se livre après cela, à une rétrospective de l'oeuvre de Palamas. Il parle des poèmes qui parurent en 1900 — six d'entre eux tenus comme les plus importants de son oeuvre. «La Vie Inébranlable» les «Chagrins du Lac-Mer» les «Jambes et Anapestes». Il déclame certains fragments. Il fait l'éloge de la puissance expressive de Palamas, et de ses trouvailles imprévues. Et, Sotiris Skipis, conclut en glorifiant l'amour du poète pour la Patrie. La vedette dans la poésie de Palamas est encore l'Hellade, dit-il. Il salue ses luttes vaillantes. Il lui érige des autels parfois, et parfois en son honneur il entonne des paeans. La voix de Palamas est ample...

— Il y a aujourd'hui trois années, le samedi 27 Février, on m'annonça la nouvelle que Costis Palamas était mort. Le plus vertueux des poètes, le plus glorieux des hommes! Quelque chose s'ébranla au dedans de moi, dit Sotiris Skipis comme si j'avais perçu tout à coup le fracas qu'auraient fait en s'effondrant les colonnes de l'Acropole!

Puis la douleur me pétrifia. Je n'aurais pu m'imaginer que soudain au tréfonds de mon âme s'improvisait, s'enfantait «le poème». En une heure il fut prêt.

Le lendemain dans le tramway comme nous nous rendions aux obsèques je montrai à trois de mes jeunes collègues les vers que j'avais composés pour Palamas.

« — Je les lirai là-bas leur dis-je.

« — Tu seras arrêté, me répondit-on

« — Cela m'est égal, je les dirai, et, advienne que pourra! »

Voici cette poésie qui est, selon nous l'une des plus pures flammes qu'illuminent l'oeuvre entière de Sotiris Skipis:

### A COSTIS PALAMAS

*...Du fond des grilles invisibles  
de notre immense prison  
dans notre cellule glaciale  
tu n'as pas supporté la douleur de la race  
et tu es tombé comme un chêne  
sous les coups  
de quelques noirs bûcherons  
dans les ténèbres de la nuit tragique  
sans attendre le rayon  
de l'aurore nouvelle*

*Et tu tombas, comme ébranlé par un séisme  
s'effondre la colonne de marbre  
de quelque temple millénaire!  
Comme un temple qui est frappé  
par les boulets des barbares  
Comme le Parthénon,  
Héros, Poète du Siècle.*

*Des yeux taris par tant de calamités  
ne verseront pas de larmes pour Toi  
(tu seras pleuré un jour  
par ceux-là mêmes qui nous tuent un à un,  
quand ils se réveilleront de leur ivresse  
et verront devant eux quels déserts  
ils ont créés sur leur passage  
dans des coeurs sans nombre).*

*Tu t'en vas, tu t'en vas, vers ton voyage dernier  
sans retour au lac d'Achéron.  
ô notre frère aîné...  
Mais regarde, comment derrière toi  
les Hellènes te saluent  
chacun chante un de tes vers mélodieux  
et l'on te chante  
avec les myriades de tes chansons  
qui bourdonnent tels des essaims d'abeilles  
Sur les fleurs d'Avril  
Comme s'ils présageaient le printemps  
ô notre grand Rhapsode.*

Notre Résurrection pourtant n'est pas encore venue, ajoute le poète des «mesures de Calvos» avec une certaine nuance de mélancolie. Et il dit, finissant son discours: La Résurrection viendra seulement lorsque les Hellènes se donneront tous la main, et que nous marcherons ensemble vers les grandes destinées de notre race martyre, de notre race immortelle.

LOULA JÉRONYMIDES

(Trad. par E. Psarà)

## NIAISERIES

### PIECES DE RECHANGE

Tout le monde se plaint du mauvais fonctionnement de quelque organe. Pourquoi ne naîtrions-nous pas avec des pièces de rechange, comme les autos? Ou comme les hommes fatigués de leurs femmes, ou les femmes fatiguées de leurs hommes!

#### 1.- Les bons comptes

*Elle.* Tu m'as aimée pendant 5 minutes; je t'ai aimé pendant 7 1/2 minutes. Fais donc un peu le compte de ce que tu me dois et puis acquitte-toi.

*Lui.* Comment établirais-je l'authenticité de ta créance?

*Elle.* Ma seule déclaration devrait te suffire.

*Lui.* Le compte est facile à faire mais quelle serait la durée de ces 2 1/2 minutes?

*Elle.* Un homme intelligent comme toi! Exactement la moitié des 5 premières minutes.

*Lui.* Mais quelle a été la durée de ces 5 premières minutes? Est-ce que tu t'en souviens, toi?

*Elle.* Comment peux-tu l'oublier, ingrat!

*Lui.* De l'eau a passé sous les ponts.

*Elle.* Dis plutôt que des femmes ont passé dans ton lit. Combien au juste?

*Lui.* Juste assez...

*Elle.* Tu n'en as même pas le souvenir! Ton vagabondage sentimental frise le brigandage, tu devrais être pendu.

*Lui.* A cause de 2 1/2 minutes?

*Elle.* A cause de... je te le dirai entre nous, et ce sera la seule circonstance atténuante.

#### 2.- Volupté

*Elle.* Rappelle-toi que l'ultime jouissance et la su-

prême volupté, c'est quand les deux amants sont conscients qu'il font l'unique plaisir l'un de l'autre et la folle envie de tout le monde.

*Lui.* Ce serait vrai si tu étais Madame Récamier ou Pauline Bonaparte.

*Elle.* Et toi Châteaubriand ou le Maréchal Davout.

*Lui.* Sans doute, mais je vais t'expliquer le mécanisme de la volupté: Quand tu regardes par exemple une fleur, le chatouillement et le velouté des tons, impressionnant les yeux, provoquent une sensation de volupté. Cette sensation qui n'est encore que d'ordre physique, pénètre l'âme et la volupté est d'un ordre supérieur. Quand l'esprit en est impressionné à son tour, il vibre, et au moyen des ondes psychiques, il entre en contact avec le monde mental qui livre le secret de l'art. La volupté est donc créatrice de beauté.

*Elle.* Ai-je dit le contraire?

*Lui.* Comment l'aurais-tu fait puisque tu n'en savais rien?

*Elle.* Je... Et quand deux regards se tutoient en une même caresse?

*Lui.* Aussi.

*Elle.* Tu vois? Et quand deux corps se confondent dans un même spasme de volupté?

*Lui.* Je te ferai remarquer qu'il n'y a pas volupté tant que deux âmes n'entrent pas en contact par l'effet de leur polarisation, le frottement de deux corps ne produisant qu'une sensation de chaleur génératrice d'une vulgaire sensualité.

*Elle.* Cette sensualité, née d'une sensation de chaleur te laisserait froid?

*Lui.* Cela dépend. Cette sensation de chaleur, je pourrais ne pas l'éprouver.

*Elle.* En somme, tu voudrais avoir le dernier mot.

*Lui.* Si tu le permets.

FOUAD ABOU-KHATER



# LE BLASON DE LA VILLE D'ALEXANDRIE

par Charles Zahar

En 1912, la Municipalité d'Alexandrie se demanda pourquoi elle n'adopterait pas un blason à l'instar des grandes villes d'Europe. Le célèbre et glorieux passé d'Alexandrie, sa renaissance sous l'impulsion des grands monarques de la Dynastie Régente, la plaçait sur le même pied d'égalité que les grandes métropoles mondiales.

Il fallut commencer par entreprendre des recherches afin de découvrir si, dans les diverses époques de son Histoire, spécialement celle du Moyen-Age, si féconde en armoiries qui se multiplièrent jusque dans les grandes familles, Alexandrie ne s'était point blasonnée.

La Direction de la Municipalité s'adressa à M. R. Stern, graveur héraldiste à Paris, et à Mr. William W. Weldon, érudit du «College of Arms» de Londres, pour solliciter leur aide en vue de découvrir ou de reconstituer le blason que l'antique cité aurait pu avoir. Mais ni les documents que possédaient ces deux spécialistes ès-sciences et ès-arts héraldiques, ni les recherches qu'ils entreprirent dans les bibliothèques spécialisées, ne donnèrent de résultat. Ils furent réduits à nous conseiller de consulter les archives nationales égyptiennes.

Héraldistes et historiens n'avaient jamais mentionné l'existence d'un blason alexandrin. Le musée Gréco-Romain était donc la seule institution capable de déceler la noblesse de la Ville; aussi, la Délégation Municipale chargea-t-elle le Conservateur de ce musée, le Docteur Evariste Breccia, de lui désigner les éléments qu'il jugerait les plus représentatifs de la magnificence ancienne pour blasonner des armoiries à la Ville. Ces données devaient comprendre le type de l'écu à adopter, les armes comprenant les signes, les figures et même, si nécessaire, une devise.

Le Dr. Breccia trouva que, parmi les divinités et les monuments de l'antiquité, les emblèmes les plus représentatifs seraient une Isis pilotant un navire avec, dans le fond, le célèbre Phare. Dans leur ensemble, ces armes personnifieraient la gloire historique d'Alexandrie et sa prospérité commerciale maritime.

Cette proposition suscita des polémiques. On objecta que le choix d'une galère dirigée par une divinité grecque ne saurait convenir à une ville orientale et un Conseiller Municipal suggéra comme effigie la Mosquée d'Amrou qui, depuis 1300 ans, résistait à l'injure du temps: — «Pourquoi pas cette coupole avec les minarets qui l'entourent, au moment où l'Europe manifeste un si vif intérêt pour la civilisation arabe? S'il est vrai que les Grecs ont beaucoup fait pour Alexandrie, aujourd'hui les traces du passé sont effacées et il ne reste plus que celles des conquérants, celles des Arabes seuls».

Un Conseiller intervint, dans un sens opposé, pour relever que le blason devait représenter des signes d'origine et de noblesse et qu'il fallait s'en tenir à la première et grande période ptolémaïque: — «Que l'on choisisse l'imposante image du Fondateur de notre Ville, ou l'Aigle tenant la foudre dans ses serres, emblème de la fierté et de la dignité dans l'attaque et la défense».

Enfin, un autre édile trouvait que le Phare représentait suffisamment la haute civilisation et le commerce de la Ville et suggérait de n'y ajouter que la devise «Nour-el-Chark», Lumière de l'Orient.

Quelques maquettes furent présentées. L'une dans un écu rond, représentait Alexandre-le-Grand casqué, à cheval, tenant le sceptre divin d'Ammon-Râ avec,

sur les flancs dextre et senestre, deux cartouches pharaoniques au nom de la Ville. Une autre, dans un écu en forme inédite d'obélisque, reproduisait le profil de Cléopâtre avec, dans les cantons des chefs dextre à senestre l'ancienne «Tour Lumineuse» et une galère. Divers projets représentaient une reconstitution du Phare, l'Aigle ou une Galère au coeur de l'écu, avec un Croissant sur le flanc dextre en signe de la souveraineté régnante. Enfin, un écusson écartelé où figuraient dans ses quatre cadres: Le Phare, le Croissant, la Croix et une Galère, le chef surmonté d'une couronne de créneaux et d'un aigle ptolémaïque; au-dessous, sur un étendard déployé la devise «IN AEVOM». Enfin, comme fantaisies: un bouclier rond, tiercé en bandes, portant une coupe gravée d'héroglyphes, les deux cornes de la divinité pharaonique et, le chef, surmonté d'un aigle; d'autres avec le signe du Caducée de Mercure, symbolisant le commerce et la paix, la Corne d'Abondance ou l'Uraeus.

Allait-on faire figurer toutes les époques en accolant des écussons comme les conjoints du Moyen-Age? En augmentant les quartiers de l'écu, la composition, dans son ensemble, aurait présenté une mosaïque de mauvais goût. D'autre part l'écu écartelé ou gironné était-il admis pour le blason, d'une ville? Lequel des deux métaux, lequel des quatre émaux essentiels allait-on utiliser? Une des règles absolues du blason est de ne jamais mettre métal sur métal, ni émail sur émail; il y a des fautes d'héraldique comme il y a des fautes d'orthographe. Seuls quelques rares spécialistes pouvaient grouper les emblèmes jugés les plus représentatifs en une composition qui serait soumise à l'appréciation d'un jury nommé parmi les membres de la Commission Municipale.

On décida d'envoyer copie des délibérations municipales à Mr. G. Maspéro, directeur du Musée Egyptien, à S.E. Yacoub Artin Pacha, conservateur du Musée Arabe du Caire et héraldiste bien connu pour son ouvrage sur «Le Blason en Orient», ainsi qu'à Aly Bey Bahgat, qui lui succéda dans ses fonctions, et au Dr. Breccia, en leur demandant de se constituer en comité pour décider des emblèmes qui devaient, de préférence, figurer pour blasonner Alexandrie. Leurs suggestions devaient être, par la suite, communiquées aux héraldistes qui seraient invités à participer à un concours auquel pouvaient prendre part aussi bien les étrangers que les égyptiens. Il devait être accordé un premier prix de 40 L.E. avec médaille d'or et deux autres prix consistant chacun en une médaille d'argent.

S.E. Artin Pacha était en voyage au Soudan, M. Maspéro en tournée d'inspection dans la Haute-Egypte; ils envoyèrent par lettre leurs projets. Le Directeur Général de la Municipalité devant, lui aussi, partir pour l'Europe, la Commission profita de cette occasion pour le charger de consulter un héraldiste, mais la voix d'un Conseiller s'éleva:

— «Je ne vois pas la nécessité d'avoir un blason! Nous allons nous faire des armoiries comme si nous avions acheté un duché ou un marquisat. Je crois qu'en consultant savants et héraldistes nous nous rendrons ridicules; nous n'avons qu'à choisir un des sujets qui nous ont été donnés par deux ou trois monnaies antiques, sans faire tant d'histoires».

Le Cabinet Numismatique du musée Gréco-Romain comprend, en effet, deux grandes collections: celle des

monnaies ptolémiques et celle des monnaies impériales romaines. Cette dernière série est de la plus grande importance, non seulement pour l'histoire de la domination romaine en Egypte, mais aussi et surtout pour l'histoire du syncrétisme religieux de cette époque ainsi que pour la topographie d'Alexandrie. Au revers de ces monnaies figurent souvent soit des divinités, soit des temples et des monuments alexandrins et, plusieurs pièces de cette époque nous livrent une image de la «Tour Lumineuse» de l'île de Pharos qui donna son nom à tous les phares du monde. Ce phare, une des sept merveilles de l'univers dont la renommée avait suscité dans l'Antiquité l'admiration mondiale, n'était-il pas l'emblème idéal du blason d'Alexandrie? Les revers des monnaies à l'effigie de l'empereur Hadrien (117-138 ap. J.-C.) le représentait associé à l'Isis alexandrine. La première proposition du Dr. Breccia, inspirée de ces monnaies, semblait être la plus emblématique; il suffisait donc d'agencer les figures et les signes selon les règles de l'art héraldique.

Sur ces monnaies, le Phare était reproduit comme un bâtiment carré de quatre étages au faite couronné d'une statue gigantesque de Poséidon, — le Neptune grec —, tenant un trident; et, aux quatre coins, des tritons soufflant dans des conques marines. Le Dr. Breccia lui substitua la savante reconstitution du phare du Professeur F. Thiersch, basée sur tous les documents connus jusqu'aujourd'hui: un édifice de 120 mètres de haut, à trois étages dont la porte d'entrée donnait au Sud. Le Conservateur du Musée, — on ne sait trop pour quelles raisons —, flanqua deux portes à cet édifice. La base, carrée, avait 30 mètres de côté et 60 mè-

tres de haut. Le second étage, octogonal, devait avoir une trentaine de mètres de hauteur. Au troisième étage, la lanterne à miroirs était placée à l'intérieur de huit colonnes en granit disposées en cercle, surmontées d'une coupole et de la statue en bronze du dieu de la mer. Sur le projet de blason, le Dr. Breccia fit irradier les rayons lumineux du faite de la statue et supprima les centaures marins pour des raisons de composition.

L'Isis-Pharia, qui devait probablement avoir un sanctuaire dans l'île de Pharos, a été reproduite avec deux regrettables émissions: le bras gauche tenant, dans l'original, une Corne d'Abondance, fut supprimé ainsi que l'Uraeus pharaonique, signe de la royauté, qui figurait sur la «stephane» couronnant la tête d'Isis. Un détail choque la raison: alors que le vent d'Ouest souffle dans la voile du radeau piloté par Isis, son chiten et son himation sont soulevés en sens contraire par un vent venant de l'Est. Néanmoins, au point de vue de la composition, l'effet est élégant.

Au-dessus du Phare, le Dr. Breccia apposa le Croissant et les trois Etoiles du drapeau national égyptien. L'écu choisi, en émail azur, est du modèle français, surmonté d'une couronne de créneaux en or, signe d'une ville fortifiée. A la base, sur un étendard-flamme déployé, s'inscrit le nom d'Alexandrie.

Alexandrie, toujours la première ville d'Egypte à prendre d'heureuses initiatives, est la seule cité du Royaume d'Egypte ayant ses armoiries. Il est possible que Le Caire, à l'occasion de son prochain Millénaire, se blasonne à son tour.

CHARLES ZAHAR

**Pour que le monde n'oublie pas**

## EXPOSITION DU DRAME GREC



La Famine



enfants vivant des ordures



les dernière chance

Mme Celeste Polychroniadou-Caravia exposa le mois de Mars à la Galerie du Syllogue «Parnassos» d'Athènes une série de dessins rehaussés à l'encre de chine, inspirés de l'héroïque résistance du peuple hellène durant l'occupation; la faim et les souffrances innumérables qu'il endura avec un courage et une force uniques et qui ne doivent pas être oubliées du monde entier.

Une foule énorme n'a cessé de visiter cette exposition du souvenir — la première du genre — où la talentueuse artiste a su mettre en relief, avec une vigueur incomparable, la tragédie grecque.



Mme Yanna Vera

## L'APPORT DE LA FEMME DANS LA POÉSIE

Ainsi que nous l'avons publié dans notre précédent numéro, Mme Yanna Vera a donné le 8 Février au Centre Hellénique du Caire une conférence sur «l'effort de la femme dans la poésie».

Nous avons jugé opportun de donner aujourd'hui la traduction de cette intéressante conférence, due à notre collaborateur M. Georges Vasdekis afin que nos lecteurs puissent en goûter l'intérêt et le charme. N.d.l.r.

«Tel est le sujet de ma conférence de ce soir. Je m'empresse d'ajouter que cet apport est beaucoup plus important et plus vaste que ce que j'en dirai et que ce que je pourrais en dire si je devais considérer le rôle de la Femme en Poésie en tant qu'inspiratrice.

Consciemment ou inconsciemment, la Femme a tant «donné» dans ce rôle qu'on pourrait dire, que si elle n'existait pas il n'y aurait pas de Poésie. Je me propose, toutefois, de considérer ici la Femme en tant que créatrice et d'examiner quel a été son apport réel dans le domaine de la Poésie, malgré les conditions particulières de vie que la Société, à travers les siècles, lui a imposées et qui ont entravé son développement intellectuel.

Etant donné cependant l'ampleur du sujet nous allons nous limiter à l'apport de la Femme dans la poésie grecque.

Depuis les temps les plus reculés la Poésie était placée sous le signe caractéristique de la Femme. En Grèce, elle était représentée par les Muses alors que le même rôle était dévolu aux Indes aux *Apsares*.

Les Bacchantes furent, par la suite, l'incarnation féminine de l'enthousiasme et de l'exaltation. Leurs thrones automnaux à la mémoire de Dionysos donnèrent naissance au Dithyrambe et à la Tragédie.

La première pleureuse citée dans la Mythologie est Thétis qui en appelle aux nymphes pour pleurer la mort d'Achille.

Les Pythies et les Sibylles furent les premières femmes inspirées qui eussent le pouvoir de dévoiler dans leur extase la vie de l'âme. Et cela n'était guère le résultat d'un apprentissage. Elles voyaient ce que seul Dieu, ainsi que l'âme de l'homme qui est pleine de Dieu, peuvent voir.

Par des cris et des mots entrecoupés, la Sibylle inspirée dévoilait non pas ce que sa volonté lui permettait de voir mais bien ce que le dieu qui la possédait lui dictait.

Nous avons dans Cassandre de l'«Agamemnon» d'Eschyle et dans les «Troyennes» d'Euripide des exemples de ce genre de Sibylles inspirées. Ce personnage de la Sibylle est d'ailleurs un legs de la Mythologie aux Anciens.

Depuis que la Poésie a pris rang parmi les arts, les premières femmes poètes de notre histoire furent Myrtis, Corinne, Erinna et Sapho.

Myrtis fut la grande poétesse de son époque et enseigna l'art poétique à Pindare lui-même.

Corinne, dont de rares fragments de l'oeuvre poétique subsistent encore, concourut, dit-on, avec Pindare et le vainquit.

Bien qu'elle mourût à l'âge de 19 ans, Erinna contemporaine et amie de Sapho fut fort appréciée à l'époque. Elle est l'auteur de l'*Elacate* et les anciens la surnommèrent Homère féminin.

Sapho, la plus grande poétesse de son époque, su-

périeure même à son contemporain Alcée, composa le premier chant d'amour passionné connu. Ce chant devait avoir une telle influence en Poésie qu'à toutes les époques il eut des imitateurs; Catulle en fit une transcription littérale et, plus près de nous, Goethe, une adaptation libre dans son chant de Marguerite.

A l'époque alexandrine, Nocis, sous Ptolémée 1er., Anita de Tégée (300 a.C.) dont la légende rapporte qu'elle versifiait les oracles d'Esculape; Myro de Byzance, mère d'Homère le tragique, et Idylle l'athénienne, fille de la poétesse Moskhini, furent des femmes qui enrichirent de leurs apports le patrimoine poétique de l'Antiquité.

Méléagre, dans son anthologie connue d'épigrammes grecques, compare les poèmes d'Anita à des lys, ceux de Nocis à des iris, ceux de Myro de Byzance à des lilacées alors que ceux de la grande poétesse de Lesbos étaient apparentés à des roses. ΒΑΙΑ ΜΕΝ ΑΛΛΑ ΡΟΔΑ.

A l'époque byzantine, en raison des difficultés propres à la langue dont se servait la classe cultivée, les femmes poètes se font plus rares. La femme faite toute d'élan et de sensibilité, à besoin pour s'exprimer de la langue chaude du coeur. La langue artificielle et froide de la littérature byzantine fut un obstacle insurmontable à son expression poétique.

Malgré cela, des noms de femmes emplirent le siècle de leur éclat. Telle *Cassiani* dont l'oeuvre poétique, faite toute de sensibilité et de féminité, prouve que même un mysticisme des plus fermés ne put empêcher la femme de s'exprimer poétiquement.

Contrairement à ce qui se passait dans les milieux intellectuels, l'âme féminine se donna libre cours dans la poésie populaire byzantine au verbe vivant et chaud et la marqua de sa personnalité. Parmi les manuscrits anonymes de Vienne, recueillis et publiés par Emile Legrand, et dans les «Hécatalogues», dialogues sentimentaux d'une finesse exquise, on trouve de ces expressions dont la délicatesse et le sentiment passionnés trahissent leur essence féminine. Le ton de sincérité absolue qui est le propre de toute poésie populaire exclut par ailleurs toute présomption d'imitation.

La sentimentalité et un certain cachet religieux, propre à l'époque, furent les caractères prédominants de la poésie populaire jusqu'au Moyen Age. Après la prise de Constantinople et l'exode des populations vers la vie libre des montagnes, le contact avec la nature développe leur amour pour elle. Le désir de la Liberté et l'amour de la Nature seront les deux éléments nouveaux qui vont progressivement accaparer l'inspiration populaire. Un besoin de renouveau commencera à se faire sentir parmi le peuple malheureux.

De même qu'au Moyen Age, les classes opprimées trouvèrent un palliatif dans la Magie, ainsi après la chute de Constantinople les populations opprimées éprouvèrent la nécessité de s'exprimer en une nou-

velle forme poétique. Le chant populaire revêt une forme héroïque, révolutionnaire, tout en exprimant en même temps l'indicible amertume de la race vaincue qui, selon Spyro Zambelios, est le caractère essentiel de notre poésie populaire.

Simultanément avec sa chanson, le peuple se refait une mythologie. Les symboles poétiques revêtent la couleur des temps. Les Nymphes antiques deviennent désormais des fées et de même que dans l'Antiquité les Muses agissaient en tant que Muses et Nymphes également, ainsi les Fées sont Muses et Nymphes aussi et dicent au troubadour son chant. D'ailleurs les deux mots de Muse et de Fée ou Néréide ont une racine commune «Moys» qui signifie en dialecte lydique «Eau». La Mythologie, d'autre part, rapporte qu'Orphée conçut sa première musique du bruit des gouttes d'eau.

La Femme a joué un grand rôle créateur dans chaque manifestation poétique populaire. La seule différence c'est qu'elle l'a marquée d'un cachet beaucoup plus personnel.

Le plus souvent primitif et non évolué, l'élan créateur de la Femme prend source à son esthétisme même. Toutefois sa sensibilité innée a traduit cet élan d'une façon très personnelle sans céder à des exigences d'une esthétique évoluée et avec une rare harmonie.

La délicatesse de touche, par ailleurs, est tellement apparente qu'il est facile de la déceler dans chacune de ses créations.

On rencontre, bien souvent, dans la poésie populaire des petits chefs-d'œuvre inspirés justement par cette sentimentalité féminine dont je viens de parler.

La tendresse maternelle, ce sentiment exclusivement féminin, s'est manifestée en Poésie dans la «berceuse» qui constitue un des plus beaux joyaux de notre trésor poétique populaire; les simples et exquis berceuses qui vibrent des plus beaux et des plus profonds sentiments d'une mère. Son amour pour son fils, ses ambitions et ses rêves en ce qui le concerne et aussi, bien souvent, l'angoisse de l'avenir qui lui est réservé, sa fierté naturelle pour son petit tels sont les thèmes de ces petites créations parmi lesquelles on rencontre souvent des chefs-d'œuvre du genre de celui-ci.

*Sommeil, qui viens prendre les enfants, viens et  
[prends aussi le mien  
Je te le confie tout petit, petit; rends-le moi grand;  
Grand comme une montagne et droit comme un  
[un cyprès  
Qui étend ses branches d'est en ouest».*

La joie que procure à la femme le sentiment de maternité s'exprime avec une grâce charmante dans cette petite berceuse très expressive:

*«Mon petit, quand je te mis au monde, j'avais envie  
de m'envoler Eussai-je en des ailes dorées comme celles  
du paon je me serais envolée dessus les monts».*

En dehors de leur valeur poétique plusieurs berceuses ont l'avantage de nous renseigner sur les coutumes et de conserver pour nous le folklore des époques révolues. Les quelques vers qui vont suivre, pris dans une vieille berceuse grecque, nous décrivent de quels pays les gens «bien» de l'époque rêvaient de faire venir leurs toilettes et bijoux.

*«Dors, mon étoile; Dors, mon aurore; dors, ma  
[nouvelle Lune.  
Dors, ô joie du Prince Charmant,  
Dors! J'ai commandé ton trousseau à Constantinople  
Et à Venise ton linge et tes diamants».*

On peut dire que la berceuse est une survivance de la pratique ancienne de la sorcellerie. De même qu'à l'époque mythologique Jason chanta une chanson magique pour endormir le Dragon et lui enlever la Toison d'Or et que Mercure endormit Argus au moyen d'une flûte enchantée, de même la mère, inconsciemment berce son petit et chante pour le faire dormir. Ainsi, alors que la berceuse mythologique était sorcellerie, la berceuse moderne devient poésie. Poésie - Sorcellerie;

mais une sorcellerie d'une importance capitale parce qu'orchestrée selon le tempérament particulier de chaque mère et constituant la première musique et la première poésie qui imprèneront l'âme vierge de l'Enfant.

En dehors de la tendresse tous les sentiments humains, grands ou petits, tragiques ou familiers ont inspiré la Muse populaire.

Nous avons ainsi les chants des travailleurs qui dispensent un peu de beauté à l'ouvrier fourbu de fatigue; les chants des Klephtes qui vibrent de tout l'enthousiasme, de toute la bravoure et de toute l'élévation d'un patriotisme blessé; les chants d'amour, d'un lyrisme débordant et les chants d'exil où la séparation, cette plaie si terrible à l'âme humaine inspire aux hommes aussi bien qu'aux femmes de beaux poèmes passionnés.

Ecoutez cette strophe aux pathétiques images d'une femme qui pleure le départ du bien-aimé:

*«Tu t'en es allé et tu m'as laissée toute seule  
telle une église où l'on n'y dit plus la messe  
telle une contrée pillée».*

La Douleur, sous son aspect le plus cruel a toujours ému le sentiment poétique chez la femme. La mort d'un être cher a provoqué chez elle à toutes les époques cette «complainte» déchirante qui constitue, sans aucun doute la partie la plus essentielle de notre poésie populaire.

Ce genre poétique est une des manifestations féminines les plus anciennes et l'on signale des pleureuses dès les temps homériques.

Il est un passage dans le 2ème chant de l'Odyssée dans lequel l'ombre d'Agamemnon relate à l'ombre d'Achille comment sa mère Thétis ainsi que les Thallasokorées et les Muses vinrent se lamenter sur son cadavre. Pindare rapporte par ailleurs le même épisode dans ses Pythiques.

Je vais vous citer à cet effet le thrène d'Hercule sur le cadavre d'Hector qui est identique à nos complaintes modernes.

*Ah! mon fils!... A quoi bon! la malheureuse! que je  
continue à vivre sur cette terre!*

*Alors que toi, l'orgueil de la cité, es mort!  
Toi! la consolation des hommes et des femmes de  
la cité qui nuit et jour, comme un dieu, l'admiraient  
sur ton donjon, es mort».*

C'est presque de la même façon et dans les mêmes termes que les mères grecques actuelles ont pleuré sur le cadavre de leur enfant.

Tous ceux qui croient en la force de la tradition, tous ceux qui croient en la possibilité pour un peuple de se créer, dans le cadre de sa vie nationale, un caractère qui lui est propre, admettront que les grands sentiments humains eux-mêmes perdent quelque peu de leur homogénéité de par l'effet du caractère et du tempérament de chaque peuple.

En ce qui concerne notre pays l'élément tragique a toujours occupé une place spéciale dans l'échelle des valeurs et notre tradition est imprégnée de son essence.

Un exemple de renaissance de cette tradition nous est offert par la Grèce moderne en la personne d'une poétesse durement frappée par la mort et qui, bien qu'appartenant par sa position sociale et sa formation intellectuelle à la classe cultivée, n'en est que plus près de la grande tradition populaire grecque.

Je veux parler de Maria Périclès Ralli dont l'œuvre depuis ses débuts jusqu'à nos jours, étudiée de près, constitue dans son essence un long chant populaire, triste et pur dans sa simplicité. Cette tendance de son inspiration à ne vouloir épouser aucune tradition littéraire, ni se soumettre à aucune esthétique ancienne ou nouvelle, le poète semble s'en délecter et chercher à la conserver intacte; et si parfois elle prête une oreille attentive à sa propre chanson elle le fait de la même façon, simple et sans apprêt avec laquelle elle s'efforce de percevoir le bruit de la mer, les murmures du vent, le gazouillis des oiseaux et la complainte des arbres.

*«J'ai chanté avec les oiseaux  
sans les comprendre; seulement, parce que c'était  
beau.*

nous dit-elle dans un des plus beaux poèmes de ses débuts pour nous redire quelques années plus tard toujours fidèle à elle-même:

*«C'est donc avec des mots qu'il nous faudra reprendre et faire qu'un vent puissant se lève pour souffler sur toutes ces lettres de l'alphabet comme dans des voiles... afin de les voir naviguer pour un peu de plaisir de nos yeux.»*

Maria Périclès Ralli chantait pour le plaisir du chant, sans savoir elle-même pourquoi elle chantait... *«seulement, parce que c'était beau»* et si elle couchait ça sur du papier c'était pour donner à ses chants un peu de durée «juste ce qu'il fallait pour que sa voix fût entendue».

Nul n'échappe cependant à son destin et Maria Ralli devait un jour connaître la douleur la plus vive et la plus profonde: celle de perdre son fils unique.

En elle s'éveillèrent alors les accents les plus déchirants, les plus lugubres de la femme de notre race, qui des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, se sont fait entendre avec la même intensité et, tels des torrents de douleur, se sont déversés sur les plaines et dans les mers, à travers les forêts et les ravins et ont fait vibrer les morts et craqueler les pierres.

Ce fut la voix de la race qui a le plus haï la Mort (mais qui l'a respectée comme sa grande ennemie) parce que justement elle aimait la Vie avec passion. C'est une des caractéristiques les plus merveilleuses de cette même race que de constater que, dans un grand centre urbain dans lequel tant de civilisations étrangères sont venues enseigner la grandeur esthétique de la douleur muette il soit encore possible d'entendre les déchirants appels d'un genre qui ne nous est pas inconnu.

\*  
\* \*

Il paraît que dans l'Antiquité la pratique des lamentations était tellement répandue que, raconte Plutarque, Solon dans sa législation voulut empêcher les femmes de se frapper et de se lamenter autour du cadavre: le «*Θρήνοιον Πεποιημένα*» fut restreint aux membres femelles les plus proches de la famille.

La Femme a cependant continué à se lamenter à travers les siècles. Elle a monté et paré la tragédie de la Mort, dans le cadre de chaque époque, avec tant de ferveur, de sentiment et d'exaltation, que seule sa nature de femme, encline aux grands épanchements dramatiques, pouvait imaginer.

Le thène est tellement tissé d'éléments propres à sa nature que même lorsqu'elle se lamente par profession ou par tradition sur le cadavre d'autrui, la femme ne peut s'empêcher de s'émouvoir et de partager l'émotion qu'elle provoque. Elle pense à d'anciennes blessures personnelles, elle s'autosuggestionne, elle va jusqu'à se créer des douleurs imaginaires de sorte que dans sa bouche le thène ne perd jamais son caractère de spontanéité.

Le déchirement de la douleur, la nostalgie des jours heureux, l'amour pour l'être qui vient de trépasser et puis le sentiment de la solitude, l'amertume de l'impuissance et la douleur de tout être frappé par le Destin, ce sont là les éléments constitutifs de ce genre poétique.

Il n'est pas difficile de comprendre comment des joyaux comme celui qui va suivre, ont pu être composés lorsque l'on songe qu'aux éléments que j'ai cités toute la tendresse et la sensibilité féminines viennent accompagner l'imagination dans son exploration des cimes inviolées de l'au-delà:

*«Là où tu comptes aller, là où tu t'engages, si tu rencontres des jeunes gens salue-les, et parle aux jeunes filles.*

*Et si tu y vois des petits enfants, tendrement console-les. Ne fais pas que les jeunes filles pleurent et que les jeunes gens soupirent, ni que les petits enfants pensent à leur maman.*

*Ne dis pas que Pâques arrive et d'autres fêtes aussi. Dis qu'il neigera à Noël et qu'il pleuvra à Pâques et qu'à la St Thomas les fleuves déborderont.*

*Dis que les enfants ne sortiront pas avec leurs mères chéries*

*Dis que les couples, les bien-aimant, ne sortiront pas aussi.*

Parmi les déchirantes plaintes de Magne (1) qui sont les plus connues, il en est qui retiennent l'attention par des qualités autres que leur lyrisme congénital. Leurs nobles paroles et la résonance profonde de ces appels troublants comme aussi leur symbolisme plein d'amertume étonnent par la richesse poétique et la culture inconscientes des femmes qui les ont composées:

*«J'avais institué trois vigies pour la garde  
Le soleil sur la montagne, l'Aigle sur la plaine  
et le vent frais du nord sur les voiliers,  
Néanmoins le soleil s'est couché et l'aigle s'est*

*[endormi  
et le vent frais du nord les voiliers l'ont pris  
C'est alors que la Mort a profité pour te surprendre*

La complainte qui va suivre illustre bien le prix que les femmes attribuent à la Douleur qu'elles considèrent comme une dime due par tous les humains et dont chacun de nous s'acquitte selon ses moyens.

*«Tâche de ne pas ressembler au lièvre qui renie  
[ses petits*

*mais bien à la perdrix, à la perdrix qui chante  
qui pond dix huit perdreaux et n'en renie aucun.  
Et qui, quand l'aigle lui en prend un*

*s'abstient pour bien longtemps de boire et de  
[chanter  
qui trouble l'eau limpide avant que de la boire  
et qui ne chante plus que sur un tronc brûlé»*

Dans ces vers qui sont des conseils à une mère qui a perdu son enfant, on découvre la signification profonde et même la raison d'être de la complainte: l'obligation que sent la femme de payer un tribut de douleur à ceux qui s'en vont. Ce tribut la femme de par sa nature délicate et toute imprégnée de poésie l'a paré de tant d'inspiration et de lyrisme que l'on pourrait dire sans se tromper que la complainte a toujours été le joyau des créations féminines dans le domaine de la poésie populaire.

Créations qui ont bien souvent montré le chemin du grand but à nos écrivains et à nos poètes.

Une autre forme d'expression poétique de la femme est le conte. Son imagination et son tempérament se trouvent pour ainsi dire dans leur élément, bien qu'elle n'y revendique pas nécessairement une place de créateur.

L'origine du conte d'ailleurs, s'il faut en croire Bédier, remonte à très loin sans toutefois qu'il soit possible d'en préciser la date.

Ce qui est certain c'est que le genre a conservé les traces de coutumes disparues et de conditions sociales révolues telles l'anthropophagie, l'esclavage, la magie alors que par ailleurs on y retrouve la plupart des monstres de la Mythologie.

Quoiqu'il en soit, que la femme ait été la créatrice de ce genre littéraire ou pas, il n'en est pas moins certain qu'elle a conté des histoires depuis les temps les plus mémoriaux.

Callimaque dans son «Hécate», cite des vieilles femmes qui contaient des histoires depuis l'époque mythologique.

Un fait est sûr toutefois, c'est que durant plusieurs siècles la diffusion officielle et professionnelle du conte fut un monopole masculin.

(1) Province de la Grèce Continentale.

Nous rencontrons le personnage du conteur dans le village le plus éloigné et le plus perdu de la carte.

Le conte constitue le seul pain intellectuel de ses habitants. Dans la bouche du conteur, il prend l'allure d'un récit plein d'images pittoresque qui, adroitement illustrées de gestes et de mimiques expressifs, fait figure déjà de théâtre primitif.

Si la femme a aussi conté des histoires en même temps que l'homme son auditoire toutefois n'a pas dépassé le cercle de famille ou tout au plus son voisinage.

Tout récit reflète dans une certaine mesure la personnalité du conteur; dans la bouche de la femme le conte prend une allure plus personnelle, une allure de récit de famille.

De narratif, le conte féminin devient subjectif. Son but cesse d'être désormais celui de distraire, de tuer le temps. La Femme a composé des contes pour répondre à une nécessité psychologique propre et, en les contant, elle en a vécu les péripéties, leur a infusé son émotion et sa chaleur; son instinct de divination du monde sensible lui a permis de donner à l'oeuvre de son imagination une âme — la sienne propre.

Cette part de soi qu'elle y met, cette atmosphère enveloppante de féminité qui emplit ses contes ainsi que les addenda et les métamorphoses qu'elle y a apportés constituent en eux mêmes une petite création originale dans le cadre étroit de l'architecture classique du conte.

La preuve que le fonds et le sentiment sont les éléments qui intéressent, le plus, la femme, en est que les changements n'ont jamais porté sur les personnages.

Seules, les situations ont changé; conformément aux dispositions psychologiques du moment. La femme, élément conservateur, n'a pas touché à la structure de base ni aux détails décoratifs consacrés. Elle a respecté les personnages tout en leur donnant l'interprétation qui lui convenait le mieux.

Lorsque la vieille grand-mère raconte une histoire à son petit-fils, elle ne peut souvent s'empêcher de mêler ses propres souvenirs et ses vœux à ceux de l'héroïne du conte. Ainsi avec un peu de vérité, un peu d'imagination et beaucoup de sensibilité, comme toujours en poésie, elle raconte une histoire dont il est bien difficile de soupçonner qu'elle renferme une partie de son âme.

C'est là l'explication des diverses versions d'un même conte.

Le géant noir, le Dragon, Petit Poucet et les nains n'ont pas empêché la Femme de mêler sa personnalité à leur personnalité irréelle. Ces personnages, elles les a acceptés comme une fatalité, les a aimés ou pris en grippe et leur a attribué, au moment où elle voulait, le rôle qui lui plaisait.

La tendance naturelle de la femme au symbolisme, engendrée par les mille coercitions subies en raison de sa faiblesse naturelle et transmise de génération en génération, trouve ici son utilisation.

Grâce au symbolisme, l'inspiration lyrique acquiert des ailes et peut voler plus haut encore. Elle peut par ailleurs, exprimer tout sentiment personnel avec moins de gêne, grâce à l'allégorie.

Il m'a souvent été donné de rencontrer dans des villages plusieurs de ces petites vieilles qui vivent avec leurs souvenirs que garde en son cercle étroit leur conte favori.

Le Dragon sanguinaire et le Prince Charmant changés en statue de pierre représentent désormais pour elles les parents despotiques et le fiancé mort respectivement tandis que la méchante fée prend l'allure imprécise de la Vie qui les a blessées.

«*Mon frère Poséidon, est-il en vie?* demandait la Gorgone du conte aux marins qu'elle rencontrait en

mer. *«Il vit et prospère»*; répondaient-ils, pour échapper à son courroux. *«Mon frère Poséidon est-il en vie?* demandait, tous les soirs, dans son conte, la petite vieille qui avait un fils à l'étranger. *«Il vit et prospère»* se répondait-elle, avec ferveur mais aussi avec une certaine hésitation dans la voix.

Et puis, un jour, vint la nouvelle de sa mort — Perdu en mer. — Les premiers déchirements de la douleur passés, lorsque le brouillard se fut quelque peu dissipé de dessus l'humble maison du village et se turent les lamentations, lorsque la vie, dans une certaine mesure, eut repris son ancien rythme, la petite vieille reprit aussi sa place près de la cheminée. La quenouille tremblait maintenant davantage entre ses mains usées et l'histoire qu'elle racontait, l'histoire que j'entendis de mes propres oreilles, n'était plus la même. Lorsqu'elle en arriva au passage de la Gorgone, qui demande *«Mon frère Poséidon, est-il en vie? — Il est mort!* répondit le capitaine.

Quelque chose de terrible survint alors. Le visage, triste et serein, de la vieille devint farouche. Toute son amertume pour la perte injuste de son fils et toute sa haine inassouvie contre la mer se traduisirent en un récit d'une fureur de destruction irrésistible.

*«La mer devint méchante, couleur rouge de feu; on l'aurait dite teinte du sang du noyé. Des éclairs; des tonnerres; une tempête telle que périrent le capitaine et tout l'équipage ainsi que les autres bateaux qui voyageaient à cette heure là. Elle fit mille orphelins, mille femmes veuves, plus encore, mille mères n'eurent plus leurs enfants».*

Une joie sauvage brillait dans ses yeux alors qu'elle racontait son histoire. Elle se calma un moment puis éclata en sanglots.

Une nouvelle version du conte connu était née. Les yeux dilatés d'étonnement des enfants qui l'écoutaient étaient une preuve suffisante que cette nouvelle version du conte s'était inscrite en lettres ineffaçables dans leur mémoire. Un jour, plus tard, ils la raconteront à leur tour en y apportant, peut-être, leur touche personnelle.

Les contes féminins, — les contes de familles — qui tiennent lieu de leçon de morale puisqu'ils sont la première nourriture spirituelle que reçoit l'enfant, sont également le miroir de l'âme simple et pure de notre peuple.

Dans ses contes, le Mal n'aura jamais le dessus. Le Bien tardera peut-être à être récompensé, mais il le sera sûrement. Le châtiment attend toujours le coupable. Le Dragon a beau retenir en captivité les palli-cars — et leur nombre est fantastique puisque l'exagération est le propre du conte. — l'heure viendra où le Héros vaincra le Monstre et libérera ses prisonniers.

Alors ses trésors noyés dans le sang; ses bijoux que l'imagination populaire décrit comme inestimables et de dimensions mal définies, seront ce jour-là le bien commun des hommes bons, et justice sera faite à tous.

YANNA VERA

(Traduction de M. Georges Vasdékis.)





# CHRONIQUE DES LIVRES

ROGER VAILLAND : — *Drôle de Jeu*. (Co 7 éa, Paris, 1945).

En composant «*Drôle de Jeu*», Roger Vailland n'a pas, à proprement parler, écrit un livre sur la Résistance. Il ne met pas au premier plan la lutte des maquisards contre l'adversaire, ni leur héroïsme, ni l'abjection des ennemis et des traîtres. Mais les événements de ce roman particulièrement remarquable, se développent autour d'une figure centrale, celle de Marat; c'est la personnalité de cet homme de 36 ans qui retient l'attention d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Marat est un mélange de Malraux et de Stendhal. Du premier, il a le goût de l'action; du deuxième, la froide lucidité. Il agit et il observe. Il est sur routes et il tient un journal. Il est engagé tout entier dans le combat et pourtant il ne cesse de se scruter et de scruter les autres, particulièrement les nouveaux venus, qu'il devine dès leurs premières paroles. Il a rejoint tous ceux qui accomplissent la plus héroïque des tâches et il semble dépourvu de toute passion, de tout emballement, de tout enthousiasme. Il agit, mais semble surtout agir contre une chose que pour une chose. Il pratique l'action pour elle-même, pour se réaliser, vivre, pour profiter d'un instant extraordinaire qui ne se retrouvera jamais plus. Les meetings, les manifestations et les discussions politiques ne l'ont ni attiré, ni satisfait, mais, préparer un coup de main lui permet de dire: je vis.

Ce n'est pas encore tout cependant. Elevé dans une atmosphère bornée de préjugés, il a pris en horreur tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin. Il lutte contre une société qui lui inspire du dégoût. Mais il ne songe pas à imaginer quelle sera et comment sera la société nouvelle. Il est donc engagé dans l'action, mais pas dans le parti. C'est un révolté, mais pas un révolutionnaire. Aussi, devine-t-on qu'une fois le temps de l'action passé, il retombera à plat, par absence d'esprit de solidarité, par défaut de sentiment, par manque de principes. Il doit fort bien discerner ce drame qui l'attend, car il se connaît. Il sera la victime de son milieu d'origine et de son éducation. Il lui manquera toujours d'avoir souffert et partagé la misère des humbles. Par aversion pour sa classe, il s'est trop mis à nu, trop dépouillé de tout. C'est de ce dégoût que sont nés son irrespect et son prétendu cynisme qui n'est que l'absence de la passion. Comme Stendhal, il refuse la passion en amour. Son âge ne suffirait pas à expliquer cette attitude. Il déclare qu'en amour il ne reconnaît que le corps-à-corps, l'occasion de faire ses preuves, l'acte qui prouve la vie. Soit! Mais aussi, la passion lui paraît être une perte de temps, et surtout un jeu, le jeu favori d'une classe particulière qu'il exécra. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut regarder Marat si l'on veut voir clair en lui et concilier les contrastes qui semblent à première vue se partager son âme. Dans les relations amoureuses comme dans la lutte clandestine, il est uniquement conduit par un goût de révolte. Il est resté homme de bars et de maisons louches pour profiter cyniquement des tares d'un genre de vie qu'il déteste, et, s'il n'éprouve aucun scrupule à ravir la fiancée de Frédéric, c'est parce qu'Annie est une petite bourgeoise, et qu'il y voit un moyen de faire un accroc aux conventions. Mais tout cela, il le fait comme sans y penser, c'est pourquoi on pourrait disserter longtemps encore à son sujet.

Il resterait à définir l'atmosphère du livre, à éclairer la toile qui en fait le fond, et qui est la vie de la Résistance, la pensée de ces hommes et de ces femmes aux prises, dans l'intervalle du combat, avec la solitude. Ce côté de la vie secrète est l'un de ceux qu'on a le moins souvent exposés. Il fallait des âmes bien trempées pour supporter sans lassitude cette existence en marge de la vie commune, de la famille, du foyer,

l'obsession du secret et de la conspiration, l'incertitude de chaque minute, la méfiance des traquenards, bref tout ce jeu tragique, ce drôle de jeu qui a admirablement servi le pays. Ce livre est remarquable d'atmosphère et d'analyse, et d'un bout à l'autre, on le sent intense, profond et vrai.

FRANÇOIS TALVA

JACQUES D'AUMAËLE : — *Voix de l'Orient* (Editions Variétés. Montréal, 1945).

M. Jacques d'Aumale est un diplomate qui fut attaché à la Légation de France au Caire de 1919 à 1929, et le gros volume qu'il remplit des souvenirs de son stage en Egypte n'est pas dénué d'intérêt. On ne peut lui dénier un certain éclectisme puisque l'auteur concentre son attention aussi bien sur les événements historiques et les hommes fréquentés, que sur les sites pittoresques, les petits potins de salon et les menus faits d'une vie à laquelle, par ses fonctions, il a dû se mêler. C'est un inventaire où il y a un peu de tout. Cela tient du livret-guide, des archives diplomatiques et, pour commencer, des archives de sa propre famille.

M. Jacques d'Aumale repasse ses souvenirs d'enfance dans la région d'Abbeville et il réveille toute une époque un peu fanée où un propriétaire bienveillant faisait des tournées dans ses terres, s'asseyait familièrement à la table du fermier, et rapportait de ses visites pieds de porc et jambons fumés. C'est très «*Vicar of Wakefield*», très patriarcal, mais d'un autre âge. Le passé n'est jamais si beau qu'en souvenir. M. d'Aumale doit être un fervent du bon vieux temps. A ce point qu'il y intègre même le présent, qu'il rèlègue, sans s'en apercevoir, dans les années révolues! Parlant de la vie française en Egypte, il écrit: «*Pour le baccalauréat, un jury venait de France...*», et encore: «*En archéologie arabe, nos savants ne s'imposaient pas moins...*», et puis ceci: «*Alexandrie avait son journal français, la Réforme...*». Les phrases ne se comptent pas dans le livre où le présent, où ce qui est toujours le présent, se voit, par inadvertance, rejeté dans les resserres du passé.

Dans son ouvrage, on trouvera des raccourcis intéressants de l'histoire de l'Egypte moderne (notamment l'héroïque époque de Saad Zaghloul), des portraits de ministres (M. Gaillard) et de personnalités étrangères, des incursions dans l'Egypte pharaonique, et beaucoup de petits morceaux, non sans attrait, mais trop courts, et par suite, superficiels. L'auteur a trop voulu en mettre. Il y a trop de tout, et parfois des erreurs. Il nous dit, par exemple, que l'activité de l'Institut d'Egypte n'a pas connu d'interruption depuis sa fondation! Il aurait dû en consulter les archives pour se convaincre du contraire! Il écrit ailleurs que la Comédie-Française passa une saison au Caire et que M. Fabre profita de sa visite pour donner des conseils au conservatoire arabe qui se créait. M. d'Aumale n'était plus au Caire alors, et on l'a mal renseigné. Lorsque la Comédie-Française vint au Caire, c'est, à Paris, E. Bourdet qui la dirigeait. M. Fabre vint à un autre moment. Il croit aussi que le groupe Al-Hilal contrôle la «*Semaine Egyptienne*»! Eh! Notre ami Stavrinou n'entend sûrement pas de cette oreille!

Bien sûr, M. d'Aumale est un subtil connaisseur du costume arabe et il en a suivi avec attention l'évolution dans la société égyptienne, il paraît être aussi tout-à-fait au courant du sens des diverses fêtes arabes, il s'est visiblement intéressé au pays qu'il a eu la chance de pouvoir parcourir aisément. Mais nous le croyons moins bien documenté lorsqu'il parle du fellah qu'il voit «*dour et trapu*»! On se demande comment le fellah pourrait faire pour le devenir!

Les impressions personnelles sont rares. C'est de

l'histoire, grande et petite. Peut-être a-t-il eu raison de ne pas songer à grossir la somme d'impressions — souvent artificielles — qui remplissent les ouvrages de certains visiteurs. Trop de gens veulent à tout prix écrire un livre pour dire ce qu'ils se sont forcés à sentir en face d'un temple ou d'une pyramide. Les seules trois Pyramides de Guizeh doivent en embarrasser beaucoup. Mais, quand il parle des livres qu'on a publiés en ces derniers temps, peut-être aurait-il pu faire un choix meilleur. Il omet R. de Traz, Cl. Aveline, F. Leprette; par contre, il mentionne la Fourchardière et Frondaie! Quant aux écrivains égyptiens d'expression française, pas un mot!

Ce livre s'achève sur des souvenirs de Palestine et de Transjordanie. Il semble que l'auteur ait d'abord consigné ses souvenirs pour lui-même, et qu'après réflexion, il les a livrés au public. Il n'a pas eu tort, mais alors, l'optique change. L'ouvrage est trop gros ou pas assez. Seulement, en ce dernier cas...!

FRANÇOIS TALVA

J. ASCAR-NAHAS et MORIK BRIN: — *Les Amis de la Culture Française en Egypte*. (Editions Horus. Le Caire, 1945).

Dans un ouvrage impeccablement présenté, on a eu l'heureuse idée de consigner pour l'avenir le souvenir des diverses manifestations qui furent organisées l'année dernière par les A.C.F.E. pour célébrer le vingtième anniversaire de leur association. Le livre s'ouvre sur le texte d'une conférence originale de J. Ascar-Nahas qui s'intitule: «Conférence sur les conférences». J. Ascar-Nahas qui traite avec une spirituelle frivolité d'un genre qu'il considère comme tant soit peu frivole, mais qui n'en parle si agréablement que parcequ'au fond, il l'aime, tire de son exposé une conclusion évidente: c'est que la conférence profite surtout au conférencier. Mais il en va ainsi de moult choses: personne ne retire autant de fruit d'un travail que celui qui l'a fait!

La lecture des discours qui furent prononcés au diner du 11 mai 1945 n'est pas moins intéressante. C'est presque un hommage universel qui fut rendu ce soir-là à M. Morik Brin, puisque d'Égypte, du Liban, de Suisse, d'Amérique, d'Angleterre et de France des voix s'élevèrent pour louer son oeuvre qui, débutant avec sept membres, en compte aujourd'hui 390. Nous ne pouvons nous attarder sur chacun des discours, mais nous avons trouvé en chacun d'eux une pensée personnelle qui les distingue des discours généralement prononcés dans ce genre de cérémonies. A Mr. Davis qui se plut à découvrir en M. Brin des affinités celtiques, M. Leprette fit écho en louant l'ardeur tenace et l'activité qui lui viennent de ses origines bretonnes. Mais il fit aussi l'éloge de l'amitié et dit tout le bénéfice qu'un français peut retirer d'un contact permanent avec les étrangers. Madame Kher saisit l'occasion, en ces jours où la guerre enfin se terminait, de proclamer sa vive sympathie pour la culture française «la plus libérale et la plus humaine qui soit». S.E. Sanhoury Bey rendit hommage, dans un message, à l'enseignement des établissements français d'Égypte d'où, dit-il, les jeunes égyptiens «retirent une connaissance approfondie de la langue arabe et de la civilisation égyptienne» et qui «se trouvent à même de mieux servir leur Patrie et leur Roi». Ces paroles durent être un réconfort pour beaucoup d'entre les présents. Elles suffiraient pour confondre de nombreux détracteurs.

Le livre renferme encore un humoristique impromptu de M.G. Berthey, le programme du concert qui suivit, prolongé par une représentation d'«Antigone» par les Escholiers. Il enclôt également la longue liste des manifestations des A.C.F.E. depuis vingt ans. De grands noms y figurent, de beaux sujets furent traités.

M. Morik Brin n'avait sans doute aucun besoin de cette consécration pour connaître la portée de son oeuvre. Il y a vu peut-être un geste d'amitié plus qu'un honneur officiel. Mais ses amis et les représentants de son pays devaient bien lui rendre ce témoignage de reconnaissance.

SEM

## A Athènes

### UNE EXPOSITION HUMORISTIQUE



Après cette découverte la guerre deviendra impossible.



Au Congrès de la paix.



La Société des Nations à l'O.N.U.: ...Tous parlent ainsi puis un à un vous quit.

Dans la Galerie du Syllogue littéraire «Parnassos» d'Athènes s'est ouverte récemment une exposition qui suscita un vif intérêt. Le caricaturiste Stamatis Colonakis exposa plus de cent caricatures inspirées de l'aspect présent des questions européennes, d'où ressort une fine et intelligente satire. Très appréciées également quarante deux pièces inspirées de la campagne d'Albanie ou il ridiculise les victoires mussoliniennes avec un mordant et une verve qui le placent au premier rang des humoristes.

# LES EXPOSITIONS

## Au Caire

### SINTÈS

Au Club des Journalistes, Sintès donna ses derniers coups de griffes.

C'est le Printemps et les chats, sans répit, le jour et surtout la nuit, témoignant à leur façon de leurs sentiments bourgeonnants. En cette saison, leurs coups de pattes, tantôt de velours et inopinément griffées, ne sont que feintes d'attaques et de résistances amoureuses.

Sintès, comme ces amis des poètes, donne ses derniers coups de pattes qui échauffent l'épiderme sans le faire saigner. C'est un jeu de taquins. Mais on ne taquine que ceux que l'on aime.

Il n'était point méchant, ni aigre. Observateur, critique, humain. Une loupe à la main, il la plaçait précisément sur les singularités physiques et de sa plume acerbe comme un scalpel il extrayait les caractéristiques qui composent une personnalité et l'affirmation. De quoi fixer en une image, sur notre rétine, l'invisible et le trop visible, définitivement comme un tatouage.

De la caricature, dira-t-on, en sous-entendant une exagération ridicule. Et comme le ridicule tue, Sintès serait le bourreau des célébrités. On n'oublie qu'une chose: il consacrait cette célébrité. Son coup de griffe, plus qu'une photo, plus qu'un tableau réaliste en ronde-bosse, fixait à jamais, dans la mémoire, le type et son âme. L'immortalisant avec des riens, des moins que rien et, qui mieux est, par son humour, rendait sympathiques ces célébrités.

Cette retrospective tient lieu de Salon des Humoristes, de Salon du Printemps où, sur toutes les lèvres, fleurissent des sourires.

CHARLES ZAHAR

### HAMED ABDALLAH

C'est un de ces jeunes pionniers qui nous autorisent à espérer en une renaissance lente de l'Art Egyptien.

Hamed Abdallah cherche l'Égypte. Une Égypte vierge. Aussi, se suffit-il des expériences incessantes d'un autodidactisme refusant de s'assimiler toute esthétique non-autochtone. Un fort tempérament l'incite à cette indépendance qui le mène parfois à de périlleuses aventures, jamais au piègement.

Et, seul, il va de l'avant. Gardant de chaque étape un signe. Craignant qu'il devienne manière, il le perfectionne.

On dira de lui que c'est un chercheur impénitent. C'est là un compliment. Si, jusqu'aujourd'hui il n'a recherché qu'à mieux se connaître et que l'insatisfaction fut son mobile, il lui serait profitable de choisir un carrefour et, par là entendons une époque de la

tradition des musées d'outre-mer qui aux prises avec le fameux dilemme im-lui serve de tremplin, au risque même, par la suite, de se retrouver seul, tiré à un exemplaire unique.

Pour le moment, le folklore l'appelle. Il revient de Nubie, — la terre de ses aïeux —, où il a étudié les contrastes d'un soleil violent qui démarque toutes choses par des cernes. Le sobre modèle aux épures suggestives que ses études stylisent, se sont fondues là-bas dans la décoloration des tons.

Annuellement, d'une exposition à l'autre, il exprime une inspiration nouvelle et se renouvelle au cours de cette même brève période. Parce qu'il a la bougeotte. Et le don d'exprimer le mouvement. Non point par le geste, l'allure ou l'expression instantanée de ses scènes de la vie locale, mais par la lumière. Elle seule. C'est un don du dieu Râ, l'animateur.

Il voue un culte à la clarté. Cette lumière biaisée d'Égypte. — aux clairs-obscur pathétiques dédoublés par une brutale réverbération —, comme l'éclairage fantastique des fanous de ses cafés, forment une ambiance aux jeux dangereux où s'évaporent les formes qui semblent alors nachevées dans une dessiccation de

couleurs cuites plaçant alors l'artiste pressioniste: rendre sensible les impalpables tonalités de la lumière sans sacrifier la matière consistante. Et c'est là, sans doute, un des motifs qui poussèrent Hamed Abdallah à l'aquarelle. Il serait souhaitable qu'il adopte la gouache qui rend avec aisance et avec plus de vérité l'atmosphère égyptienne.

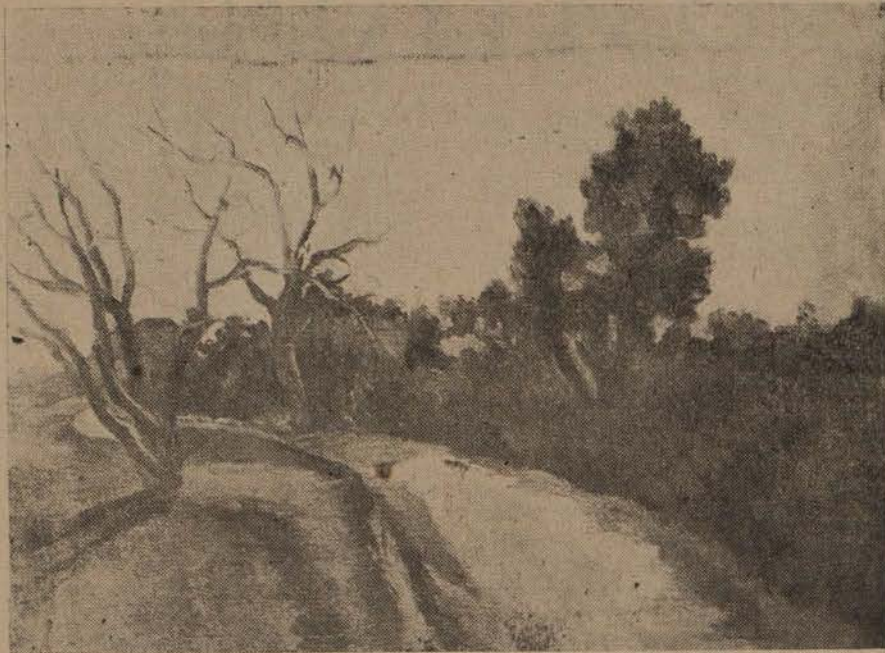
Point d'éclectisme dans le choix du modèle. Il se contente des gueux qui sont légion. Ils ont sa tendresse. Il connaît par coeur leur passive existence animale, tranquille, immuable comme le Destin. Leurs apparences frustes sont faciles à croquer et les plis de leurs galabiehs décolorés tendent la perche à la composition. Sous la plénitude des formes, l'artiste vous communique leur nature réelle, l'émotion de leur dramatique résignation, mieux encore: le caractère d'un sujet qui n'en a que peu ou prou. Une autre constatation paradoxale: ses invariables Saïdiens ne refont jamais le même tableau. Telles sont les marques de ses valeurs.

La personnalité honnête de Hamed Abdallah s'affirme par son indépendance, celle qu'il réalise en peignant pour l'avenir.

CHARLES ZAHAR



HAMED ABDALLA. — Scène de Rue



A. VASSILIKIOTIS. — *La route vers Tatoi*

(Acquis par le Musée de l'Art Moderne)

## A. VASSILIKIOTIS

Malgré un calvaire, la Grèce vit. Elle demeure encore le pays où tout, êtres et choses, baigne le plus souvent dans une atmosphère d'une limpidité sans pareille.

Telle est l'impression que nous a donnée l'exposition de l'artiste hellène A. Vassilikiotis: dessins, aquarelles et peintures.

Parmi ces dernières mentionnons «Attique», «Barques à Port-Rafté», «Cyprès». Des cyprès d'un vert légèrement bleuissant et qui semblent les gardiens d'un monde destiné à ne jamais mourir. Gardons-nous d'oublier «Amandiers en fleurs»: toute la caresse du printemps et le rêve de la vie nouvelle.

JEANNE MARQUÈS

Nous remercions ici A. Vassilikiotis de nous avoir — par le charme de son œuvre — apporté la bonne nouvelle de l'Hellade toujours vivante et... avec elle, l'espérance des éternels printemps.

Du pays des oliviers et des amandiers en fleur nous est revenu le peintre A. VASSILIKIOTIS.

La lumière grecque donne un éclat émouvant à presque toutes ses toiles. Un souffle poétique les anime. Les couleurs chantent parfois d'une voix si douce si aérienne qu'elle semble à peine murmurée.

J'ai particulièrement aimé l'aquarelle (37) et les deux paysages représentant Calamaki (19 et 24). Une profonde sonorité se dégage de ces arbres pareils aux cordes tendues d'un étrange instrument de musique.

Je me suis souvenu d'Amassia, mon pays natal, en présence des «Environs

d'Athènes» et «Amandiers en fleurs», et une profonde tristesse s'est emparé de mon âme lorsque je me suis enfin arrêté longtemps devant «Le Croquis» (40).

Le peintre Vassilikiotis fait parler la nature avec ses multiples échos et sait surtout nous enchanter et nous émouvoir.

ARSÈNE YERGATH

L'exposition Vassilikiotis ne comporte que des paysages, et que des paysages de Grèce; mais cette restriction — je devrais dire cette limitation — ne constitue en aucune manière un reproche, car elle renforce l'impression d'homogénéité de l'ensemble. Tant d'expositions manifestent une multiplicité de tendances, une sorte de désaxement de l'artiste, que celle-ci, dans sa discrétion sévère où domi-

ne l'unité parfaite d'un sentiment délicat, nous est comme un repos et un enseignement.

Voilà une peinture profondément sentie et pleine de maturité où le métier du peintre est au service d'une honnêteté dont ce mot trop maltraité par l'usage, hélas! ne saurait rendre la noblesse. Vassilikiotis a, certes, voulu marquer d'un amour inquiet et comme voilé de tristesse, ces paysages austères dont quelques uns — cet arbre tragique et dépouillé, entre autres, au milieu d'une toile sans éléments vivants — atteignent un pathétique qui se refuse à l'éclat. Attitude de classique que la ferveur de nos élans hérités naguère du romantisme, nous fait parfois considérer avec un certain regret.

Il est à remarquer aussi combien les éléments humains sont soumis à l'ordre du paysage, y participent par leur rigidité, leur aspect végétal, loin de troubler par une vie indiscrete, le jeu des formes inanimées. Le peintre aime ces calmes et ces silences évocateurs d'éternité et les marines mêmes sont comme pétrifiées dans le bleu intense de la mer.

A l'exception, justement de ces quelques marines, nulle violente recherche de contrastes colorés, mais des harmonies sourdes dont la résonance persistante vibre longtemps dans ces délicates montagnes mauves ou violettes des arrière-plans. Personnellement, j'aurais, sans doute, aimé une lumière plus vigoureuse, des ensembles plus clairs, mais, nonobstant mon souvenir, hélas! lointain des purs cieux de la Grèce, il entre dans ce regret pas mal de littérature.

Le parti-pris de Vassilikiotis n'est point celui de la facilité et il semble bien qu'entre sa peinture et lui, il n'interpose pas les recettes de l'école. Son métier est au service de son émotion esthétique et ne lui sert pas de masque, ni d'alibi. «Quand on voit le style naturel... disait déjà Pascal vous connaissez la suite.

RAYMOND MORINEAU



A. VASSILIKIOTIS -- *La Moisson*

## MARION DE CHAMP

En progrès constant depuis plusieurs années et nettement sortie de l'amateurisme, Marion de Champ nous devait une exposition particulière. Sans remplir les murs de ce qu'elle avait déjà exposé aux précédents Salons elle a pu réunir, à la Galerie Lehmann grâce à un labeur continu, une quarantaine de toiles inédites.

Ce qui frappe avant tout, c'est l'égalité de ses dons. Elle sait dessiner sans que pour cela le dessin ait le pas sur la couleur. Elle sait composer sans toutefois, exagérer les jeux de masses qui constituent avant tout le tableau. Mais on ne voit pas encore bien dans quel sens sa personnalité pourra se développer. Marion de Champ a été longtemps l'esclave de son métier; elle a paru soucieuse de montrer ce qu'elle avait appris plutôt que d'exploiter les ressources de son tempérament propre. Les audaces des modernes semblent trouver en elle de l'écho. Elle n'obéit que bien timidement à leurs appels.

Toutefois cette indécision ne se lit plus guère dans l'exécution de ses toiles: les lignes sont décidées, les couleurs franches, les contrastes soulignés sans hésitations — quoique sans raideur. Ce sont déjà des oeuvres de prix.

## LAURENT-MARCEL SALINAS

On attendait avec impatience une exposition de ce peintre dont on voyait, par ses envois aux Salons annuels, les progrès continus.

De fait, cette exposition a été le grand événement de la saison artistique alexandrine.

Salinas est avant tout préoccupé par le problème de la composition dans le sens total du mot. Les arrangements sont irréprochables. Le dosage des couleurs, le rapport de grandeur des masses, l'arabesque des lignes, l'intensité colorée des plans etc, tout cela est agencé sans défaut. On en vient à penser à du travail d'artisan. La minutie de la facture, l'absence totale de bavures, toutes traces d'hésitations méticuleusement effacées confirment cette impression.

A cela s'ajoute un esprit de recherche visible surtout dans les tons, dans leurs alliances, dans les paysages soit abrupts soit estompés de l'un à l'autre.

Le souci décoratif prime tout. On reconnaît soit pêle-mêle dans le même tableau, soit isolée sur certains l'influence de Braque, de Picasso, de Matisse, puis de Séraphime de Seulis (dans les fleurs) et même, ai-je cru, de Balthus (dans les paysages). C'est dire qu'un gros effort dans le sens de l'approfondissement de soi doit encore être fourni par Salinas.

## LE SALON DE L'ATELIER

On a si fort crié sur les toits: le Salon est mauvais! que bien peu de gens sont allés le voir. De fait, il contenait un lot exagérément fourni de choses insignifiantes. Mais il y avait aussi de l'excellent...

Et avant tout, des oeuvres d'une très grande valeur: les sculptures de Pappas. Des busles qui, dans leur prudence, sont l'expression même des lois propres à la sculpture: une entente précise de l'agencement des volumes, conçus si j'ose dire, par le dedans, jouant les uns par rapport aux autres avec une vigueur toute mathématique; là dessus un vif sentiment humain qui ne dérange en rien la noblesse du style. On aimerait peut-être que Pappas se risquât à des effets moins calculés. On jouit cependant, sans autre réserve, de la réussite de cette jeune et déjà impérieuse maîtrise.

Une grande figure décorative de Szalet est un morceau de premier ordre, harmonieux et large d'exécution. Mais son «ascète» sacrifie à la littérature; et, trop habilement modelé, produit un effet qui tourne court. Les essais de Moussa dans le sens du monumental sont de plus en plus intéressants. Il se refuse aux effets de grâce auxquels cède Gaby Cremisy. Mais cette artiste sait aussi que l'excès de grâce conduit à la mièvrerie: elle a l'audace de déformer le corps humain pour échapper à ce danger. Germaine Chalhoub est d'une audace prudente.

Voilà pour la sculpture. A la peinture on remarquait le progrès d'Angelopoulos dans l'art de rendre l'atmosphère poétique des paysages urbains. Poésie de peinture pure obtenue par un rendu subtilement transposé des jeux de la lumière. Ses «figures» continuent à décevoir.

On n'a pas encore vu de peintures de Pignon Baroukh s'est chargé de vous en faire une. Quand nous fera-t-il du Baroukh?

Cléa Badarro est intéressante mais ne se répète-t-elle pas? Julienne Ben Behman n'a envoyé qu'un court échantillon. Sissy Langadio a encore à apprendre avant d'oser être elle-même. On peut discerner des promesses dans l'envoi de Goldstein. Hovivian peint de plus en plus solidement et Hampar s'est trouvé une manière très séduisante pour rendre les vieux coins d'Alexandrie.

Meguerditchian frappe par sa force si puissamment concentrée et par la rigueur sans minutie de sa facture. Un portrait de Mizrahi est plein de séductions d'un autre âge et montre comment on peut obtenir sans appuyer un modèle très vivant. La figure de Mahmoud Said est la grande déception de ce Salon. Ommow fait un début prometteur. Une grande composition de Papageorge n'arrive à l'unité que par une extinction générale de l'éclat mais sa nature-morte a toute la richesse habituelle à ce peintre. Suarès a deux barbouillages et un monstre vert qui lui, est peint. Sé-

basti s'abandonne avec profit dans de charmantes scènes, pleines de vie colorées. André Sassoon triomphe dans la lumière avec un portrait et tombe dans les boues avec un autre. Terni excite la curiosité Tolza se perd dans une composition trop ambitieuse. Julien (hors catalogue) cède un peu trop à sa fougue dans ses fleurs mais se domine sans cesser d'être puissant dans une nouvelle vue du Port d'Alexandrie. Kurt Peyer nous doit une exposition d'ensemble. Il nous a intéressés, intrigués; il ne peut être jugé sur trois ou quatre essais.

## EXPOSITION DE VAUX

Pour la première fois le baron de Vaux expose à Alexandrie ces intérieurs qui ont attiré sur lui l'attention des amateurs du Caire. Il excelle à accrocher sur le galbe d'une commode, sur une moulure de cadre les reflets soudain éclatants d'une lumière lamisée. La chaude efflorescence des nuances d'un tapis est rendue avec une justesse souvent étonnante. Ainsi se trouvent dissimulées des insuffisances de dessin et de composition; effacées des maladresses dans la distribution de la pâte. La minutie de la facture est surtout gênante. Mais on peut oublier cela en se laissant aller aux sollicitations richement colorées qui invitent l'oeil à une jouissance de bon aloi.

ETIENNE MÉRIEL



**Portraits de 50.000 Suédois éminents dans une Galerie unique en son genre**

Le Musée National de Stockholm est en possession d'une collection unique ne contenant pas moins de quelque 50.000 portraits de rois, nobles et autres Suédois éminents à travers les âges. Partant d'un portrait du roi Karl Sverkersson sur son propre sceau, daté de 1467, elle se poursuit sans interruption jusqu'à nos jours.

La collection, dont la majeure partie a déjà été présentée au public dans trois gros volumes répertoires, a dès à présent fourni la matière de plusieurs ouvrages et traités sur les portraits et les personnalités qu'elle contient.

Cette collection remarquable, qui n'a de rivale, dit-on, dans aucun pays du monde, a été créée par un certain nombre d'érudits suédois qui ont commencé leur oeuvre sur une modeste échelle, il y a une trentaine d'années. Elle a reçu, au cours des années, un généreux appui financier de personnes intéressées.

## EXPOSITION DE QUELQUES ANCIENS FIRMANS ET BÉRATS OTTOMANS

Le Lundi 8 Avril à 5h. p.m. eut lieu dans la Grande Salle du Patriarcat Grec Orthodoxe d'Alexandrie, sous le Haut Patronage de S.B. le Patriarche Christophoros II, une Exposition de quelques Firmans et Bérats et d'autres documents donnés depuis le XVème siècle aux Patriarches d'Alexandrie. Cette Exposition fut organisée par le Bibliothécaire Patriarcal M. T.D. Mosconas à l'occasion de la Publication du Tome I (Manuscrits) des Catalogues de la Bibliothèque Patriarcale. A cette belle manifestation qui, une fois encore, montra combien étroits sont les liens historiques du Patriarcat Grec Orthodoxe d'Alexandrie en cette belle terre d'Egypte, assistèrent S.E. le Gouverneur d'Alexandrie Abdoul Khalek Hassouna Pacha, S.E. Moustafa Pacha Fahmy, Directeur Général de la Municipalité, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. le Grand Rabbini Dr. Ventura, les Consuls Généraux de Grèce, de France, Etats-Unis et Suède, avec le Consul du Liban, les Juges Sarsentis et Modinos et d'autres notabilités, ainsi que la Presse. M. T.D. Mosconas Bibliothécaire Patriarcal, prononça une allocution dont nous publions quelques extraits intéressants :

A l'occasion de la publication récente du Premier Volume des Manuscrits de la Bibliothèque Patriarcale, nous avons jugé opportun de faire tenir une Exposition de quelques Hauts Firmans et Bérats de la Sublime Porte octroyés depuis le XVème siècle aux Patriarches d'Alexandrie. Nous avons soumis cette proposition à S.B.D. Christophoros II Pape et Patriarche d'Alexandrie, Notre Auguste Maître, qui, non seulement approuva cette proposition et nous donna sa bénédiction, mais aussi mit gracieusement à notre disposition la Grande Salle des Réceptions, au lieu de la Bibliothèque où nous comptions faire l'Exposition. Depuis longtemps, nous avions l'intention de publier le Catalogue complet de ces Hauts Firmans et Bérats ensemble avec le Volume paru des Manuscrits. Mais, réflexion faite, nous décidâmes que la Publication seule des Firmans valait bien un Volume à part, et que ce serait dommage de faire inclure ces documents purement historiques dans un recueil essentiellement hagiographique. Après tout, ces Hauts Firmans, Bérats et autres documents que vous allez voir bientôt, marquent une étape historique et nous sont doublement chers et précieux, tant, comme documents d'investiture émanant de la Sublime Porte envers des Chefs spirituels, que, comme pièces inspirées de haute sagesse et de diplomatie.

Les Firmans étaient connus dans l'antiquité la plus reculée. Esdras, «sacrificateur et scribe de la loi Du Dieu des cieux» (Esdras, VII, 12), chef du peuple d'Israël fut le premier à posséder un Firman des mains du Roi

des Rois Artaxerxes. Firman et Bérat signifient en turc et en persan documents octroyant des privilèges aux grands dignitaires de l'Empire. Ceux qui étaient munis d'un Firman avaient rang de Pacha. Et, jeu de mots bizarre, même lorsque le Pacha ou le dignitaire tombait en disgrâce, un autre Firman le déclarait «Fermanly» c'est à dire rebelle. Depuis la prise de Constantinople Mohamet II le Conquérant, esprit fin et diplomate, voulant montrer qu'il devenait l'héritier direct des Basileis Byzantins, reconnut le Patriarche Gennadios comme Ethnarque de la Nation par excellence Royale des Roumis de l'Empire Ottoman, en lui donnant, non seulement les Zimmis que les Califes donnaient aux Chrétiens, mais aussi un Bérat Imperial en bonne et due forme. Le Patriarche Oecumenique de Constantinople, le «primus inter pares» de l'Eglise Grecque Orthodoxe de l'Orient possédait donc des privilèges exceptionnels en matières nationales religieuses et de Statut Personnel, au nom de ses ouailles sujets du Deir El Saadet, c'est à dire, Grecs, Slaves, Arabes Chrétiens, Albanais, Géorgiens, Moldaves et Valaques, voire même Hongrois et Polonais. Les Métropolités du Siège de Consple étaient aussi munis de ces Bérats. Avec une exception pourtant : les mots : Que ça soit fait de la main du Sultan près du monogramme impérial ratifiaient le Bérat seul du Patriarche Oecumenique, le Patrik Effendi, par excellence de l'Empire. Après 1517 les Patriarches d'Alexandrie à leur tour, ont eu leur Bérats s'investiture des mains du Sultan. Ces Bérats étaient identiques à ceux de Constantinople. Nous possédons un Catalogue complet de ces Firmans et Bérats et autres Bouyourdlis depuis l'Année d'Hégire 903 jusqu'à l'année 1263 et depuis 954 jusqu'à 1282, en tout 448 Hauts Firmans. Les plus précieux et plus intéressants vous seront exposés. Le catalogue fut préparé par un érudit, R. Sekaly, père du savant et éminent publiciste Achille Bey Sekaly. Le dit Catalogue fut complété sous le Patriarcat de Photios I (1900-1925).

Les Bérats et Firmans Ottomans étaient octroyés aux Patriarches d'Alexandrie jusqu'aux jours de feu Photios. Néanmoins, à partir de la Loi No. 8 du 9 février 1915 qui proclama le détachement de l'Egypte de l'Empire Ottoman, tous les Firmans et Bérats reconnaissant les droits octroyés aux minorités religieuses représentées par leurs chefs spirituels, ont été reconnus à nouveau, tels que mentionnés dans les dits Bérats et Firmans. Cela veut dire, que ces Firmans et Bérats, que nous avons l'honneur de produire sous vos yeux aujourd'hui, sont une partie de l'histoire même des relations entre l'Islam, religion officielle d'état et les autres religions exercées en parfaite harmonie de tolérance dans les pays ex Ottomans, aujourd'hui, par la grâce de Dieu, libres et indépendants, dans une parfaite harmonie et compréhension mutuelle des fidèles qui les pratiquent.

Ainsi, Photios I fut le dernier titu-

laire de Bérat impérial. Depuis l'élection de Meletios II en 1926 les Patriarches d'Alexandrie sont dorénavant reconnus par Rescrit Royal Egyptien, qui se réfère à la dite Loi 8 du 9 février 1915. L'émission d'un Bérat Patriarcal Alexandrin était une affaire fort soignée et minutieuse. Une fois octroyé, après l'élection du Patriarche d'Alexandrie, le Kapou Kehaya, le Grand Chambellan du Patriarcat Oecumenique, chargé de relations avec le Deir Es Saadet, en prenait charge et, des deux choses, ou le Bérat était envoyé à Alexandrie, par un Emissaire Impérial, préférablement le Hunkiar Kapitzilar Kehayassi, ou par les soins de la Chancellerie du Patriarcat du Phanar. Le dernier Bérat fut porté, en octobre 1900 a Photios I par le Kapou Kehaya lui-même de la Cour Patriarcale de Consple, feu Antoine Ikiades Effendi. Une fois arrivé, le Bérat fut délivré en pompe à la Khassa Khediviale, fit le tour des Ministères et des Administrations, ainsi que des Gouvernorats, et restitué au Patriarche qui, dès lors, avait droit au rang de Vezir et qui, lorsqu'il se déplaçait, recevait des honneurs militaires.

Permettez nous de répéter encore une fois. Les Firmans et Bérats qui sont en notre charge nous sont doublement précieux et chers, et font l'objet de notre respect. Ils constituent un trait d'union entre le passé et l'avenir. En outre, ils font partie du patrimoine ecclésiastique en cette chère Egypte, notre patrie, où règne un Roi glorieux, soucieux des traditions nobles de l'Islam envers Ses sujets, sans aucune distinction. Ces documents appartiennent plus tôt au passé, dirait-on. Nous répondrons, si fait, mais ils appartiennent aussi à l'histoire de l'Egypte, toujours vivante, et en évolution perpétuelle qui finira, souhaitons le, dans le cours des événements à venir, à lui assurer la place d'élite qui lui appartient de droit, au sein des nations nobles et civilisées.

Après l'inauguration de l'Exposition par Sa Béatitude, les distingués invités visitèrent les beaux spécimens illuminés de calligraphie arabe et turco-persane, qui donnaient jadis des privilèges aux chefs spirituels en Egypte, et s'attardèrent en extase, surtout devant deux documents de haute importance Islamique, l'Edit du Prophète Mohamed de 1 An Hégire II, octroyé aux Sinaites, et l'Ahtinamé Sacré du Calife Omar Ebn Hattab, donné au Patriarche de Jérusalem Sofronios, 1 an 17 de l'Hégire lors de la prise de Jérusalem (638). Sur ces deux Edits étaient basés dorénavant les Firmans Turcs. La Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie possède des Copies de ces Edits, les originaux étant au Trésor d'Istanbul, pris par le Sultan Selim I après 1517.

Des catalogues des documents exposés furent distribués aux visiteurs qui en s'allant exprimèrent toute leur admiration et leur appréciation «pour tout ce que nos yeux ont vu de beau et que nous ne n'imaginions pas trouver ici», comme gracieusement s'exprima une des hautes personnalités Egyptiennes.

ORION

# Le Monde Officiel et Diplomatique

## A la Légation de Suisse

S.E. M. Alfred Brunner, Ministre de Suisse pour le Proche-Orient et Mme Brunner recevaient le 11 Avril de nombreuses personnalités de la Cour, du monde diplomatique, de la presse, etc. à un cocktail-party offert dans leur élégant appartement de Garden City. Mme Brunner recevait avec le charme et la grâce qu'on lui sait ses nombreux invités, qui se rendirent ensuite à l'Oriental Hall pour assister à la projection du film « LA DERNIERE CHANCE », qui est un véritable chef-d'oeuvre de l'art cinématographique suisse, en même temps qu'un épisode poignant et profondément humain de la vie des réfugiés durant la guerre sur le sol hospitalier de l'Helvétie.

## A la Légation de Pologne

Le Chargé d'Affaires de Pologne et Mme Januż Makarczyk ont offert le Vendredi 3 Mai dans l'Hôtel de la Légation à Zamalek un cocktail-Party à l'occasion de la Fête Nationale Polonaise.

Une foule de personnalités avait répondu à leur aimable invitation parmi lesquels nous avons noté S.E. Ismail Teymour Pacha Premier Chambellan de Sa Majesté, S.E. Hassan Bey Youssef Chef du Cabinet Royal p.i. les Ministres, les officiers de la Mission Polonaise, les membres du Corps Diplomatiques, les hauts fonctionnaires du Ministère des affaires Etrangères, des notables, des membres de la Presse etc.

Grâce à l'accueil charmant des Maitres la soirée se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret les vastes salles et le jardin illuminés à giorno pour la circonstance.

## A la Légation de Belgique

Le 4 Mai le Ministre de Belgique et Mme Marcel Pollain offrirent une brillante réception au Palais de la Légation à Garden City.

De nombreuses personnalités, parmi lesquelles les Hauts fonctionnaires du Palais, les Ministres, les hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, le Corps Diplomatique au complet, des officiers supérieurs les membres de la Presse etc., avaient répondu à leur aimable invitation.

L'après-midi fut fort réussie grâce à l'accueil courtois et affable de M. et Mme Marcel Pollain et au personnel de la Légation.

## A la Légation de Chine

M. le Dr. Chang Chi Hsien, Chargé d'Affaires de la République Chinoise, offrit le Dimanche 5 Mai un cocktail-party en honneur de la Presse à l'hôtel de la Légation à Zamalek.

A cette réception qui fut empreinte de la plus franche cordialité assistèrent les Membres de la Presse, les directeurs des Agences Télégraphiques et les correspondants étrangers. Entourés par le sympathique et actif Chargé d'Affaires et le personnel de la Légation, qui faisaient les honneurs avec cette simplicité et cette courtoisie



M. Herbert Hoover ancien Président des Etats-Unis de passage au Caire a déjeuné au Palais d'Abdine, invité par S.M. le Roi. Notre photo prise au cours du déjeuner, représente S.M. le Roi ayant à Sa droite M. Hoover et à Sa gauche, S.E. Ismail Sedky pacha, Président du Conseil.

dont les Chinois ont le secret, ils prirent un contact étroit et purent s'en rendre compte exactement des aspects du problème chinois.

## A la Légation de France

S.E. M. Gilbert Arvengas vient d'être nommé ministre de France au Caire, en remplacement de M. Jean Lescuyer, promu ambassadeur de France à Mexico.

M. Arvengas avait été nommé Ministre de France au Mexique en 1940. Il se rallia au général de Gaulle en 1941 et devint délégué du Comité Français de Libération Nationale à Santiago du Chili.

## Chez M. Du Gardier

\* M. le Conseiller de la Légation de France et Mme la Vicomtesse du Gardier, donnaient le chez eux un cocktail en l'honneur de l'ambassadeur de France et Mme Lescuyer, qui vont bientôt nous quitter pour Mexico.

## A la Légation de Tchecoslovaquie

S.E. Le ministre de Tchecoslovaquie et Madame Sejnoha recevront les membres de la colonie tchecoslovaque, à l'occasion de l'anniversaire des combats pour la libération, jeudi, le 9 mai à 7 heures du soir.

## Un diplomate turc en Egypte

S.E. M. Feridun Cemal Erkin, Secrétaire Général du Ministère Turc des Affaires Etrangères était récemment de passage en Egypte, à la tête de la Délégation qui représentait la Turquie à la séance de liquidation de la S.D.N.

## Le Saint-Georges au Caire et à Alexandrie

A l'occasion de la fête onomastique de S.M. le Roi Georges II des Hellènes, des messes solennelles furent chantées dans les églises d'Egypte, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie.

Sa Grandeur Mgr. Illarion, évêque de Babylone, officia au Caire, en l'Eglise de St. Constantin et Ste. Hélène, en présence des autorités diplomatiques et consulaires, du général Nicolaïdis, chef de la Maison Militaire du Roi, du capitaine Stathatos, Aide-de-camp du Roi, du Major S. Raftopoulos, aide-de-camp de S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, de S.E. Sésostris Sidarouss pacha, représentant le S.A. le Prince Amr Ibrahim, président du Comité Egypte-Grèce, les ambassadeurs MM. Pierre Métaxas, André Delmouros, Dim. Tziracopoulos, le président de la Communauté hellénique, M. Th. Cozzika, tous les présidents des associations et corporations, etc. etc.

Une réception suivit à la légation royale de Grèce durant laquelle des toasts furent échangés entre M. Th. Cozzika, président de la Communauté et S.E. le Ministre de Grèce.

\*\*\*

A Alexandrie, S.B. le Patriarche Christophoros officia également en présence du Consul général de Grèce, du Gouverneur d'Alexandrie, du président de la Communauté, M. M. Salvago et d'une foule très dense.

S.B. pria pour le retour rapide du Roi des Hellènes en Grèce voeu de tous les Hellènes.

# ECHOS et NOUVELLES

## Chez la Princesse Chevikar

Une très belle exposition de couture organisée au profit de l'oeuvre Egyptienne «LA FEMME NOUVELLE» eût lieu dans les somptueux salons du palais de S.A. la Princesse Chevikar. Des modèles provenant des plus célèbres Maisons de couture de Paris furent présentés par Mlle Laure Chaki et on y admira fort l'élégance et le raffinement des créations ainsi offertes aux yeux émerveillés de nos élégantes.

\*\*\*

S.A. la Princesse Chevikar a d'autre part accepté de placer sous son haut patronage le nouveau groupement fondé au Caire sous la présidence de S.E. Hussein Heykal Pacha, la «SOCIETE DES ETUDES HISTORIQUES ARABES», qui se propose de faire connaître à l'Occident le passé glorieux des nations arabes. Nous souhaitons à cette association culturelle de connaître le plus vif succès.

\*\*\*

Le premier ouvrage paru sous les auspices de cette société est «Le Chevalier de l'Islam» de M. Gabriel Enkiri. Cet ouvrage est édité en français.

## En quelques lignes

Elian J. Finbert vient de faire paraître dans «Les Etoiles» du 2 Avril, un excellent article: «Le Caire, foyer de la poésie arabe». Il y mentionne l'oeuvre de Taha Hussein Bey, Khalil Moutran, Mohamed Hussein Heykal Pacha, Abbas Mahmoud al-Akkad, etc.

Le Dr. Taha Hussein Bey et l'Egyptologue Sami Gabra sont invités à participer aux fêtes anniversaires de la fondation de l'Université de Montpellier. Montpellier, ville chère à Rabelais et Paul Valéry, est l'un des centres intellectuels de la France.

Il paraît que la célèbre actrice de la Comédie-Française Marie Bell est en Egypte. Qui donc disait dernièrement que Marie Bell rappelle étrangement la coquette femme de Pouchkine pour laquelle l'écrivain russe se battit en duel et mourut?

## En honneur de

### M. R. Margot-Noblemaire

M. et Mme Janig Chaker ont offert le Mardi 30 Avril dans leur coquette villa de Zamalek un cocktail Party en honneur de M. René Margot-Noblemaire, Directeur Général de la Compagnie des Wagons-lits et des Grands Express Européens, venu en Egypte pour examiner avec S.E. Mahmoud Mohamed Chaker Pacha Directeur Général des Chemins de fer Egyptiens, la possibilité du renouvellement des voitures des wagons-restaurants par des nouvelles pourvues de conditionnement d'air pour le rafraîchissement en été et le chauffage en hiver.

Après-midi fort réussie grâce à l'affabilité des maîtres des céans qui ont tenu à présenter au tout Caire M. René Margot-Noblemaire.

## En l'honneur du Dr. Hassan Mazhar



Photo prise au cours de la réception organisée en l'honneur du Dr. Hassan Mazhar. Assis (de droite à gauche: Achille bey Sekaly, Mme Mahmoud Azmy, Dr. Hassan Mazhar, Mme Fausta Terni et Mtre Fikry bey Abaza. On reconnaît debout, au second plan (de gauche à droite): le directeur de l'Agence Reuter, le directeur de l'Associated Press, M. Moustapha El Kachachi, Mtre Mahmoud Azmy, M. Korostotchev directeur de l'Agence Tass, M. Victor Azzam et M. S. Stavrinof.

De cordiales agapes réunissaient le 4 Avril dans les salons du Sheppard's Hotel les membres de la Presse locale et étrangère ainsi que la plupart des correspondants étrangers accrédités en Egypte venus fêter notre excellent ami, le Dr. Hassan Mazhar, qui dirige avec un tact et une compétence hors pair, les services de l'Information au Ministère Egyptien des Affaires Etrangères, après une brillante carrière diplomatique à l'étranger.

Des discours faisant l'éloge du Dr. Mazhar furent prononcés par Mtre. Fikry Abaza bey, Député et Président du Syndicat de la Presse, M.J. Lugol, Rédacteur-en-Chef de «La Bourse Egyptienne», Mtre E. Gallad bey, Directeur du «Journal d'Egypte», auxquels l'hôte répondit par une allocution qui fut écoutée avec la plus vive attention et vigoureusement applaudie.

«Mes amis, mes collègues,

Je ne voudrais pas commencer mon discours par les remerciements que le fêté adresse à ses hôtes en pareilles circonstances. Ou, du moins, je ne veux pas que mes remerciements soient emprunts d'une nuance officielle et banale.

Parce que parmi vous, je ne me sens pas comme un fonctionnaire parmi des Journalistes.

Du reste, croyez-moi, cette impression d'étranger, je ne l'ai jamais ressentie à l'approche d'un homme de la presse, à aucun moment de la partie de ma carrière où j'ai rempli mes fonctions actuelles.

Il faut croire que moi aussi, j'ai subi l'effet magique de la baguette de la fée puissante que le monde a convenu d'appeler «SA MAJESTE LA PRESSE»; et que six années de Bu-

reau de Presse m'ont définitivement converti à votre bonne confrérie.

Je me sens donc ce soir chez moi, parmi les miens, mes collègues, mes confrères. Et c'est à titre de confrère et non de fonctionnaire que je vous remercie tous, les uns d'avoir pensé à me fêter, les autres d'avoir voulu se donner la peine de venir.

Et voilà que la baguette de la même fée se trouve avoir réuni ici, dans ce local, en Egypte, dans une atmosphère de tiède et de bonne camaraderie, des confrères de différentes nations, des égyptiens, des anglais, des français, des américains, des grecs, des suisses... et même des russes.

N'est-ce pas là, Mesdames et Messieurs, encore une manifestation du sortilège de la fée «PRESSE»?

Peut-être, mais il a fallu à notre fée, pour nous réunir si heureusement, un concours de circonstances, un enchaînement de causes et d'effets qui ont provoqué votre présence au Caire.

Je ne suis pas ici pour faire de la propagande à mon pays ni pour relever l'importance qu'il requiert de plus en plus dans le domaine international. Vous avez tous souvent eu l'occasion de la signaler dans vos écrits.

Et si j'en parle encore, c'est pour rappeler que l'Egypte est devenue le Centre d'Information prédominant dans le Moyen-Orient et pour ainsi dire, la Mecque de l'Information dans le bassin de la Méditerranée. Il est naturel que la Presse de tous les pays y soit largement représentée.

Vous avez bien voulu tout à l'heure, rappeler les quelques services que j'ai pu rendre les quelques renseignements que j'ai pu fournir ou les quelques facilités que j'ai pu assurer à l'un ou l'autre d'entre vous.



Je ne sais si je mérite vos remerciements? Parce qu'il me semble que je n'ai pas assez fait et que je n'ai pas convenablement rempli mon devoir.

Oui, parce que devant l'afflux des événements, leur ampleur et leur rapidité que vous connaissez, nos organismes d'information ne se sont pas développés en proportion de l'évolution nouvelle des choses.

J'avoue que j'ai été particulièrement heureux d'apprendre que notre Gouvernement pense à remédier à ce manque soit par le perfectionnement des organismes existants, soit par la création d'un organisme approprié pour l'information.

C'est un fait qui intéresse autant mes collègues de la Presse locale que ceux de la Presse étrangère, surtout les Correspondants étrangers qui sont généralement dépayés par l'ignorance des lieux et de la langue, sans compter la différence entre l'aspect de notre vie sociale et celui des autres pays, différence qui finit par les dépayser entièrement et par les exposer malheureusement à de profondes erreurs.

Aussi, je prie de tout coeur pour la réalisation du nouvel organisme d'information que le Gouvernement se propose de créer.

Plus que jamais, l'Égypte a besoin d'un bureau d'information bien organisé, bien équipé et disposant du personnel et du matériel suffisants pour répondre aux exigences du moment. L'Égypte serait mieux connue et mieux présentée dans la presse mondiale. Les correspondants étrangers y trouveraient leurs informations, leurs renseignements et leurs documentations.

Cela nous éviterait aussi de voir les correspondants nouveaux s'adresser à des sources mal qualifiées, sinon hostiles. Parce que, malheureusement, nous avons souvent assisté à la déformation de nos nouvelles, pour le grand préjudice de notre cause et de nos efforts.

A notre grande indignation, nous avons remarqué combien les mauvais esprits avaient vite oublié les sacrifices consentis par notre pays lors de la dernière guerre, son aide à ses alliés au prorata des circonstances, sa défense dans le Moyen-Orient des causes des Démocraties. Ils ont vite oublié les paroles de feu Roosevelt quand l'Amérique était encore liée par la «Neutrality Act»: «Tant que l'Égypte restera neutre, les bateaux américains continueront à ravitailler les démocraties par la Mer Rouge»... Ils ont oublié les mauvais jours d'Al Alamein et comment l'Égypte a servi de base sûre pour la préparation de la campagne d'Afrique, de la première victoire sur Rommel, qui fut la clef des débarquements ultérieurs et de la victoire finale. Ils ont oublié les déclarations de Wavell, de Churchill, de De Gaulle, de Bevin et d'Attlee, rendant hommage à cette même Égypte qu'ils essayent maintenant de noircir...

Ils ont oublié que l'information et

la presse ne sont pas uniquement au service de la politique, mais aussi de la morale. Et que si la politique est distincte de la conscience, il faut, pour réaliser un monde meilleur que la politique soit aussi consciencieuse.

Excusez-moi, mes amis, si je m'anime un peu.

Mais vous êtes au courant du mal que peut faire une fausse nouvelle et du mal qu'il faut pour corriger une fausse opinion.

Il y a un proverbe chinois qui dit que la parole est comme la pierre, une fois lancée, elle ne revient pas. On peut en dire autant des nouvelles tendancieuses. Vous êtes tous qualifiés pour le comprendre mieux que n'importe qui.

Je ne dis pas que nous sommes dépourvus d'instruments propres à assurer notre bonne réputation mais j'invoque le perfectionnement de notre outillage pour faire face à l'allure des faits et des événements et pour mieux nous faire connaître à l'Étranger.

Nous avons de très bons écrivains parmi nos journalistes, des patriotes à toute épreuve, des hommes attentifs et des plumes de valeur. Malheureusement ce que nous écrivons, nous l'écrivons pour nous, dans notre propre langue et personne ne se donne la peine de le traduire, parce que chacun a ses propres soucis. C'est à nous de nous faire entendre et de nous embrancher plus solidement au courant universel.

Et du moment que nous sommes ici ensemble, je suggérerais à mes amis les correspondants étrangers et les hommes de presse de langue étrangères, de pourvoir à la création d'un Foyer au Caire. Je veux dire une association ou une union. Ils y trouveraient beaucoup d'avantages. Et le Gouvernement, je suis sûr, se plairait à voir se réaliser cette idée. Les correspondants seraient davantage à sa portée et le Gouvernement serait davantage à leur portée.

Mesdames, Messieurs,

Excusez-moi si j'ai prolongé mon discours. Nous sommes surtout ici pour échanger notre amitié.

Mais j'ai conscience que ce que j'ai dit est une forme de renforcement de cette amitié.

J'aurais voulu ajouter un mot sur la nécessité d'une nouvelle espèce de propagande: celle qui est destinée à faire connaître les peuples par les peuples, j'entends les masses des différentes nations. C'est, à mon avis, la seule propagande constructive, parce que la seule au service de la paix, par la connaissance et l'amour qu'elle assure entre peuples, les peuples que vous servez, que nous servons et qui se plairont demain à savoir que nous ne nous sommes pas contentés ce soir de boire et de manger, mais que nous avons encore travaillé pour eux.

Et j'aurais voulu ajouter un mot à

l'adresse de mes compatriotes égyptiens, pour les prier de venir en aide à notre nation par la propagation des idées nécessaires à la réalisation du plan de relèvement, de lutte contre la pauvreté, l'ignorance et la maladie, projet auquel Sa Majesté le Roi, Notre Auguste Souverain, attache tant d'intérêt.

Souvenons-nous plutôt de Ses Nobles paroles à ce sujet:

«LA PROPRIÉTÉ EST UNE FONCTION SOCIALE».

Et vous, Journalistes, vous possédez plus que «la propriété». Vous êtes le capital personnel le plus grand, si votre plume est au service du peuple.

N'oublions jamais ces paroles royales le jour où Sa Majesté est venue en personne à la Présidence du Conseil des Ministres:

«Je suis venu aujourd'hui réclamer le Droit du pauvre à la protection contre la maladie et la faim».

Je souhaiterais quant à moi voir chaque quotidien et périodique consacrer une partie de ses pages à l'éducation populaire dans un langage simple et illustré. Cela remplacerait plus avantageusement la Revue des Affaires Sociales qui est rédigée par des spécialistes mais qui est aussi lue par des spécialistes, le peuple restant toujours en marge.

Mesdames, Messieurs, excusez-moi d'avoir été si abondant mais je vous l'ai déjà dit, j'ai été touché par la baguette de la fée PRESSE...

Merci.»

La soirée se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret cette réunion pleinement réussie sous le signe de l'amitié et de l'esprit.

SEM.

### Déjà les Bobards !...

On peut se demander si les journalistes ne savent pas écrire, si les speakers de radio ne savent pas parler, si les lecteurs louchent, ou si les auditeurs sont durs d'oreille! Toujours est-il qu'à propos de la visite d'A. Gide en Égypte, voilà les bobards qui commencent à courir.

Le premier en date sera mis au compte du No. 1 du «Figaro littéraire» qui reparait sous le titre «Le Littéraire». Le rédacteur qui signe «La Girouette» — une Girouette qui écoute tous les vents — écrit que lors de la représentation d'«Oedipe» au Caire, «l'éminent écrivain avait tenu le rôle du personnage principal».

Toute vérité, fût-elle la plus infime en apparence, mérite d'être scrupuleusement rétablie. Non, ô instable Girouette, Gide ne tint pas le rôle d'Oedipe. Mais, s'avancant sur le devant de la scène, il lut de sa voix chaude et grave, la première scène de son drame; puis, il s'en alla prendre rang parmi les auditeurs au fond de la salle même.

Daigne Eole, dans son intermittente sagesse, ménager le fragile tympan de la girouette brissonnienne!

### Les Tharauds et le Proche-Orient

L'Université des Annales ayant retrouvé son public, les frères Tharaud y ont repris la parole pour exposer le problème éternel du Proche-Orient.

C'est évidemment Jérôme qui a lu le discours. On ne sait pas si c'est Jean qui l'a fait. Il y en a qui s'imaginent que lorsque les J-J Tharaud parlent, l'un fait les demandes et l'autre les réponses; que l'un pose la question, et que l'autre la résoud. D'autres croient qu'ils parlent tous deux ensemble comme les deux personnages du choeur antique, ou encore que l'un parle pour la droite et l'autre pour la gauche, ou même que le premier, c'est-à-dire J-1 souffle dans le lobe cartilagineux du second, c'est-à-dire J-2! Il n'y a rien de vrai dans tout cela. Les frères Tharaud sont symboliquement unis par la vertu même de leurs propres initiales. Que ce soit l'un, que ce soit l'autre, c'est toujours J.T. qui parle, qui écrit, qui agit. Et puis si on veut en savoir plus long, ce sera aussi mystérieux que le problème de notre coin de terre qu'ils prétendent expliquer.

Ils ont fait la conférence rituelle, la conférence de l'Université des Annales, qui se reconnaît à des lieux, qui s'adresse à un certain monde: ronron de jolies phrases, tableaux brossés à larges coups de pinceau. Conférence destinée à satisfaire une société assise — et bien assise — qui semble ne concevoir le patriotisme que sous le signe du contentement total de soi. Ce ne serait pourtant pas être infidèle à sa patrie que de lui montrer aussi où elle a pu quelquefois pécher. Nous croyons même que ce serait faire preuve d'intelligent patriotisme.

### Egyptologie

Plusieurs intéressantes nouvelles: A Hermopolis-ouest, le Professeur Sami-Gabra et le Dr. Mourad Kamel, faisant des fouilles pour le compte de l'Université Fouad Ier, ont découvert sept lettres sur papyrus, parfaitement conservées. Ces lettres confirment les paroles du prophète Jérémie en ce qui concerne l'adoration chez certain Juifs vivant en Egypte d'autres divinités en dehors de Jéhovah. Elles nous précisent aussi l'état social des colonies juives d'Egypte, au 5ème siècle av. J.-C. Ces communications ont été écoutées avec le plus grand intérêt par les membres de l'Institut d'Egypte.

M. Korostovtsev, égyptologue russe, vient de publier une communication sur le système numérique des anciens Egyptiens.

Le Professeur Montet de l'Université de Strasbourg a repris ses fouilles interrompues par la guerre, dans la région de Tanis. On sait l'extraordinaire importance de ses découvertes. De nouvelles richesses sont venues s'ajouter à celles qu'il avait déjà mises au jour: statuettes en or, bijoux en or et en argent, en cornaline et en cristal de roche. M.W. Saphir a publié dans la

«Bourse Egyptienne» du 23-2-46, un très intéressant compte-rendu de la visite qu'il venait de faire à M. Montet.

Enfin, rappelons que le centenaire de la naissance de l'Égyptologue français Maspéro tombera le 23 juin prochain. Nous pensons qu'une commémoration s'impose.

### Une adresse utile

A la suite des changements qui se sont produits en France après la libération, dans la presse, les lettres, etc... beaucoup d'entre nous souhaitent qu'on songe à éclairer leur lanterne.

Nous signalons donc aux organisations en quête de conférenciers français, l'adresse du «Comité National des Ecrivains» qui vient de se renouveler. Il a élu domicile: 7 Rue de la Paix, Paris (1er arr.). Président: J. Cassou; Vice-Présidents: L. Martin-Chauffier et Ch. Vildrac, ayant respectivement comme assesseurs: S. Fumet et R. Queneau. Le Secrétaire-Général est L. Aragon; le trésorier en est Guillevic.

André David est chargé particulièrement de l'organisation des conférences. Henry Malherbe s'occupe des rapports avec les écrivains étrangers.

Font partie du Comité Directeur: Paul Eluard, L. Moussinac, Vercors, J.-P. Sartre etc...

Signalons aussi le groupement de l'«Amitié Française» fondé par le journal «Temps Présent», organe des démocrates-chrétiens. Ce groupement organise des conférences pour la formation civique et la culture générale de ses auditeurs. Son siège est au 163, Boulevard Malesherbes, Paris. (17me). Parmi les conférenciers, nous relevons les noms de J. Madaule, H. Guillemin, P.H. Simon, R. Garaudy, G. Marcel, etc...

### Le tourisme en France

De bonnes nouvelles nous sont apportées par les «Lettres Françaises» du 5 avril dernier. La France, malgré les difficultés gigantesques qu'il lui faut affronter, ouvre cette année même ses portes aux touristes étrangers. Des statistiques officielles viennent d'être publiées qui révèlent que les prix pratiqués en France sont inférieurs à ceux de beaucoup d'autres pays. 15 % moins élevés qu'aux Etats-Unis, 20 % moins élevés qu'en Angleterre et en Belgique, 10 % de moins qu'en Hollande. 15 % de moins qu'en Suède. Seule la Suisse pratique des prix sensiblement égaux à ceux de la France.

L'Angleterre a déjà présenté 18.000 demandes pour le voyage en France!

### «La Presse France»

Cet intéressant périodique publié par les soins du Service d'Informations au Levant a cessé de paraître. Avant la réception régulière en Egypte des publications de la France nouvelle, il permit aux lecteurs des pays d'Orient de se tenir au courant des divers aspects de la vie et de la pensée en France.

### Un tour dans le Dodécanèse

Par la plume, par le crayon, par le pinceau, Mme Athina Tarsouli s'est depuis longtemps vouée avec ardeur à faire connaître les côtés pittoresques de la Grèce. Les sites et les hommes. Les constructions que le temps emporte, les costumes que détruit le passage de la mode occidentale, les coutumes que nivelle un prétendu progrès. Plus d'une édition artistique fut le fruit de ce travail et un nouveau livre se trouve déjà en préparation.



Aussitôt la guerre terminée, Mme Tarsouli est partie pour le Dodécanèse. Elle en a rapporté une ample moisson de notes et d'images, riche matériel pour ce livre futur. Mais elle n'a pas voulu attendre si longtemps pour faire partager ses impressions enthousiastes au public athénien. Dans une première conférence, elle évoqua l'histoire des Douze Îles grecques à travers les millénaires, s'arrêtant plus longuement sur Rhodes qui fut un des grands foyers de la culture hellénique, complétant sa parole par des projections colorées de costumes dodécanésiens peints par elle-même. Le Régent se trouvait au premier rang d'un auditoire d'élite. Dans une seconde causerie au «Parnassos», Mme Tarsouli parla de *Rhodes médiévale et actuelle*, de son art populaire de ses faïences et broderies célèbres, de l'intérieur des maisons.

### Un Foyer Intellectuel Grec

Du fond de leur tombe, les Cavafy, les Scoufi, les Lahanokardi, les Pargas, tous ceux qui, de leur vivant, ont essayé le rassemblement... seront sans doute contents, en apprenant la bonne nouvelle de la fondation dans notre ville, d'un foyer intellectuel grec.

Cette idée, dont l'initiative revient au poète-critique Timo Malanos et au peintre Angélopoulo, a été effectivement réalisée dans une première réunion qui a eu lieu à l'Atelier, où deux cents intellectuels grecs ont accepté de se réunir. Nous avons relevé dans l'assistance le consul général de Grèce M. Zamarias, l'ex-batonnier G.

Roussos, le Dr. Papadopoulo, Me. Léondis du Tachydromos, beaucoup de professeurs, d'avocats, de docteurs et de journalistes.

Les porte-paroles du groupement ont expliqué le besoin, qu'une ville comme Alexandrie, où l'esprit grec a de tout temps brillé, d'avoir un foyer d'écrivains et artistes hellènes. Bien entendu les opinions politiques devront rester à la porte... Un vote de confiance a été accordé par les nombreux assistants au comité organisateur.

Espérons que le local choisi sera situé au centre de la ville, pour que les vieux poètes, n'aient pas trop de pas à faire pour s'y rendre...

### Auteurs Néo-grecs



Dimitri Yannoukakis

Auteur humoriste et journaliste Dimitri Yannoukakis est né en 1899 à Athènes. Depuis 1920 il écrit pour le théâtre des comédies des opérettes et des revues dont le nombre atteint près de 120 pièces. Sa satire politique, autrefois dans «Athinaika Nea» aujourd'hui dans «Embros», est fort goûtée à cause de sa verve et sa gaieté. Il traduisit également pour la scène grecque les pièces de Shakespeare, Schiller, Kolzobue, Rostand ainsi que d'incombrables pièces du répertoire moderne français.

M. Dimitri Yannoukakis essaya dans des traductions de poètes grecs contemporains dont nous publions deux poèmes, de rendre avec précision: le rythme et la cadence de l'original.

Il est en train d'achever actuellement un volume écrit en français intitulé, «Sous la botte» qui constituera un reportage vécu et documenté de l'occupation de la Grèce par les teutons.

### Paul Valéry et la Grèce

Le gouvernement hellénique a offert à Madame Paul Valéry un bloc de marbre pentélique pour le sculpteur qui sera chargé de faire le buste de l'auteur du «Cimetière Marin», qui fut président de l'Association France-Grèce.

### Aux Amitiés Françaises

Avant son prochain départ pour le Mexique où il vient d'être nommé à la tête de l'Ambassade de France à Mexico, S.E. Monsieur Jean Lescuyer, Ministre de France au Caire, a été reçu le 30 Avril par le groupement des Amitiés Françaises qu'il avait contribué à former.

En des termes où se manifestent la sympathie et la gratitude, S.E. Aly Chamsy Pacha, Ancien Ministre de l'Instruction Publique et Président des Amitiés Françaises, prononça l'allocution suivante:

Mon cher Ministre,

Vous vous souvenez sans doute de cette cérémonie intime par laquelle nous inaugurons ensemble, il y a bientôt un an et demi, les locaux du Groupement des Amitiés Françaises du Caire. L'initiative de cette association revenait à quelques personnes de diverses nationalités nourries de culture française et qui, sevrées de ce message spirituel qui d'ordinaire leur venait de Paris et de la France, éprouvèrent le besoin, lorsqu'ils sentirent votre pays bâillonné, de se grouper et maintenir parmi eux les multiples aspects de la pensée française. En somme, c'était encore une des formes de la Résistance: la résistance des amis obstinément fidèles à l'esprit de la France.

Vous veniez alors, mon cher Ministre, d'arriver en Egypte pour y prendre possession de votre poste. La Présidence d'Honneur de ce Groupement vous fut offerte. Vous l'avez acceptée avec enthousiasme. Nous étions alors loin d'imaginer que votre mission en Egypte serait de si courte durée. Mais la vie des diplomates est ainsi faite: ils passent d'un point du globe à l'autre, laissant souvent dans leur sillage bien des regrets.

Votre départ sera profondément ressenti par le Groupement des Amitiés Françaises. Vous n'avez, en effet, jamais cessé de ménager votre appui à ses nombreuses activités. Vous avez souvent honoré de votre présence ses manifestations artistiques, ses expositions, ses conférences, et je ne doute pas que vous y ayez apprécié les heureux efforts de ses animateurs — je ne cite pas de noms, ils sont nombreux! C'est pourquoi je suis sûr que j'interprète les sentiments unanimes des membres du Groupement en vous assurant ce soir de l'expression de leur très vive gratitude.

Pour moi, ce que je voudrais confier, c'est non seulement le regret de voir partir le Ministre qui sut renouer avec tant de bonheur la traditionnelle amitié franco-égyptienne, mais aussi et surtout, l'Ami de longue date auquel il ne me reste qu'à souhaiter un plein succès dans la haute mission que vient de lui confier le Gouvernement Français en le nommant au poste d'Ambassadeur au Mexique. Permettez-moi en même temps d'offrir mes hommages à Madame Lescuyer qui, par son exquise affabilité, conquiert tous les coeurs en Egypte.

Puis Mlle Wassef exprima d'une voix émouvante au distingué diplomate le regret et le vide que laisseraient son départ au sein des Amitiés Françaises qui réunissent au Caire les amis actifs de la France et de sa culture:

Monsieur le Ministre,

J'éprouve un sentiment de vif regret de constater que nous nous réunissons ce soir pour des adieux; il me semble qu'hier encore, dans cette même salle, nous fêtions avec vous la naissance de notre Groupement.

Vous nous aviez alors fait confiance et accordé généreusement votre patronage: nous avons essayé d'en être dignes, et de servir au mieux la cause à laquelle nous nous consacrons; si nous n'avons pas toujours su éviter les erreurs, nous avons du moins toujours trouvé en vous un conseiller avisé et indulgent.

A l'accueil qui nous a été réservé, vous pouvez mesurer l'amour que les habitants de ce pays n'ont cessé de porter à la France; cet amour n'est pas seulement une dette de reconnaissance envers vos savants, vos artistes vos techniciens; il prend racine dans des affinités profondes, des goûts communs, une compréhension mutuelle, dans cette merveilleuse culture française que nous avons reçue; cette culture ne nous a jamais été imposée; si nous l'avons si largement adoptée et si nous travaillons à sa diffusion c'est que, loin de nous détourner des caractères propres au génie de notre race, elle nous permet, au contraire d'en prendre conscience, et nous fournit les moyens de les affirmer.

Je crois être le porte-parole de ceux qui ont eu le privilège de vous connaître, en vous disant tout le regret que nous éprouvons de votre départ prématuré: vous êtes, Monsieur le Ministre, de ces français qui font aimer la France. J'espère que dans ce lointain Mexique où vous appelez une brillante carrière, vous n'oublierez pas le jeune Groupement dont vous avez aidé les premiers pas.

Et puisque cette vieille terre semble exercer sur ceux qui y ont vécu un charme auquel il est difficile de se soustraire, que vous-même y êtes pour la seconde fois, avant de nous quitter, laissez-moi formuler ici le souhait de vous y voir un jour à nouveau parmi nous.

A ces paroles S.E. M. Jean Lescuyer répondit avec émotion et nous sommes heureux de reproduire ci-dessous le texte de cette dernière allocution de l'éminent représentant de la France en Egypte.

Monsieur le Président, mais permettez-moi de vous appeler Mon Cher Ami,

Je suis extrêmement touché des paroles que vous venez de prononcer. J'en suis même un peu confus, car j'ai comme l'impression que les compliments que vous m'avez adressés sont exagérés et que je ne les mérite pas. Mais ils m'ont fait grand plaisir

et je vous en remercie bien vivement. Mesdames, Messieurs,

Il y a un peu plus d'un an, nous étions réunis ici pour inaugurer les «Amitiés Françaises». Nous pouvons nous féliciter du chemin parcouru. Les «Amitiés françaises» ont affirmé chaque fois davantage leur succès. Je n'ai pas pu venir ici aussi souvent que je l'aurais voulu, — comme vous le savez, les charges de mon métier sont très prenantes —, mais chaque fois que j'y suis venu j'y ai éprouvé le plus grand plaisir et j'ai remarqué combien vos nombreuses manifestations ont toujours été accueillies avec la plus grande faveur.

Vous devez ces succès à l'activité des membres de votre comité que je tiens à remercier et en particulier M. Guyon. Je m'en voudrais de ne pas mentionner également le nom de Mlle Wissa Wassef, qui s'est toujours dépensée sans compter pour notre association. Elle en a été la véritable fée et pour cela nous lui devons toute notre reconnaissance.

Qu'il me soit permis enfin de dire à votre animateur théâtral, M. Vigneau combien nous avons tous apprécié son dévouement. Je devrais presque dire sa passion — à nous faire comprendre et traduire les oeuvres françaises les plus marquantes de l'heure: je vous assure qu'il est émouvant pour nous, représentants officiels du Gouvernement français de voir des amis de notre pays interpréter sous sa direction avec autant de sincérité que de talent les pièces les plus difficiles, mais qui traduisent le mieux les nuances parfois un peu subtiles de l'esprit français d'après guerre.

Je n'ai pas besoin de vous dire les regrets que j'ai à quitter ce pays où j'ai passé de nombreuses années et où je compte tant de précieuses amitiés. J'espère y revenir un jour et je vous assure qu'alors un de mes premiers mouvements sera de venir vous retrouver ici. Et en attendant, ce moment que je souhaite de tout coeur, laissez-moi vous remercier encore de la gentille réception que vous avez bien voulu organiser pour moi et vous dire le plaisir que j'ai à me trouver parmi vous. En exprimant tous mes voeux pour Sa Majesté le Roi et le beau pays d'Egypte, je souhaite aux Amitiés Françaises de longues années de prospérité.

### **Les Doléances Epirotes**

Nous apprenons avec plaisir que M. André Zottos, qui Préside si activement la Ligue des Epirotes d'Egypte s'est dernièrement rendu à Athènes pour soumettre au Gouvernement le point de vue des Epirotes d'Egypte relativement à l'examen dont l'Epire fera l'objet durant la Conférence de la Paix.

Nous lui souhaitons plein succès et heureux retour.

## **L'Egypte pharaonique dans la peinture de G. H. Sabbagh**



ASSOUAN, la dernière oeuvre du peintre G. H. Sabbagh

### **Une Réception chez Mme Kher**

Notre distinguée amie et collaboratrice Mme Amy Kher recevait chez elle le 23 Avril l'élite intellectuelle du Caire réunie autour d'elle pour fêter le Dr. et Mme H. Hickman.

On sait que le Dr. H. Hickman organisa récemment chez Mme B. Stross une après midi musicale au cours de laquelle il présenta un certain nombre de ses propres compositions ainsi que des oeuvres d'autres compositeurs résidant en Egypte, inspirées par des poèmes émanant d'écrivains d'Egypte de langue française.

C'est pour le remercier de cette initiative que Mme Kher avait eu la délicate pensée d'inviter chez elle un choix de ses amis et de prier le délicat poète qu'est lui même M. J. Ascar Nahas bey de se faire l'interprète de l'assistance auprès du Dr. Hickman. Si N. Nahas bey s'acquitta avec esprit de cette agréable mission, Mme Amy Kher par la grâce de son accueil et le charme qui émane de son incomparable hospitalité, rendit doublement agréable l'ambiance ainsi créée pour son hôtes principal et ses invités.

### **Un nouveau timbre Hellène**

Un timbre commémoratif de Venizelos vient d'être émis par le Gouvernement Hellène. Ce nouvel hommage rendu au grand homme d'Etat hellène revêt la forme de 2 valeurs respectivement de 130 et de 300 drachmes et plusieurs millions de chacun ont été tirés pour l'affranchissement intérieur et étranger.

### **Sur des Notes de M. Blancpain**

Marc Blancpain a donné à la «Nef» d'Avril dernier quelques fragments d'un ouvrage à paraître, après «le Solitaire» et les «Contes de la Lampe à Graisse». Le héros de son nouveau roman, Pierre Théraz, est un Français qui dirige en Egypte une compagnie d'assurances; il est en France au moment de l'alerte de 1938 à propos de Munich, il reçoit alors de son conseil d'administration l'ordre de regagner Alexandrie par le plus prochain bateau.

Naturellement, Pierre Théraz, c'est Marc Blancpain. Les pages que publie «la Nef» ne concernent que le voyage de l'auteur de Maubeuge à Marseille. Un don d'observation aigu et moqueur des réflexions sur les événements et les hommes, de poétiques descriptions, et par ci par là, de ces mots qui vous font choir brutalement des hauteurs!

Il a fallu un courage «inhumain» à Pierre Théraz, nous dit l'auteur, pour ne pas désobéir aux ordres de son Conseil d'administration et regagner Marseille puis Alexandrie à une époque où la France reprenait les armes! Ce courage «inhumain», qu'est-ce que cela peut être? O l'étrange accouplement de mots, et combien chimérique! N'est-ce pas désirer nous faire prendre des vessies pour des lanternes? Chères subtilités de la littérature de l'aveu, préciosités modernes, aimables trouvailles!

## Les Conférences

## EN ÉCOUTANT...

## M. FRANÇOIS CHAMOIX

Le mardi 2 Avril, à la Société Royale de Géographie, un public attentif et compréhensif eut le plaisir d'écouter une excellente conférence de M. François Chamoux, membre de l'École française d'Athènes, de passage au Caire au retour d'une mission en Cyrénaïque. La conférence, qui avait pour titre: «L'hellénisme en Grèce», était donnée sous les auspices de l'Institut français d'archéologie du Caire. Après que M. Ch. Kuentz, Directeur de l'Institut français, eut en quelques mots rappelé les liens d'amitié qui rattachent à son établissement et à l'Égypte l'école grecque d'Athènes, le conférencier commença son exposé en donnant quelques indications sur les fouilles archéologiques entreprises dans la région de Grèce, poursuivies par les savants italiens et qui n'ont pas souffert des opérations de guerre. Les travaux sont actuellement arrêtés, mais les autorités militaires britanniques entretiennent les chantiers avec soin. Les collections, qui avaient été partiellement évacuées sur Tripoli, ont réintégré les musées; grâce à ces circonstances favorables, il est possible de tirer profit de ces documents pour retracer l'histoire de la colonisation grecque en Cyrénaïque.

Les débuts de cette colonisation sont particulièrement bien connus, au moins sous leur forme légendaire, grâce au témoignage d'Hérodote. On y retrouve les traits caractéristiques de la plupart de ces légendes de fondation: émigration, sous la pression de difficultés économiques et sociales, d'une partie de la population de l'île de Théra (Santorin), rôle directeur de l'oracle de Ralphe, personnage du héros fondateur Battos. Là comme ailleurs les grecs ont peut-être été précédés par les crétois, bien que les fouilles n'aient pas jusqu'à présent confirmé cette hypothèse. Le site de Grèce appelait, par les avantages de sa topographie et de son climat, la fondation d'un sanctuaire et d'une grande cité. Vaste belvédère à 600 mètres d'altitude et à 10 km de la mer, il offre une vue grandiose, une acropole bien défendue, une source abondante et intarissable. L'arrière pays est fertile et bien arrosé. La ville se développa sur le rebord du plateau supérieur, tandis que le sanctuaire d'Apollon occupait une terrasse un peu en contre-bas, là où jaillit la source sacrée. Ce sanctuaire est la partie la mieux explorée jusqu'à présent par les archéologues, mais les monuments d'époque archaïque ont presque tous disparu, remplacés par des monuments plus récents. Toutefois les fondations du temple d'Apollon et diverses pièces de sculpture évoquent encore la vie brillante de la Grèce archaïque. La cité était alors gouvernée par des rois, descendants du

fondateur Battos. Malgré les querelles dynastiques, parfois terminés tragiquement, la prospérité du pays se développait. Essentiellement agricole, la colonisation grecque avait tendance à repousser sans cesse vers l'intérieur les peuplades indigènes, les réactions de celles-ci provoquèrent des guerres qui se reproduisirent tout au long de l'histoire de la cité. Protégée par une forte armée, la population cultivait les céréales, élevait des chevaux célèbres pour leurs victoires dans les courses des chars, et recueillait des mains des indigènes le silphion, plante sauvage aujourd'hui disparue, qui fournissait matière à un important commerce d'exportation. L'opulence des rois de Grèce est chantée magnifiquement par Pindare, dans deux de ses Pythiques, écrits en l'honneur du dernier souverain Arcésilas IV.

À la chute de ce roi, au milieu du Vème siècle avant J.C., l'histoire de la contrée tombe dans la nuit, faute de sources littéraires. Les textes qui en relaient les péripéties sont perdus. Heureusement, les sources archéologiques suppléent en partie à ce silence des histoires, et, à leur lumière, on entrevoit que la deuxième moitié du Vème siècle et le IVème siècle tout entier furent sans doute pour la Cyrénaïque la plus brillante époque de son histoire. Tandis que ses généraux dirigeant une armée où abondaient les chars de combat, continuent à remporter des victoires sur les populations lybiennes de l'intérieur, la ville de Cyrenes se couvre de monuments somptueux, où le calcaire local est revêtu d'une riche parure de plaques de marbre importées à grand frais. Les environs se couvrent de centaines de tombeaux, où l'on a retiré beaucoup de vases attiques du IVème siècle, attestant la fréquence des relations commerciales avec la Grèce. Une foule de vases en marbre, ayant porté des statuettes pendues en marbre ou en bronze, attestent encore la richesse des citoyens de Grèce qui faisaient ces offrandes aux dieux.

Lors d'une famine en Grèce, Cyrènes fut capable, nous dit une inscription, d'envoyer 400.000 hl. de blé pour secourir les cités grecques, à commencer par Athènes. De tels témoignages de prospérité, qu'appuie un abondant mavaillage, sur significatifs et tendent à faire considérer cette époque comme le véritable âge d'or de la Cyrénaïque.

S'étant tourné à Alexandrie, Cyrène fut ensuite la proie de divers aventuriers, avant de tomber sous la domination de l'Égypte ptolémaïque. Dès lors elle se trouve éclipsée par l'éclat de la grande capitale lagide.

Alexandrie, Callemaque, le plus illustre des fils de Cyrène, vit à la cour des Ptolémées et sa ville natale prend un caractère de cité provinciale. Ce

caractère s'accroît encore sous la domination romaine, pendant laquelle l'administration avide des publicains précipitera, en faisant disparaître ce silphion, la décadence économique du pays.

En grande partie détruite en 116 ap. J.C. par la révolte judaïque qui ensanguina l'Orient, la ville fut reconstruite sous Hadrien, mais ne retrouva jamais sa vitalité d'antan. L'intérieur, fut peu à peu abandonné par les grecs sous la pression des indigènes, et la civilisation hellénique se réfugia dans les villes de la côte, Apollonio, Ptolemaïs, où des communautés chrétiennes de langue grecque se sont maintenues jusqu'à l'arrivée des arabes.

Après sa conférence, M. Chamoux présenta brièvement quelques vues du site, des champs de fouilles et des découvertes en Cyrénaïque.

Ce fut une vraie joie pour l'auditoire d'entendre un exposé si bien documenté, mais en même temps si artistiquement composé, et dans lequel on sentait à chaque mot, sous l'archéologue curieux et l'historien précis, l'homme sensible et délicat, auquel les initiés de la science ne font pas oublier les valeurs humaines.

SEM.

## M. ANDRÉ GIDE

(Conférence faite à Alexandrie)

Comme font les prédicateurs et orateurs sacrés, développant une parole tirée de l'Écriture, Gide nous prévient qu'il va prendre appui sur un texte à partir duquel il développera sa cause. Cependant ce ne sera pas une argumentation en trois points qu'il nous présentera, à l'instar des commentateurs de Textes Saints, mais il se laissera aller au gré de sa fantaisie, et s'excuse à l'avance des nombreuses digressions qu'il pourra faire.

Le texte auquel Gide se réfère est un texte de Victor Hugo. Le conférencier remarque, pour le déplorer, que Hugo n'est plus à la mode; il avoue en être «étonné et scandalisé». Il a remarqué lors de son séjour en Afrique du Nord, que certains professeurs se faisaient un malin plaisir de décrier ce grand auteur, en le présentant à leurs élèves sous ses aspects les moins beaux, et tendaient à le ridiculiser. A. Gide n'admet pas cela, et regrette de constater le curieux plaisir de certains gens, qui éprouvent le besoin de tout démolir. Or Hugo n'est pas à démolir. Ses vers ont cela de remarquable qu'on s'en souvient toujours. Gide va prendre appui sur un texte des «Contemplations», dont il ne se rappelle plus le titre, il n'existe peut-être pas, ainsi que dans tant de poèmes du même recueil que l'on cite en rappelant le premier vers. C'est un long poème, une suite de sixains dont le conférencier va nous lire le premier:

«Les étoiles, points d'or, percent les branches noires

Le flot huileux et lourd décompose ses moires...»

Hugo a su faire participer l'homme à la nature: jusqu'à lui, on en parlait d'une façon abstraite, symbolique. Remarquer la beauté de:

«...Sur l'océan blémi,  
Les nuages ont l'air d'oiseaux pre-  
nant la fuite.»

Dans ses divagations poétiques Hugo fait des vers magnifiques, où la nature est très bien sentie et rendue, avec un sentiment vrai qui ne s'était jamais rencontré jusqu'alors chez les autres poètes. Mais le sixain sur lequel A. Gide se base est celui-ci :

«L'astre est-il le point fixe en ce  
mouvant problème?

Le ciel que nous voyons fut-il tou-  
jours le même?

Le sera-t-il toujours?

«L'homme a-t-il sur son front des  
clartés éternelles?

Et verrons-nous toujours les mêmes  
sentinelles

Monter aux mêmes tours?»

Il faut remarquer l'image admirable suggérée au poète pour répondre à l'appel du vers précédent : «éternelles... sentinelles». On voit là une beauté formelle vraiment remarquable. Gide insiste sur le fait que la rime non seulement ne gênait pas Hugo, mais qu'elle l'aidait, qu'elle soutenait au contraire sa pensée.

«Loin de laisser son émotion chercher la rime, c'est de la rime qu'il part (et c'est là son secret) à la recherche de sa pensée où d'une image qui lui tiendra lieu de pensée. «Interviews Imaginaires».

Et Hugo va chercher les rimes très loin (des «far retched rhymes»). Peut-être Hugo s'est-il souvenu de cet admirable cri dans le prophète Isaïe : «Sentinelle, que dis-tu de la nuit?». Nuit opaque, et tours placées sur un promontoire, comme au temps d'Eschyle où, toutes les nuits, des veilleurs spéciaux étaient postés à chaque coin de l'horizon, pour annoncer à l'aide de feux allumés par leurs soins, les grands événements, les messages urgents ainsi signalés. Mais comment prononcer ce vers? Où mettre la césure? D'après Gide le vers doit être scandé après «Nous».

«Et verrons-nous toujours les mêmes sentinelles...» Ces sentinelles seront-elles toujours les mêmes? A. Gide a l'impression qu'aujourd'hui elles ont changé, et qu'elles ne nous apportent plus le même message. La tristesse est une pensée que Gide écarte, mais un temps viendra, si nous laissons faire, où la littérature, les beaux-arts, la musique, tout ce que nous aimons et admirons paraîtra un jeu d'enfants, indigne d'occuper l'esprit des hommes, et qu'il n'y aura personne pour le regretter. Un temps où seuls seront pronés les poèmes qui mènent les hommes au combat, où les marches militaires seront les seules appréciées, bref, où Orphée et les Muses seront au service de l'Etat.

«L'astre est-il le point fixe en ce  
mouvant problème?» Problème! Voilà un mot qui revient constamment de nos jours: si on l'emploie si souvent, c'est que tout nous devient problème. Gide pense à ces temps premiers de la Grèce Héroïque où les Jasons et autres demi-dieux, ne se posaient pas de problèmes. Hercule, seul, s'en posa un au début de sa carrière. Car il y a

un secret en Hercule. Gide pense l'avoir découvert et en est très fier. Si Hercule est en effet le seul dans la sculpture Grecque à présenter un front soucieux, c'est qu'il est le dieu de la morale; d'où vient qu'il est mélancolique. Car Hercule est l'enfant du «devoir»; c'est le seul de ses fils que Jupiter ait procréé en empruntant pour séduire Alcèmène, la forme de son mari (Amphytrion). Pour une fois Jupiter ne prit pas l'apparence d'une pluie de roses, ou d'un laureau, ou d'un cygne. C'est le devoir moral qui marque ainsi Hercule qui se trouve devant une question, et qui, devant un plaisir, s'interrompt, hésite, tandis que tous les autres dieux prennent leur jouissance sans s'arrêter pour y songer, vont naturellement du côté du plaisir (du plaisir héroïque).

Autrefois Diderot pouvait se dire la phrase: «Je ne suis satisfait de moi que lorsque j'ai fait ce que je dois», et s'en contenter. Le problème se pose différemment aujourd'hui. Car le devoir, quel est-il? «Mouvant problème!» Nous avons acquis à notre époque le sens effroyable de la relativité. «Pas d'absolu, des compromis». Notre littérature a conspiré pour nous faire perdre notre conception de l'absolu. Toutes les étoiles, nous en avons fait des planètes. Julien Benda et Gide, reprochaient à Barrès sa formule: «Il n'y a pas de vérité absolue, le vrai est ce qui sert». Cette théorie de la vérité utilitaire est extrêmement dangereuse; elle a pu nous conduire à Hitler qui ne parlait pas autrement.

Les sentinelles que Gide a connues du temps de sa jeunesse étaient très différentes de celles qui occupent le ciel aujourd'hui. Gide a vu les lendemains de deux guerres, mais, à la suite de la précédente, il n'y avait pas eu rupture comme après celle-ci. «Mauriac, Duhamel, Roger Martin du Gard, continuaient notre pensée» Le fil n'était pas rompu. Aujourd'hui il n'en est pas de même. L'après guerre de 1914 évoque pour Gide, qui vient de faire un séjour en Haute-Egypte, la cataracte d'Assouan; le dénivellement est tel après cette guerre-ci, que cela rappelle au conférencier le Niagara.

Ici, constate Gide, il n'en a pas été de même qu'en France; l'Egypte n'a pas été atteinte par les flots d'horreur. Mais, si préservée que l'Egypte ait pu être, la grande ombre de ces problèmes l'a touchée: à un moment où toute l'humanité souffre et cherche, elle ne peut se désolidariser. Hugo disait: «O prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes!». Aujourd'hui, nul peuple n'est à l'abri. Ainsi Gide a reçu avant-hier une lettre d'un jeune étudiant à Bagdad, lettre profondément révélatrice et qui l'a beaucoup ému. La lettre parlait des enseignements de Gide dans ses livres, et de l'inquiétude que l'auteur y a mis: «Cette inquiétude est le seul espoir d'une génération sacrifiée d'avance... Je dirai plus; cette inquiétude est notre seule noblesse... Nous ne devons rien accepter ou tenir pour acquis à l'avance... J'ai été surpris et peiné de lire dans une lettre que vous avez

adressé à un de mes amis, qu'il fallait se rabattre sur l'espoir. Accepter l'espoir ce n'est pas ce que vous pouvez nous proposer aujourd'hui, car ce serait déchoir. Il nous faut rester perpétuellement inquiet pour garder notre intégrité». Gide répondit à cette lettre en disant à son auteur combien il avait été touché de voir qu'en un pays si lointain, qu'on croirait si peu préoccupé des inquiétudes de l'Occident, il se trouvait des hommes qui ne peuvent supporter de se reposer dans l'attente d'un espoir problématique. Son seul espoir à lui, Gide, ainsi qu'à ceux de sa génération, c'est précisément de savoir qu'il est encore des jeunes gens qui éprouvent des préoccupations, et qui ne se laissent pas aller à une vague espérance.

Nous ne pouvons plus trouver le salut dans un simple retour au passé; la tradition nous paraît suspecte; tout doit être remis en question. Pour le conférencier «il ne tient qu'à l'homme» Rien ne rime à rien; nous vivons dans un monde absurde. C'est d'ailleurs l'idée des existentialistes, et de Camus. Jean Rostand et Roger Martin du Gard l'avaient senti avant, quand ils disaient: «Nous vivons dans un monde où l'homme ne rime à rien». Sentiment de l'absurde et même du saugrenu. (Voir dans un livre de jeunesse intitulé «Voyage d'Urien» la description de régions saugrenues où l'on retrouve le tragique). A quoi cela rime-t-il? Il ne tient qu'à l'homme pour que cela rime avec lui. Il faut faire en sorte que «cela rime avec Dieu». C'est de là qu'il fallait partir. Et Gide est peiné de voir que les nouvelles écoles littéraires considèrent cela comme un point d'arrivée. «Il ne tient qu'à nous»: se le rappeler toujours.

Disant qu'il a perdu le fil d'Ariane, Gide constate que la fable Grecque est insondable; ainsi Thésée rattaché à Ariane par ce fil. Gide croit qu'en général, l'éternel féminin tire toujours l'homme en arrière. Le conférencier se défend d'être mysogyne; au contraire, il pense rendre un grand hommage à la femme dans la suite. Mais il remarque que Eurydice, Créuse, etc... ont toujours tiré l'homme vers l'arrière. Dans le cas de la femme de Loth c'est encore pire: elle se retourne et se trouve transformée en statue de sel (sans doute à cause de l'abondance de ses larmes). Le fil quasi conjugal qui relie Orphée à Eurydice, Enée à Créuse, Thésée à Ariane, ...évoque en Gide l'image du cerf-volant. Kant avait trouvé la comparaison de la colombe qui regrettant la présence de l'air qui l'entoure, s'écrie: «Comme je volerais mieux sans cet air qui fatigue mes ailes», ne se rendant pas compte que c'est précisément l'air qui soutient son vol. Gide préfère sa comparaison du cerf-volant, qui, si on lui coupe le fil le reliant à terre, ferait un bon dans le ciel et retomberait à plat. «O prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes», dit Hugo en appel à la femme. Après ce cri sublime, Hugo ne pouvait pas ne pas tomber. Gide pense au labyrinthe où se perdait Thé-

sée, et où il pense se perdre lui-même. Le sérieux ne consiste pas à ne pas sourire ou rire. L'orateur rappelle l'histoire d'un fermier qui avait fréquenté on ne sait trop comment la bonne compagnie pendant un certain temps; illettré, il n'avait retenu que la phrase: «Finis coronat opus». Il la répétait à satiété, et devenu complètement gâteux, il avait oublié ces quelques mots mais se souvenant d'un seul, criait à tue-tête: «coronat, coronat, coronat». Il était persuadé être raffiné. Gide rappelle aussi cette anecdote, tirée d'un livre de Charles-Louis Philippe, où un paysan, qui avait appris le mot «labyrinthe», et n'en sachant pas exactement les sens, chaque fois qu'il était dans le pétrin disait: «Ah! Je suis dans la birinte jusqu'au cou».

Le conférencier nous affirme que, en dépit des misères subies, il v aura un réveil de la France. Malgré la surprise du comportement des aînés, il y a eu des sentinelles qui se sont dressées avec un courage particulier, et ont amené le réveil de la France. Que cependant ces sentinelles, qui ont donné l'alarme et mené la France à la victoire, n'avaient plus de rôle une fois la paix revenue. Que de Gaulle en quittant le pouvoir a senti cela, et qu'il savait faire son devoir en quittant la scène politique: car il était l'homme du réveil, non celui de la reconstruction. De Gaulle lui-même avait dit à Gide: «Ah! Je n'ai personne autour de moi». Gide avait compris ce que le Général avait voulu dire, et que tous les hommes qui auraient pu le seconder, qui devaient se trouver à ses côtés, étaient morts durant la dernière guerre. Car la guerre est un écrémement et ce sont les meilleurs qui disparaissent.

A. Gide est ému de voir combien l'Égypte pense à la France, et est proche d'elle, intellectuellement. Il est fier de lui apporter l'amitié de la France. Il termine sa causerie en nous disant sa croyance en la vertu d'un petit nombre, et que le monde sera sauvé par quelques-uns, une élite: «L'important, c'est qu'un petit nombre d'esprits sente la menace contre ce qui fut l'honneur de l'homme. Alors, car je crois à la vertu du petit nombre, alors le monde sera sauvé.»

VIVIANE SVIDER

## MORIK BRIN ET M<sup>me</sup> LICA SALTIEL

Pour fêter le premier anniversaire de la fondation de leur Bibliothèque Circulante, les dirigeantes des «Amis du Livre» avaient organisé, le 17 avril dernier, à l'Oriental Hall, une matinée littéraire et artistique.

Présidée par M. le Conseiller d'ambassade Robert du Gardier, représentant S.E. M. Jean Lescuyer, ministre de France, cette manifestation avait attiré une nombreuse assistance et obtenu le plus vif succès.

Notre ami Morik Brin avait promis qu'il conterait pour la circonstance une «petite histoire des livres» et il ne craignit pas, pour être complet, de remonter non seulement jusqu'à la préhistoire, mais jusqu'à l'époque où le livre n'était que l'homme lui-même. Il rappela également tous les efforts

qu'avait exigés la découverte de l'alphabet, puis les différentes matières qui avaient été employées avant la fabrication du papier. Enfin, il passa en revue (n'est-il pas un peu éditeur lui-même) les nombreuses méthodes de «stratégie littéraire» qu'exige le lancement des livres sortis des presses des imprimeurs. Mais il fit tout cela avec tant d'esprit et d'entrain que son exposé, extrêmement amusant, ne cessa d'être coupé de rires irrésistibles et se termina en une véritable tempête de bravos.

Quand il eut terminé, Mme Lica Saltiel interpréta tout d'abord, avec une maîtrise remarquable, une charmante «Gavotte variée» du compositeur français Jean-Philippe Rameau, auteur de la première théorie cohérente de l'harmonie classique. La talentueuse pianiste sut parfaitement rendre la fraîcheur du morceau et la vigueur du rythme.

La «Sonate op. 53», qui succéda à la «Gavotte variée», est une des plus belles sonates écrites par Beethoven. Mme Lica Saltiel fit revivre avec virtuosité les joies, les douleurs, les colères et les sereins apaisements du grand maître, tout en y mêlant sa sensibilité propre.

A la fin de l'audition, nombreux furent ceux qui se pressèrent autour de Mme. Lica Saltiel pour lui adresser leur plus chaudes félicitations.

V. D.

## M. LE PROF. EM. DE MARTONNE

«Les Déserts d'Amérique» c'est là le titre de la conférence si documentée que M. Emmanuel de Martonne, Professeur à l'Université Égyptienne d'Alexandrie, fit au Caire à la Sté. Royale de Géographie. Un auditoire nombreux et fort intéressé écouta cette savante dissertation, illustrée de photos prises par M. de Martonne, où l'ossature terrestre de l'Amérique du Sud fut révélée avec ses prodigieux détails par un voyageur qui est à la fois une des plus hautes autorités en la matière.

## M. PIERRE SEGHERS

S'il faut exprimer un regret, mais un seul, se sera pour déplorer que la salle du Lycée Français où M. Pierre Seghers a parlé de la Poésie française de 1940 à 1944 n'ait pas été pleine à craquer. Peut-être faut-il en rendre responsable une trop maigre publicité et aussi, une surprenante indifférence chez tous ceux que le souvenir du grand drame devrait toucher au plus profond d'eux-mêmes.

Pierre Seghers nous est arrivé, il est vrai, presque sans crier gare. Un jour, on apprend par une courte note dans les journaux qu'il est là. Mais, il est là, c'est l'essentiel. Cette fois nous dirons au gouvernement français si c'est lui qui nous l'envoie, que voilà un choix heureux. M. Seghers est jeune. Puis, il est le fondateur de cette courageuse revue qui s'appelle aujourd'hui «Poésie 46» et l'un de ces vaillants intellectuels qui ont bravé l'ennemi, dans leur propre pays. A ceux qui ne lisent qu'une presse uniforme, il a donné, dans les ténèbres de

l'occupation et de la servitude, courage, confiance, espoir. Chaque français se retrouvait en feuilletant les pages. Le défi y était en sourdine, latent, toujours présent. Autour de cet homme, il n'y avait que des purs, ceux qui maintenaient, ceux dont la fidélité était bien ancrée au cœur, ceux qui avaient pris fermement parti, sans atermoiements, ni inquiétudes. Pierre Seghers est de ceux qui ont vu leur devoir avec une conscience nette, honnête et un amour fervent. Pas de ces subtiles interrogations qui font croire à la sagesse ou à l'objectivité! et qui en font accroire! Le temps était venu de se décider, de ne pas se laisser duper, de ne pas ramper, de ne pas enterrer lâchement les fruits d'une civilisation.

On sait quelle est la position de P. Seghers dans le malheureux duel entre poésie engagée et poésie non engagée. Il s'est défendu devant nous, avec un tact qui l'honore, de prendre parti. Mais il a dit avec raison que, engagement ou pas, circonstance ou pas, ce n'est pas la circonstance qui engendre la poésie; mais ce qui nous émeut ou nous attire en elle, la substance spirituelle qui s'en dégage. Beaucoup plus simplement encore il répondait un jour à Louis Parrot qui s'était pour une fois laissé surprendre: «Il y a de bons et de mauvais poètes et c'est tout». Il n'y a pas autre chose à en dire en effet. Abandonnons ces vaines querelles aux sophistiqués et aux lunaires, et n'en parlons plus. Toute poésie est bonne qui émeut. La poésie de la Résistance émeut quiconque est capable de sentir l'atroce misère des hommes, et la fierté qui les soutenait. De plus, P. Seghers a rappelé que la résistance ou la révolte est dans la tradition française de la poésie depuis Chrestien de Troyes. La poésie qui est née entre 1940 et 1944 est de cette veine. Elle a été le recours suprême des années de servitude; elle a traduit les sentiments les plus dignes de chaque français, et ceux qui la nient aujourd'hui se retranchent volontairement de la foule de ceux qu'empoignaient un besoin de révolte et la passion de la liberté.

Cette poésie ne fut pas l'oeuvre de nouveaux venus seuls. Elle n'a pas été non plus la seule. Mais dès avant 1939, le surréalisme avait donné à la France une remarquable floraison de poètes: Aragon, Eluard, Reverdy, Breton, Desnos, etc... La guerre venue, nous avons revu la plupart de ces noms, avec d'autres, à commencer par Max Jacob, Saint-Pol-Roux, victimes l'un de sa race, l'autre de sa révolte devant la bestialité allemande. Puis, caractérisant en quelques mots la manière et le fond de l'oeuvre des nouveaux poètes, P. Seghers nous a entretenus de P. Emmanuel, Loys Masson, A. Frénaud, F. Ponge etc... en lisant de sa voix harmonieuse et émouvante, ou en faisant lire par M. Favart qui l'accompagnait, quelques-uns des poèmes qu'ils composèrent au cours de la guerre. D'emblée, la poésie revenait vers les hommes et les hommes revenaient à la poésie, ainsi que le prouvent les nombreux poèmes venus des stalags. Car les prisonniers eux aussi, tissaient «cette tapisserie de la grande»

peine» ainsi qu'il l'a écrit dans sa préface aux «Poètes Prisonniers». Voici celui qu'il choisit de nous lire, une courte pièce qu'un inconnu André Maurel écrivit quelques jours avant sa mort:

#### CAREME

*O carême, o temps d'abstinence  
Carême, o grande pénitence  
Avant le grand renouveau  
Nous nous sommes déjà Seigneur  
abstenus de tant de choses  
de tant de fruits, de tant de roses  
abstenus de tant de douceurs  
abstenus de tant de sourires  
abstenus de tant de fraîcheurs  
Nous avons fait un long carême*

*Si long, si long, avant le vrai...  
Mais Seigneur si cela servait  
à quelque chose quand même.*

M. P. Seghers termina son émouvante causerie en rappelant l'oeuvre de Reverdy, qui sembla se tenir en marge et pourtant vient de révéler la part qu'il prend lui aussi au destin des hommes; celle de Paul Eluard qui représentait en zone nord la poésie résistante et dont les français connurent parla revue «Fontaine» son magnifique poème «Liberté», enfin Louis Aragon qui se cachait sous des noms différents et dont pour finir P. Seghers lut la «Ballade de Celui qui chantait dans les Supplices», composée en sou-

venir de Gabriel Péri: «Et s'il était à refaire, je referais ce chemin...» Ce poème fut longuement, très longuement applaudi.

#### Une Conférence sur la Chine

Devant un auditoire choisi M. T. Y. Ma, Secrétaire à la Légation de Chine au Caire évoqua à l'«*Oriental Hall*» les grâces et les charmes de la ville de Pékin. Avec aisance et ferveur, le jeune diplomate décrivit l'histoire prestigieuse de cette cité célèbre par les embellissements que la dynastie des Mings y apporta, puis il vanta l'urbanisme et les caractéristiques qui font de Pékin une des plus belles et attrayantes villes de Continent Asiatique.

S.E.M.

## CHEZ LE LIBRAIRE

**ERNEST HELLO: Contes Extraordinaires (Aux Editions "Variétés", Montréal).**

Extraordinaires, en effet, sont ces contes que viennent de publier Les Editions Variétés, tant par les grandes vérités qui y resplendissent que par l'art incontestable et incontesté de l'écrivain Ernest Hello.

L'auteur a conçu ces histoires séduisantes parce qu'il a cru que le conte est en lui-même une des formes les plus antiques, les plus profondes, les plus fécondes et les plus vénérables de la parole humaine.

L'homme combat souvent la vérité. Quand elle vient à lui, sous la forme sévère d'une théorie, il se raidit quelquefois, et cherche, dans son arsenal, des traités pour la repousser.

Le conte est la parole humble et solennelle, mystérieuse et bienveillante, des grandes vérités. Toutes les grandes vérités ont des contes autour d'elles. Le conte est la complaisance d'une haute vérité qui veut bien prendre la forme d'un récit pour entrer plus facilement dans l'oreille humaine. L'homme aime qu'on lui raconte quelque chose. En prenant la forme qu'il aime, la vérité morale s'introduit sans le prévenir dans son intelligence.

Ce recueil contient des titres comme *Deux étrangers*, *La laveuse de nuit*, *Les terreurs d'Hélène*. Chacune de ces histoires plaira à tous ceux qui les liront, peut-être plus encore que les *Contes* de Maupassant, ceux de Flaubert ou d'Edgar Poë.

Voici un magnifique livre pour tous et qui pourra être diffusé dans les collèges et couvents.

**JACQUELINE DUPUY: - *Il est un Jardin...*  
Aux Editions "Variétés" Montréal.**

Chez nous vient de poindre une étoile toute scintillante: Jacqueline Dupuy qui fait, dans la littérature canadienne, un début charmant et plein de promesse avec *Il est un jardin...* Ce livre vient de paraître aux Editions Variétés, en une édition soignée en deux couleurs habillée d'une couverture en trois couleurs.

Pour notre joie, Jacqueline Dupuy nous fait revivre notre enfance, notre jeunesse: «Il est un jardin enveloppé de mystère et de brume. Les jours en s'ajoutant aux jours en ont, autrefois, garni les haies et peuplé les pelouses; puis, à jamais, l'ont refermé.

«Bientôt, les herbes folles pousseront dans les allées; le temps l'assombrira d'un brouillard de plus en plus dense. Vite, avant qu'il y fasse trop noir, je suis redescendue dans le jardin de mon enfance, et j'y ai cueilli, de-ci, de-là, quelques pousses vertes ou fleuries qui sont mes plus doux, puis mes plus déchirants souvenirs».

Ces fleurs sont groupées en un bouquet d'un par-

fum ingénu. Doux souvenirs... déchirants souvenirs... l'ensemble est sans précédent dans nos lettres.

Le nom de Jacqueline Dupuy s'inscrira ainsi avec éclat dans la littérature canadienne comme un des plus brillants et des plus prometteurs; dans ce premier livre, elle révèle sa maturité, son sens aigu et poétique de l'observation, sa sensibilité de femme.

*Il est un jardin...* pages palpitantes où chacun aura la sensation de se retrouver, de revivre les moments les plus doux de sa jeunesse.

Voilà un livre neuf qui plaira à tous, adultes et jeunes gens. Un livre pour le foyer, pour l'école, enfin un beau cadeau.

**HONORÉ DE BALZAC: Eugénie Grandet,  
(Aux Editions "Variétés", Montréal).**

Les Editions Variétés qui inauguraient leur nouvelle collection «Les romans illustres» avec *La princesse de Clèves*, présentent, dans la même série, *Eugénie Grandet* par Honoré de Balzac.

Dans un milieu provincial et bourgeois vit la pure Eugénie avec sa mère et son père. M. Grandet est riche, tous ses voisins sont persuadés qu'il a un trésor et une cachette pleine de louis d'or. C'est la vérité. Chaque nuit, il se donne les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or.

Avaricieux, il l'était et pour satisfaire son vice, il n'y avait aucun moyen, aucune bassesse qui lui répugnât. Madame Grandet était sa première victime, Eugénie devait être la seconde. La tutelle qu'il impose aux deux femmes est continuelle, austère et parfois méchante.

Le noble coeur d'Eugénie qui ne battait que pour les sentiments les plus tendres devait être soumis aux calculs de l'intérêt humain. Et son histoire simple et tendre nous fait découvrir les leçons morales et sociales. Sans doute, Balzac n'est pas un docteur, mais il n'est pas fâché d'indiquer que toute cette vie qu'il a mise en mouvement marque la nécessité sociale d'une discipline politique et d'une discipline religieuse.

Quelle belle image que celle d'Eugénie pour faire la découverte du génie de Balzac, le plus grand créateur d'êtres humains qui ait existé. Le père Grandet, Madame Grandet, la vieille Manon, le cousin de Paris, le Président de Bonnefons, et surtout le beau et pathétique visage d'Eugénie, servent ici à Balzac pour regarder en face et sonder dans ses profondeurs le mystère de la création.

Voilà un des plus beaux romans de Balzac et l'une de ses principales oeuvres. Les amateurs de beaux livres se feront une gloire de posséder ce roman dans cette édition luxueuse récemment lancée par Les Editions Variétés.

ORION



Une célèbre virtuose de piano

# LILA LALAOUNI



Madame LILA LALAOUNI

La grande pianiste hellène qui donnera son unique récital à l'Ewart Memorial Hall du Caire le 16 Mai prochain à 9h. 15 p.m. Elle donnera son 2ème Concert à Alexandrie, au théâtre Fouad Ier le mardi 21 mai à 6h.30 p.m.

Une grande artiste sera bientôt parmi nous. Sa présence nous est d'autant plus chère, à nous autres hellènes d'Egypte, que c'est d'Alexandrie, à l'âge de 7 ans, tel un nouveau Mozart, que Mme Lila Lalaoui est partie à la conquête du monde musical.

Le souvenir de la première apparition en public de l'enfant prodige est présent encore à la mémoire de nos aînés. Au programme: une fugue de Bach, la 2e partie de l'Appassionata de Beethoven, un prélude et une Mazurka de Chopin. Ce fut un triomphe.

La petite Lila part pour Vienne où elle parachève ses études. A 10 ans, elle soulève l'enthousiasme d'un des publics les plus connaisseurs d'Europe et du monde par son interprétation du 1er Concerto de Beethoven. Les critiques viennois n'hésitent pas, à cette occasion de la rapprocher de Clara Wieck-Schumann.

A ses dons exceptionnels d'interprète Lila Lalaoui y ajoutera bientôt ceux de compositeur qui s'affirmeront être, avec le temps, des dons d'un tempérament musical authentique.

Alexandrie, où elle est de retour, a une fois de plus l'occasion de l'applaudir dans une de ses compositions qu'elle même est appelée par le Mo. Bonomi, à diriger.

Vienne l'appelle. Elle repart; s'arrête à Athènes et joue le Concerto de Schumann avec l'Orchestre Symphonique d'Athènes sous la direction de Boudnikoff.

Le jeune prodige vote de succès en succès. Les principaux centres musicaux européens se disputent sa collaboration. Richard Strauss la félicite dans une de ses lettres pour l'interprétation de son Burlesque; Mitro-

poulo, Gabriel Pierné, alors directeur des Concerts Colonne, ne tarissent pas l'éloges à son égard.

Plusieurs grands artistes de l'époque font appel à Lila Lalaoui pour leurs concerto et notamment Elisabeth Schumann, Lotte Lehmann, Vera Schwartz, Anna Taillefa (de la Monnaie de Bruxelles) Batistini Cambredon de l'Opéra de Paris.

Vienne une fois de plus, l'invite à prendre part à la commémoration du centenaire de Schumann où elle y joue sous la direction de Richard Strauss.

Le répertoire de Lila Lalaoui comprend toutes les oeuvres les plus représentatives de la littérature pianistique ancienne et moderne auxquelles viennent rajouter ses propres compositions dont le Concerto en Mi mineur que les Athéniens ont eu le privilège d'entendre en Avril 1944.

Cette brève présentation d'une artiste dont on ne sait qu'admirer de ses dons musicaux ou de sa mémoire ne saurait être clôturée sans qu'il soit fait mention du tour de force admirable qu'elle vient d'accomplir récemment en passant en revue à la radio d'Athènes, en 20 auditions, toute l'histoire de la littérature pianistique et en y interprétant ce qui a été écrit de plus marquant au cours des siècles pour cet instrument et qui mérite d'être connu.

Le succès retentissant qu'elle vient de remporter en Turquie, d'où elle nous arrivera, et dont la Presse d'Istamboul et d'Ankara s'est fait un large écho est un signe précurseur du succès qu'elle remportera en Egypte.

G. VASDÉKIS

# Chronique Musicale

## Notes contre notes

**Lundi 1er. Avril. Ewart Memorial Hall: Récital de piano Arkadie Kouguell.**

Bénis soient les pianistes qui nous sortent des musiques admises et qui ne tournent pas dans le cercle inexorable où les a confinés leurs études! Arkadie Kouguell n'aurait déjà que ce besoin de chasser dans les terres inconnues de la Musique, que nous lui en serions déjà fort reconnaissants. Mais cet esprit curieux, chercheur et si peu esclave de la convention se double d'un admirable virtuose. Il possède ce genre d'imperturbabilité que donne une technique hors-pair et répand constamment l'illusion (si délicieuse pour les auditeurs) que c'est extrêmement facile de jouer du piano.

De plus ce pianiste est extrêmement personnel. Il ne joue qu'à sa façon qui est toujours intéressante, même si elle est discutable. Il fut à notre sens trop subtil et trop sophistiqué dans le Ph. Em Bach, mais étonnamment simple dans Debussy. Ainsi, nous eûmes une «Cathédrale engloutie» vraiment majestueuse, une «Fille aux cheveux de lin» sans fadeur et délicieuse de poésie. Dans la Fantaisie et fugue de Liszt, il fut admirable de puissance et d'élan. Nous avons entendu ici, peu de pianistes faire corps, comme lui, avec cette musique étonnante et la jouer, en s'en jouant, comme s'il l'improvisait. Cette oeuvre magnifique évoque irrésistiblement les grandes suites pour piano de César Frank mais les fait oublier, comme l'oeuvre du maître celle de l'élève. Du reste si nous connaissions vraiment les secrets de cette musique, nous serions forcés d'avouer que beaucoup de beautés que nous admirons chez les contemporains ou les successeurs de Liszt lui appartiennent en propre «quia nominos leo». Aucune oeuvre n'a été plus pillée que la sienne.

Mais notre pianiste non satisfait de prospecter le passé de la musique n'a pas ignoré cependant son actualité. Il nous donna trois oeuvres contemporaines inédites, dont une de lui, sur laquelle il faut faire beaucoup de réserves. Fort pianistique, elle trahit des emprunts sans nombre et un grand goût pour ce que nous pourrions appeler la rosalie flamboyante. Mais il faut retenir très spécialement la sonatine de Kabalewski qui annonce un tempérament créateur. La Toccata de Khatchadourian est très brillante. Elle a ce défaut d'être (comme le concerto pour violon du même auteur) avant tout décorative et de manquer de dessous. On en voit vite le fond à la deuxième audition.

A notre avis, le côté le plus intéressant de ce compositeur arménien soviétique, est une sorte de poésie mé-

lancolique que nous appellerions le génie de la steppe. C'est un des fils conducteurs de la musique russe depuis César Cui. Il est intéressant de constater que même après Srawinski, le folklore asiatique maintient sa séduction chez les modernes.

Arkadie Kouguell mit un grand talent à défendre ces musiques si diverses. Extrêmement brillant dans sa Sonatine et la Toccata, il fit preuve de la plus fraîche sensibilité dans l'oeuvre délicieuse de Kabalewski.

**Jeudi 4 Avril 1946. Ewart Memorial Hall: Récital de piano Szule.**

Quel plaisir de qualité avons-nous eu à entendre hier soir Szule! Nous mettons son récital parmi les plus beaux de cette saison. Faisons cependant cette réserve que la seconde partie du programme laissait à désirer. Il est regrettable de commencer par les grands noms de Brahms ou de Chopin pour finir par des seigneurs de moindre importance. Ainsi des musiques plus médiocres ont pu effacer les magnifiques impressions que le pianiste au jeu prestigieux avait su si bien créer dans la première partie de la soirée. Les devoirs de notre charge nous ont empêché du reste d'entendre cette seconde partie du programme. Nous ne doutons pas que pour le fini et la perfection du jeu, ces pièces n'aient en rien été inférieures aux oeuvres de longue haleine exécutées d'abord. Avec la talent qu'il a M. Szule se doit à son prochain concert de mieux équilibrer ce qu'il a à nous jouer.

Car on ne peut interpréter mieux Brahms et Chopin, et il faut mettre Szule à côté de Loyonnet, pour sa connaissance des secrets de la musique romantique allemande. Ici l'art du pianiste a fait oublier sa technique (et quelle belle et complète technique!) Il a su donner, dans les variations, à chaque pièce le sens, la signification particulière, le poids que l'auteur lui avait conférés, en jouant avec le thème de Haendel. De plus apparaissait aussi cet esprit constructif qui assigne à chaque moment de l'oeuvre sa densité relative. C'est pourquoi, précédant la fugue, la dernière variation en forme d'hymne a achevé d'une manière triomphale, une courbe dessinée de main de maître, par le pianiste.

Dans la Sonate de Chopin, le problème de l'interprétation a été aussi magnifiquement résolu. Il y a longtemps que nous ne l'avons entendue si bien jouée.

On sait que sa monotonie est peut-être le seul défaut de cette belle musique. Chopin, quand il composait utilisait par chacune de ses oeuvres un état d'esprit peu différencié. C'est le

secret de la puissance de sa séduction, mais c'est en même temps la limite de son oeuvre. S'il s'est trouvé très vite il s'est beaucoup répété. De plus, il n'a ni le sens de l'architecture, ni celui du développement. Si la mort n'était venue si tôt, aurait-il évolué? Ses derniers impronptus pourraient le donner à croire.

Szule a su fort bien, atténuer ces défauts si visibles dans une oeuvre de longue haleine, mettant la plus juste des sensibilités à nous faire valoir le détail quand l'ensemble devient languissant. Mais, il a su aussi admirablement mettre en évidence les beautés de ce style.

Nous garderons longtemps dans notre souvenir, par exemple, la façon dont il a dit cette ample mélodie si étudiée, qui sert de second thème au premier allegro, ainsi que la façon quasi aérienne dont il a déroulé le Scherzo. Quant au largo, ce n'est pas la faute du pianiste, si la musique piètine. Dans le final le compositeur se retrouve, et le pianiste en a dit le roulement monotone et têtue avec la plus juste éloquence. (On pense à des vagues venant battre éternellement un rivage désolé).

L'art de Szule s'est fait à la fois plus chaud et plus spirituel, nous révélant l'essence par delà l'accident. C'est de bon augure pour les prochains concerts que nous attendons de ce beau pianiste, que trop peu de gens hélas, étaient venus applaudir et soutenir. Disons, que les absents, ont eu, cette fois, grand tort.

**Musica Viva: Conférence de Mme Brigitte Schiffer: "La consonnance et la dissonance dans la Musique."**

Cette chronique ne serait pas complète si nous omettions de parler de la très intéressante mais trop riche conférence que Mme. Schiffer a faite sur un des plus passionnants problèmes de l'histoire de la musique.

Si nous qualifions cette conférence de trop touffue, c'est pour souligner l'érudition de la conférencière et que la réceptivité d'un auditeur, même nourri au sérail musical, est limitée. A vouloir mettre trop de choses dans un exposé, on risque de ne plus tenir son public.

Et c'est bien dommage quand on a tant de choses instructives à dire et qu'on sait les dire!

Car c'était un véritable tour de force que de résumer d'une part les théories des esthéticiens du passé et du présent sur la nature de la consonnance et de la dissonance et les rapports de ces deux notions et de faire d'autre part l'histoire de leur réalisation en parlant de la musique primitive pour aboutir à Schoenberg et à Hindemith.

Le résultat fut que ces deux derniers musiciens ont été sacrifiés dans l'exposé de Mme Schiffer et que pour la conférencière c'était la partie de son sujet qui lui tenait le plus à coeur. En effet tout l'exposé de Mme Schiffer visait à plaider pour Hindemith en montrant qu'après tout, il y a une différence si relative entre consonnance et dissonance, que tout est dissonance ou presque. Mme. Schiffer nous doit donc un exposé, (sinon deux) sur Schoenberg et sur Hindemith. Et ces exposés, elle devrait les accompagner de nombreux exemples joués au piano. Car, après tout, la musique est une chose qui doit d'abord passer par l'oreille pour arriver à l'esprit et les notions si abstraites que la conférencière a maniées avec virtuosité prendront leur signification entière quand nous percevrons leur traduction sonore.

La très intéressante conférence de Mme Schiffer pose beaucoup de problèmes et en particulier celui-ci sur lequel je me permets d'attirer l'attention des lecteurs de cette revue:

«Dans l'art, qu'est-ce qui compte, les théories ou les oeuvres? Et quand c'est un musicien (et non un esthéticien-philosophe) qui fait une nouvelle théorie de la musique, à quoi sert sa légitimation scientifique si la qualité de l'oeuvre n'est pas suffisamment convaincante?»

Nous constatons que les vicissitudes de la musique sont celles de la philosophie ou de la politique. Leur seule influence durable git dans les réactions qu'elles soulèvent contre-elles.

Un grand musicien tout en modelant une oeuvre personnelle veut tracer en même temps le cours de la musique de l'avenir.

L'histoire de la musique, la musique dans son «clasein» nous montrent qu'elle contourne presque toujours ces monolithes orgueilleux qui prétendaient lui barrer son chemin.

### 26 Avril 1946 : Après-midi musicale enfantine, chez Mr. et Mme Stross.

On ne compte pas les initiatives heureuses de Mme Betsy Stross. Elle recevait dernièrement chez elle, Musica Viva au complet, avec orchestre et chœur. Dimanche dernier ses salons étaient remplis d'enfants, ou de jeunes réunis pour entendre se produire une douzaine d'entr'eux. D'ailleurs, si Mme. B. Stross fait cela, ce n'est pas pour chatouiller l'amour-propre des artistes en herbe ou de leurs parents, mais pour les confirmer dans le goût actif, dans l'amour persévérant de la musique et leur fournir de sains motifs d'émulation.

On ne dira jamais assez l'utilité de semblables réunions.

Les machines musicales (gramos et radios) sont en train de miner le goût pour la musique en mettant trop facilement à disposition de Mr. Mme ou Mlle. Tout. Le Monde, les oeuvres de tous les temps. Ainsi il n'est plus besoin de savoir lire une note, encore moins d'en jouer une pour prétendre juger ou goûter.

La vérité est au contraire, qu'on ne

comprend la musique qu'en en faisant, qu'en essayant de maîtriser un instrument et de le plier à ses fins personnelles, et qu'en venant à ce difficile effort, du temps, de l'énergie et un amour patient. — Hors de là, il n'y a pas de salut.

Si l'art est une jouissance, c'est aussi une connaissance et une discipline. Comment comprendre le premier en ignorant les seconds?

Une autre caractéristique de la réunion organisée par Mme Stross, c'est qu'elle servait les intérêts de tous ceux qui, du Caire, préparent à la musique et n'était pas destinée à mettre en valeur l'une plutôt que l'autre des écoles de Musique du Caire. Enfin des jeux et un beau buffet (auquel la gent enfantine su rendre un vigoureux hommage) donnaient à cette manifestation une couleur bien particulière.

Et quel plaisir pour ceux déjà en route, dans la carrière musicale de se schémiser dans la fraîcheur et la poésie que secrète l'Enfance! Ainsi, ce ne sont pas les enfants qui ont seules à remercier Mme Stross, mais leurs frères aînés; les adultes qui... s'y rajeunissent!

Comme ce n'est pas à un examen que nous assistons nous n'allons pas établir un palmarès. Mais nous citerons d'abord ceux qui nous ont le plus frappé, en commençant par les plus jeunes.

Gilles Chalom a beaucoup de facilité et déjà une grande assurance. Elle a du geste de qui tenir. De même, Joseph Lubovitch qui ajoute à ces qualités le sens du rythme. L'interprétation de Dino Bidoli nous a frappé par son infériorité. De tous les enfants que nous avons entendus, c'est lui qui nous a paru le plus artiste, si être artiste, c'est être sensible et personnel à la fois. Quant à Mona Ben Behman, elle a montré beaucoup de netteté et d'intelligence dans «l'âne gris» d'Ibert. Mais citons encore J. Carroz au jeu propre et consciencieux, Jean Chalom dont la façon de jouer a du caractère la mignonne danseuse M. Sula le diseur volubile Nabil Nahas. Mais n'oublions pas le peintre Igor Hilbert.

Parmi les grands il faut nommer Melle Lugol au jeu appliqué Melle Pierra Tuetta, le jeune Lowenthal et surtout Melles Naziah Réda et Mireille Sekaly. Melle Nazia Réda a déjà beaucoup d'acquis technique et une grande sûreté. Quant à Melle Sekaly elle conjugue déjà avec de la technique une sensibilité qui se développera encore.

Après les apprentis, Mario Fenninger au début d'une carrière de concertiste, avait bien voulu mettre le point final à cette heureuse réunion. Il joua de sa mère et de son professeur, Mme Fenninger de Rogattis, un menuet et une étude en octaves ou s'allient heureusement le souci de la technique et le sentiment, ainsi que la Campanello de Listz.

Nous sommes heureux de souligner les progrès faits encore depuis cet hiver par ce jeune artiste qui promet. Souhaitons lui de partir pour Paris pour parfaire une éducation musicale dont les bases ont été très solidement établies ici.

### Tournée Robert Soëtens - Suzanne Roche.

Par une lettre de Beyrouth, nous avons reçu les meilleures nouvelles des deux sympathiques artistes. Que ce soit en Palestine, en Syrie ou en Turquie, partout ils se sont fait chaudement applaudir.

A Istanbul, Robert Soëtens a joué comme soliste avec l'orchestre Philharmonique et s'est taillé un grand succès. Avec Suzanne Roche, il a donné de nombreux concerts avec des salles combles et fort démonstratives. Mai ou au début de Juin, pour un ré-

Ils vont nous revenir au Caire fin Mai ou au début de Juin pour un récital d'adieu. Qu'on se le dise, pour leur faire avant leur départ un dernier succès.

### «La Trompette dans l'Egypte Ancienne».

Le Dr. H. Hickmann compositeur, pédagogue et animateur de ce groupement dynamique qui s'appelle «Musica Viva» est encore musicologue. Parmi ses nombreuses occupations il a su encore trouver le temps d'écrire un essai sur la Trompette de l'Ancienne Egypte, instrument que l'on voit parfois reproduit sur des Bas-reliefs et dont on ne possède que de très rares exemplaires.

Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour juger des solutions données aux problèmes posés par cet instrument. Disons que le fascicule qui lui est consacré, dans le Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Egypte témoigne d'un heureux alliage des données de l'égyptologie, de la musicologie et de l'accoustique.

De plus, ce travail clair et précis est illustré de nombreuses reproductions de dessins de bas-reliefs, ce qui fait qu'il intéresse aussi bien l'oeil que l'oreille.

La musique n'aurait pas eu la prodigieuse évolution qu'elle a eue des origines à nos jours, sans le souci parallèle de perfectionner les instruments existants ou d'en créer de nouveaux.

Déterminer un instrument ancien, le décrire sous toutes ses coutures, chercher à se rendre compte de son utilisation, définir son rôle dans une civilisation donnée c'est faire à la fois oeuvre scientifique et humaine. C'est ce qu'a fait le Dr. Haus Hickmann.

A. J. PATRY

### En honneur de GINA BACHAUER

Profitant de son passage au Caire, retour de Londres, de Mme Gina Bachauer, Madame Hellen Wissa offrit le 18 Avril au Shephard's Hôtel en son honneur une soirée musicale qui eut le plus éclatant succès.

M. Donald Wardley (Ministry of State) présenta à l'auditoire, l'éminente virtuose, en des termes émouvants disant combien, il était heureux et avec lui tous ceux qui avaient assisté à ses récitals en Angleterre et combien tous étaient reconnaissants de l'aubaine, car-dit-il un récital Gina Bachauer compte dans la vie.

Madame Gina Bachauer au milieu des applaudissements des assistants s'assit au piano et exécuta le concert pour orgue de Vivaldi-Stradal, Nocturne, Trois danses Ecossaises et Trois Etudes de Chopin, ainsi que 4 préludes de Debussy (Danseuse de Delphes, Le vent dans la plaine, La fille aux cheveux de Lin, Ministrels) et termina par Funérailles et la Rhapsodie No. 12 de Liszt.

Ce programme fut exécuté avec une maestria que même les plus grands virtuoses auraient envié. La sonorité et la clarté de l'interprétation émerveillèrent tous les assistants qui dans un délire d'enthousiasme acclamèrent la grande virtuose et la comblèrent de mille attentions délicates.

Etaient présents:

S.A. la Princesse Zeinab, S.A. la Princesse Saïd Toussoun, S.S. la Nabila Nevine Abbas Halim, l'Amiral Sir William et Lady Tennant, le lieutenant Henry Philips Admiral's Flags) Le Général et Mme Allfrey, le Général Oliver, Mme Hussein Sirry Pacha, Mlle Nevine Sirry Pacha, Lady Spinks Pacha, Lady Russell Pacha, Sir and Lady Walter Smart, S.E. le Ministre de Grande Bretagne M. Bowker, Lord P. Kinross, Lady Peel, M. et Mme Manoli Zervoudaki, S.E. le Ministre de Tse-coslovaquie et Mme Jaroslav Sejnoha, Les Princesses Dadiani, le Juge et Mme Besley, M. et Mme Speaight, M. et Mme Charles Johnston, Mme Stanley Clarke, M. Peter Carter, Mme Gazaly selles Sadek Wahba Pacha, Mme An-hamed Mahmoud Khalil Bey, Demoi-Bey, Mlle Zizi Chourbagui, Mme Motoiné Stathatos et Mlle Stathatos, Mlle Helene Papparigopoulo, Me Charles Adda, M. Alphonse Bey Alexan, le Capit et Mme Charles Rees, M. et Mme Manoli Benachi, Mme Robert Khayatt Bey, Mlle Amin Khayatt Bey, M. Shoukri Khayatt Bey, M. Joseph Matossian, Mme Roger Desmonts, Le Colonel H. Curren, M. Donald Wardley, (Ministry of State) M. Tom Vickers, M. Norman Smith, Miss Gillrenth, Mme Ellgood, Mme Garvice, Mme Edrei, Mme Fathy Zulfikar, Mme R. Aghion, Mlle Elsa Cued, le Dr. et Mme Sejenowski, Commander Philips, le Major Jusky, le Major Fairhild, Mme Preston et Mlle Preston, Mme André Sacopoulo, M. et Mme Stavro Stavrinou, Mlle Amina Taher, Mme Christomanos, M. et Mme Tommy Christou, M. John Christodoulo etc. SEM.

**"Musica Viva"**  
rend hommage  
aux poètes d'Egypte  
d'expression française

Le Dimanche 14 Avril, dans les salons gracieusement offerts de M. le Docteur et Madame O. Stross dont on sait le dévouement inlassable à la cause de l'art, «Musica Viva» donnait son neuvième concert intime. On connaît l'activité de ce groupement que dirige avec autorité et compétence le Dr. Hickmann par les compte-rendus qu'en a donnés la *Semaine Egyptienne* à maintes reprises. On se souvient des différents programmes de musique ancienne, de musique chorale, de mu-

sique rythmique, de musique instrumentale ancienne qu'il présenta successivement et dont nous avons pu apprécier l'intérêt à la fois artistique et pédagogique. Quand on sait la difficulté qu'il ya, en Egypte, de former une chorale ou un orchestre avec des éléments professionnels ou non, on ne peut qu'admirer la ténacité et le dévouement du docteur Hickmann qui est parvenu à mener sa tâche à bien. Ceux qui ont entendu le Dimanche 14 Avril sa chorale et son orchestre doivent reconnaître qu'il obtient des résultats excellents et que sa chorale en particulier s'est grandement améliorée, tant au point de vue du nombre qu'à celui de la qualité de l'exécution.

Donc, ce dimanche 14 Avril, le IX<sup>e</sup> concert devait être un hommage aux poètes d'Egypte d'expression française. C'était la musique qui rendait hommage à ces poètes en leur faisant l'honneur d'illustrer leurs poèmes. C'est de cet hommage que nous parlerons ici - l'autre, je veux dire l'hommage aux poètes en tant que poètes ayant été rendu pertinemment par Edgard Gallad Bey dans l'allocution qu'il prononça avant le concert et que nous reproduisons ci-après:

*Je ne sais pas comment vous prendrez cet aveu, mais j'aurais bien voulu être à la place de l'un d'entre vous et lui céder la mienne, pour qu'il me cite parmi les poètes d'Egypte... car je suis un journaliste qui n'a pas eu le courage de sacrifier à la déesse Poésie, les avantages immédiats et précis d'une carrière plus positive.*

*Car il y a vingt ans, j'étais de votre bord et je n'avais pas encore déserté. Nous étions un groupe, frais émoulus des bancs du collège, tout vibrants d'enthousiasme et qui jurions de consacrer notre vie au culte des Muses. T'en souviens-tu Rassem, de ces longues réunions dans le jardin de Lemoïna, avec les copains-poètes, de ces promenades à travers le Caire nocturne, de nos discussions passionnées et de ces récitations émues du «dernier chef-d'oeuvre» que nous venions d'écrire? Te souviens-tu de ces revuettes que nous éditions de nos modestes ressources et qui ne vivaient pas plus que deux ou trois numéros? Où sont-ils tous ces copains? La vie les a éparpillés aux quatre coins du monde des affaires et tu es le seul que je vois, dans cette pléiade, représenter notre cénacle ancien. Toi seul, ou presque, as tenu le coup, avec le pittoresque Gallad Yeghen que je m'étonne de ne pas trouver ici.*

*De cette aventure poétique de nos vingt ans, je garde la nostalgie et c'est au nom des poèmes que j'aurais voulu écrire et que je n'ai pas écrits, que j'ai accepté aujourd'hui de parler. J'aurais voulu le faire en vers, en bouts rimés, mais hélas, ma lyre s'est définitivement oxydée et j'ai dû recourir au fountain pen de la prose journalistique.*

*Je ne voudrais pas faire le directeur d'école qui lit un palmarès de prix et d'accessits, vous distribuer les éloges et les mentions individuels mais je préfère vous présenter comme un ensemble cohérent et continu: la poésie*

*égyptienne d'expression française.*

*Car votre poésie est avant tout égyptienne; peu importe que l'un se réclame de Mallarmé, l'autre des Verlaine et le troisième de Valéry, pour sa métrique et sa forme. Vous êtes avant tout d'Egypte et c'est ce qui permet de vous considérer comme un chapitre original, personnel marquant dans les Lettres Françaises, au lieu de vous y absorber totalement.*

*Vous êtes tous imprégnés de cette terre d'Egypte, de son ciel et de sa lumière autant que de son esprit et de son coeur. Vous leur êtes demeurés fidèles.*

*Egyptiens ou Européens, vous avez subi leur envoûtement et leur enchantement, vous avez compris toute la variété réelle de cette apparente uniformité de paysage. Vous avez compris que le Nil n'est jamais le même Nil et qu'en se penchant longuement sur lui, à toutes les heures de la journée, on lui trouve autant de couleurs et de nuances diverses que des rythmes mouvants et variés et qu'il représente à lui seul, une source d'inspiration poétique aussi féconde que la force créatrice dont il fertilise les champs. Vous avez saisi que les déserts qui le ceinturent sont vivants et expressifs, que le rêve se déploie sur leurs horizons infinis dans une liberté illimitée et qu'il vous entraîne doucement, des évocations lyriques aux méditations philosophiques, des images de l'amour aux réflexions profondes sur les problèmes humains.*

*De la grandeur pharaonique au Moyen-Age arabe, les monuments qui demeurent offrent dans le raccourci de leurs voisinages toute la prodigieuse fantasmagorie de l'Histoire et son tourmille de drames humains et de leçons éternelles sous leurs incidents passagers.*

*Tout ceci, nous le retrouvons dans votre poésie, quelle qu'en soit le cachet personnel et la formule poétique de vos talents individuels. C'est toute l'Egypte qui vit dans vos strophes classiques ou libres ou fantaisistes et c'est pourquoi, elles forment une poésie sans analogie, sans ressemblance avec le reste de la poésie de langue française.*

*Et cependant, vous avez réussi tout en demeurant aussi égyptiens d'inspiration, à n'être pas étrangers dans la grande famille des poètes de France, par l'expression si purement française de vos poèmes.*

*C'est au génie de la langue française qu'il faut avant tout rendre hommage, pour cette admirable réussite qui est la vôtre. Cette langue pourrait être appelée la langue libérale par essence, celle qui offre une infiniment généreuse possibilité d'expression pour toutes les pensées élevées; c'est ce libéralisme du mot français qui permet à l'Allemand Henri Heine, au Grec Jean Moréas, au Belge Maeterlinck d'être à la fois des poètes français, sans rien renier de leur culture raciale ou nationale. Il n'y a pas de littérature qui contienne tant de belles pages écrites par les Etrangers autant que la littérature française qui ne ferme pas jalousement le mystère de sa mu-*

sique verbale, de son moule souple et clair, aux Etrangers qui frappent à l'entrée de son sanctuaire où chacun peut venir y prier. C'est là d'ailleurs un des secrets de son rayonnement international, qu'elle puisse offrir à toute intelligence et à toute sensibilité la forme dans laquelle elles peuvent s'exprimer librement, en demeurant elles mêmes, sans déformation de la personnalité, à cause de la forme artistique.

Et de cette langue magique, vous avez tous pénétré l'esprit et le mécanisme pratique. Vos mots sont typiquement français, d'une exacte propriété de termes et de nuances, choisis et utilisés exactement comme le ferait un Français d'atavisme et de formation exclusivement française.

Vous connaissez la résonance réelle de chaque mot, de chaque assemblage de mots, de chaque ajustement d'expressions dans l'équilibre général d'un poème, si difficiles qu'il soit de règles de construction. La musique si fine, si légère du son français et du rythme ordonné, de ses gammes poétiques, vous est devenue familière et vous savez l'art d'y accorder vos images étrangères. C'est pourquoi vous formez ce groupe si distinct et si semblable à la fois des poètes de langue française: les Poètes Egyptiens d'expression française.

Et la Poésie française nous doit beaucoup pour son rayonnement en Orient car durant ces longues années de guerre, où nous étions coupés de tout échange avec la France, vous avez maintenu l'influence de sa poésie, par vos écrits.

Aujourd'hui, Musica Viva nous donne une audition nouvelle de quelques uns de nos poèmes, en les mettant en musique. Mais Musica Viva mérite autant que vous les honneurs de la journée car dans une même ligne, Hickmann, Mme Hickmann, leurs amis, leurs élèves ont contribué à cette fusion de l'âme artistique de l'Egypte avec une expression occidentale.

Leur effort a magnifiquement donné et comme un effort de poésie et de musique ne demeure jamais limité à un domaine réservé, le succès de Musica Viva est une contribution à l'effort d'ensemble de tous les foyers artistiques.

Aujourd'hui, Musica Viva a sélectionné au hasard, parmi vos oeuvres; "espère que bientôt, vous écrirez spécialement pour Musica Viva et que la collaboration entre poètes et compositeurs et exécutants sera plus qu'une rencontre passagère d'après midi, sous le sourire de vibrante sensibilité de Mme Stross, mais une forme régulière de création artistique, aux nombreuses manifestations.

Les poèmes traités musicalement se présentaient sous trois formes différentes: mélodies, chœurs à l'unisson ou à plusieurs voix, composition chorales avec accompagnement d'orchestre.

Des dix mélodies présentées, cinq étaient écrites par Hickmann, quatre par Brigitte Schiffer, une par Tuby.

Le premier devoir d'un musicien qui interprète un poème, c'est de se soumettre à l'esprit du texte. A ce point de

vue, les mélodies d'Hickmann sont toujours une traduction intelligente de la pensée du poète. S'il a affaire à un texte sans prétentions et pour ainsi dire improvisé comme celui de «Miette» de Hassan Mazhar, la musique devient elle-même improvisation souriante et aisée. «Khamsin» de Madame Kher appelle au contraire la description, l'évocation du vent et de l'orage et la mélodie devient un lied dramatique à la Schubert avec, à la clausule qui le termine, ce calme subit, cette transfiguration pour traduire: «Comme un Khamsin d'Egypte, amour, tu m'es venu». «De Boulacq à Zagazig» de Georges Gorse est une parodie pleine d'humour — un peu à la manière d'Erik Satie, parfaitement réussie et le «Quintelle pour cinq orgues de barbarie» de Claude Taha Hussein est un mélange fort bien dosé de musique imitative, de sensibilité, d'esprit, de grotesque aimable. Chacune de ces mélodies a sa couleur, sa physionomie distincte; chacune a sa forme, son harmonie, son rythme. L'originalité d'Hickmann est, me semble-t-il, plus dans le rythme que dans l'harmonie. Ses compositions chorales le démontrent mieux encore.

Les critiques qui ont rendu compte de la manifestation de Musica Viva ont ignoré le nom de Brigitte Schiffer. Bien à tort, à mon avis. Les mélodies qu'elle a présentées m'ont paru fort intéressantes «Le crépuscule à Mazarita» (de Jeanne Arcache) s'il rappelle agréablement les chansons à la Weill (Opéra de 4 sous) n'est nullement un pastiche et dans «Aveugles» (de Jeanne Arcache également) elle utilise admirablement le rythme d'une cantilène orientale dont le déploiement à la beauté noble du geste même de l'aveugle. Et de même dans «Beautés brunes» et «Gazelles» (d'Out el Koulob) elle se sert du folk-lore égyptien d'une manière très originale, empruntant des rythmes expressifs de danse populaire, ornant sa mélodie d'une souple broderie de vocalises.

L'oeuvre envoyée par Tuby (l'Improvisation de Céline Axélos) ne nous apporte rien de nouveau de ce musicien dont nous avons entendu des oeuvres plus intéressantes.

Dans le programme du concert les chœurs tenaient une place importante. Tous, à l'exception d'un, écrit par Oumow, étaient présentés par Hickmann. Les chœurs écrits par Hickmann ont les mêmes qualités que les mélodies: fidélité intelligente à l'esprit du texte, variété de construction et de plus, ils dénotent une très grande connaissance des voix et de leur utilisation expressive, aussi bien que des timbres de l'orchestre et des instruments à percussion.

Pyramides (de Moscatelli) est une composition massive et ordonnée construite sur le rythme et la cadence du travail. Elle veut exprimer la logique du Nombre et dans la cadence finale le Mystère de l'architecte, l'inspiration du dieu.

«Le Vent a soufflé» (d'Ascar Nahas) est bâti — comme une ballade — sur un contraste entre le monde extérieur («le vent a soufflé») traduit par le mouvement polyphonique — et le

monde intérieur du poète qu'exprime l'harmonie d'une contemplation sereine de la conclusion.

«Felouques d'Assouan» (de Nelly-Vaucher-Zananiri) est un essai très réussi d'impressionnisme égyptien. Pour rendre ce paysage aux lignes nettes et pures et en même temps les impressions de chaleur et de lenteur, le musicien à recours aux moyens les plus simples, les plus dépouillés. Sur un accompagnement réduit à quelques touches colorées les voix se détachent comme des voiles glissant sur le ciel — un soprano égrenant par instant de grêles et lentes vocalises —

«Deux hommes sur la berge» (d'Ahmed Rassim) sont sans doute avec les Deux poèmes de l'Obscurité potable d'Edmond Jabès des compositions les plus substantielles du programme. Dans la première nous avons affaire à une véritable cantate — les voix se divisant d'une manière originale et complexe en petit ensemble, soli ou tutti. Par l'emploi de modes anciens et d'une harmonisation moderne Hickmann crée un climat musical égyptien qui n'est point une vaine imitation de la musique orientale, mais une transposition très personnelle et très expressive.

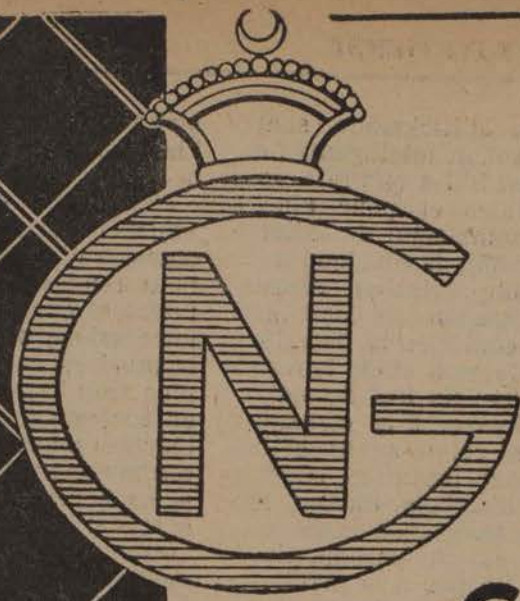
«Deux poèmes de l'Obscurité potable», enfin, sont un essai très intéressant dans lequel l'auteur a voulu traduire musicalement un texte surréaliste. La polyphonie et le contrepoint y sont employés comme des moyens pour rapprocher entre eux des thèmes fort éloignés les uns des autres — éloignés comme les images qui s'affrontent dans le subconscient du poète. Les voix employées très librement — à la manière de Darius Milhaud — se divisent pour chanter ou vocaliser ou réciter ou même parler. Les instruments les plus divers y sont employés avec un sens très aigu de leur sonorité, de leur timbre. Les instruments de percussion y jouent un rôle important et Hickmann y utilise curieusement une trompette avec embouchure de clarinette qui produit des sons très graves d'une extrême douceur.

On éprouve à entendre ce morceau une impression de surprise, de choc: exactement l'effet que recherche la poésie surréaliste. Donc but atteint.

Le chœur envoyé par Oumov (Hier n'est plus, de Fiechter) écrit pour trois voix de femmes est remarquable par la manière dont sont utilisés les registres extrêmes de ces voix et par ses dissonances expressives, rendues plus sensibles par l'étroitesse du cadre où s'enferme le poème. L'oeuvre est étonnante en sa sobriété.

Nous avons cru bon de nous étendre un peu longuement sur cette dernière manifestation de «Musica Viva». Il n'est que juste de reconnaître les efforts de ceux qui travaillent à répondre le goût de la musique, les efforts de ceux qui, dans le domaine de l'art, s'adonnent à la rude tâche de créer. Ils ont besoin de notre compréhension, de notre appui, de notre amicale audience. Nous les leur donnons bien volontiers lorsque, comme c'est ici le cas, leurs oeuvres se recommandent à nous par leur sincérité, par leur qualité.

H. SOULON



**CONSTANTE**  
**FIDÈLE**  
et **SURE**



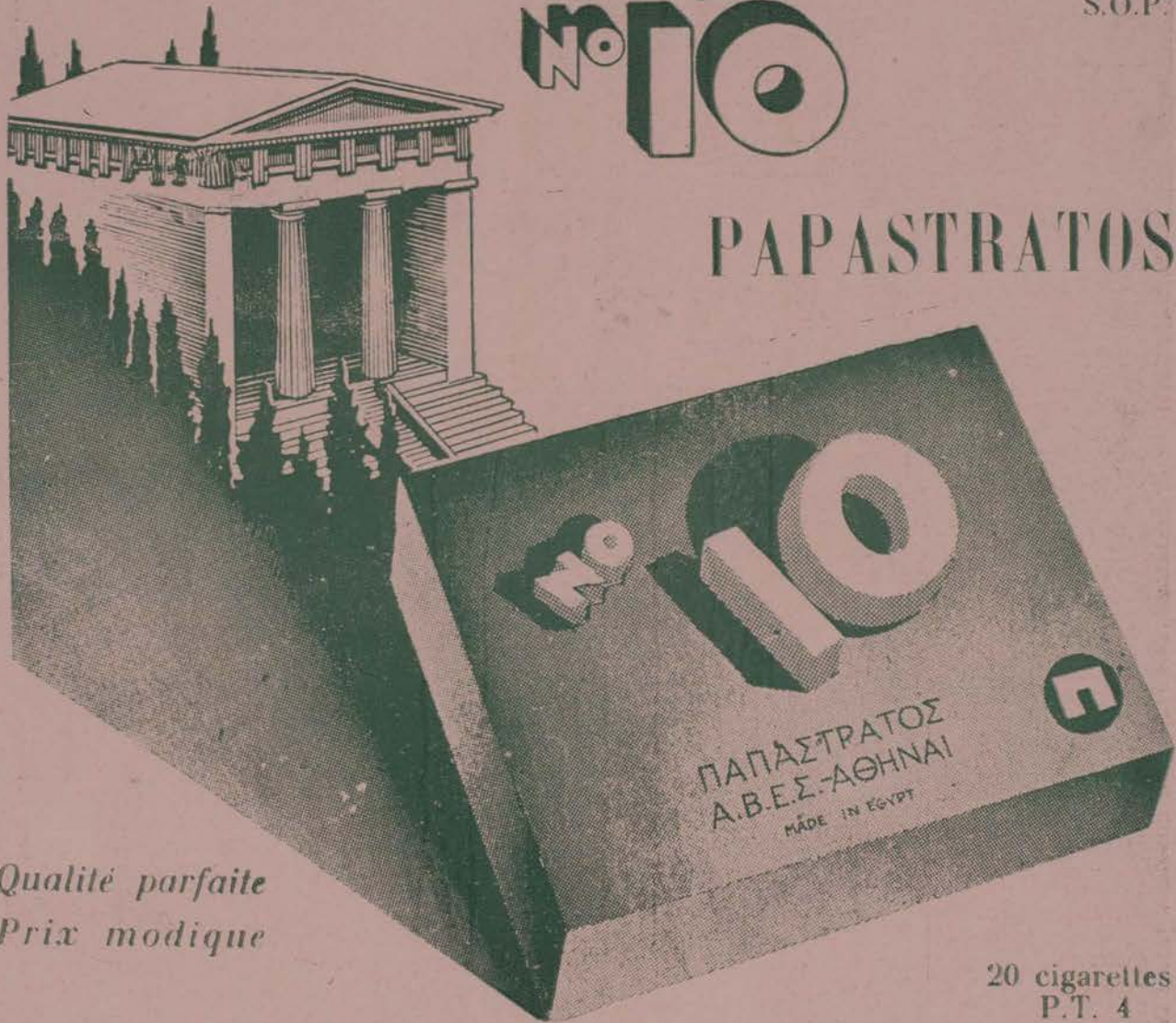
**P.T. 4**

**EXCELSIOR**  
**GIANACLIS**

S.O.P.

N<sup>o</sup> 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite  
Prix modique*

20 cigarettes  
P.T. 4

# CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

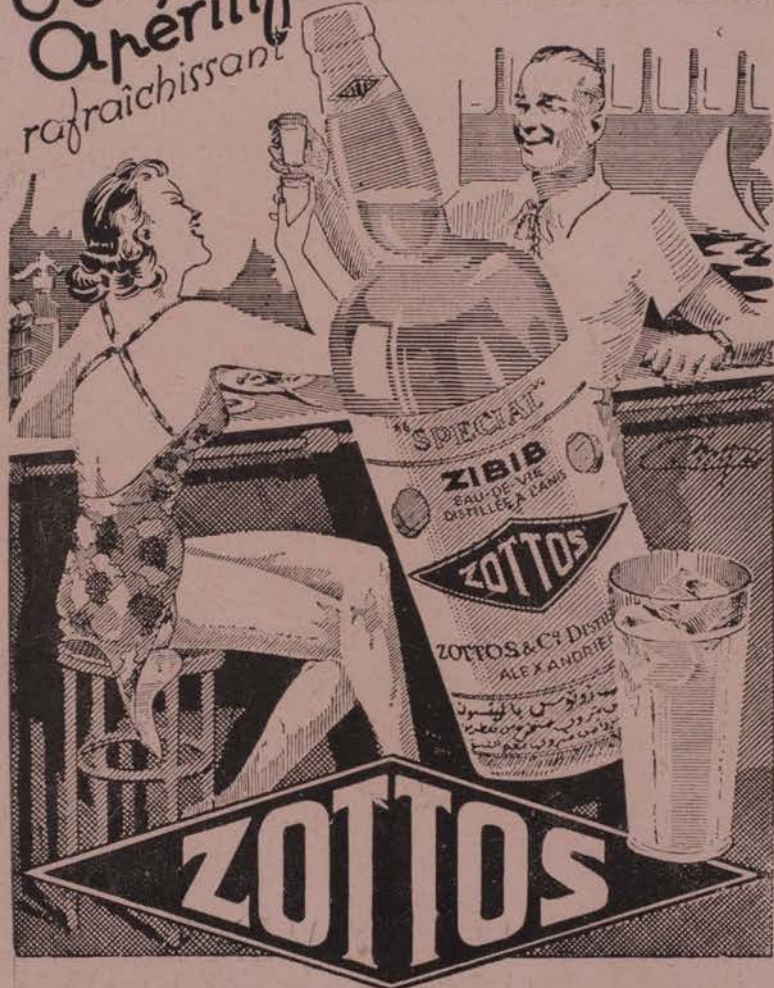
R. C. No. 4924

ΑΝΤΙΣΤΑΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ  
 ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑ  
 ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΗ ΚΑΤΑ ΤΗΝ  
 ΑΝΤΙΣΤΑΣΙΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ  
 ΑΝΤΙΣΤΑΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ  
 ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑ  
 ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΗ ΚΑΤΑ ΤΗΝ  
 ΑΝΤΙΣΤΑΣΙΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

ZOTTOS

Votre  
Aperitif  
rafraichissant

# ZIBIB



Date

HERBA

UNITE TRIZ WATER DE LA GREEN

1908